Cinq années derrière les barbelés

Hellmut Felle

Traduction :

Annie, Julie, Monika, Bernard, Christophe, Daniel

Mise en page :

Gérard

Sommaire

Feuilles de journal intime de Barcelone 4
En captivité 8
Fort Saint-Nicolas 11
Le ponton 16
Dans le pénitencier de Casabianda 17
L'épidémie de typhus 29
Journal: 30
Jusqu'à la fin de l'année 35
L'année 1915 39
Uzès 48
Des murs et des hommes 52
Le clairon 55
Echos 60
Une plaie usante 64
Traversée de la France 70
Île Longue 75
Journal de l'Île-Longue 85
1918 108
LA FIN 131

Illustrations

Trois camarades – photo prise à Uzès Gustavo Fritz, moi, Fitje Stemann 4
Gustavo Fritz – photo prise à l'Île-Longue 13
Casabianda – La grange – Notre logement 18
Casabianda – Camaraderie Felle - Fritz - Stemann 19
Casabianda – Chêne-liège 22
Casabianda – Lavabos et sanitaires 26
Casabianda – 3 jours de cachot 35
Uzès – La caserne 48
Uzès – Chambre 119 50
Uzès – Cour 51
Uzès – Cachot 51
Uzès – Moulin à café de Luderer 56
Uzès – Le Château 61

Uzès – Notre ami (carburateur à pétrole) 62
Uzès – Cafetière de guerre 67
Brest 70
Île Longue – Attente du courrier 72
Île Longue – Notre jardin 73
Île Longue – Village « Le Fret 1 » 74
Île Longue – Village « Le Fret 2 » 74
Île Longue – Rue de camp 75
Île Longue – Hockey sur gazon 76
Île Longue – Football 76
Île Longue – Le garde du ministère de l'Intérieur 77
Île Longue – L'autorité de camp 78
Île Longue – Cuisine 79
Île Longue – La propagande de théâtre 80
Île Longue – *La cloche engloutie* (Gerhart Hauptmann) 1 81
Île Longue – *La cloche engloutie* (Gerhart Hauptmann) 2 81
Île Longue – *Vieux Heidelberg* 1 82
Île Longue – *Vieux Heidelberg* 2 82
Île Longue – *La Médaille* (Ludwig Thoma) 83
Île Longue – Aménagement artistique de la baraque 84
Île Longue – Fitje et Hahn 86
Île Longue – Autoportrait 89
Île Longue – Camp 98
Île Longue – Baraque de Turcs 100
Île Longue – Qui est le prisonnier 101
Île Longue – Seul 107
Île Longue – Aménagement d'une pièce 115
Île Longue – Retour à la patrie 130
Île Longue – Dans la baraque 131
Île Longue – L'accord d'échange de Berne de 1918 132
Île Longue – Echange 133
Île Longue – Vue sur la Rade de Brest 134
Île Longue – Ebauche d'un Ex Libris 135

« Cinq années derrière les barbelés »
Le témoignage de Hellmut Felle :
Récit de souffrances et source d'information de premier ordre

Avant toute autre chose - et c'est ce qui doit être souligné avant que nous ne parlions aussi de « source » - le récit « Cinq années derrière les barbelés » de Helmut Felle est le document des souffrances vécues par jeune homme pendant une captivité de cinq années.

Les propos violemment patriotiques – spécialement ceux des premières pages – par lesquels il exprime son inconditionnel amour de la patrie allemande ainsi que son mépris pour les nations ennemies – caractéristiques de l'esprit du temps régnant aussi dans le camp des ennemis – ne peuvent nous empêcher d'éprouver de l'estime et de la sympathie pour l'auteur. En effet, si nous sommes en droit de mettre en rapport les qualités du texte avec la personnalité de l'auteur, ce dernier paraît comme un homme intelligent, d'un jugement équilibré, ouvert et fort d'une autodiscipline à toute épreuve.

Les souffrances de Hellmut Felle sont doubles. D'un côté, il souffre de la captivité en tant que telle avec ses restrictions, ses incertitudes, chicanes et espoirs trompés ainsi que de la séparation de ses proches. De l'autre côté, en tant qu'ardent patriote, il souffre de la honte de ne pouvoir se battre pour la patrie, l'arme à la main, et d'être condamné à l'inactivité sur une île désertique en pays ennemi.

Mais bien au-delà de cet aspect « souffrances », ce témoignage, présentation authentique de la vie de camp, revêt une importance capitale pour la recherche sur le camp.

Certes, avec le principal journal de camp, « Die Insel-Woche », nous disposons d'une source d'informations très riche. Cette source, cependant, est entachée de deux inconvénients graves.

1. *Soumise à la censure, souvent mesquine, comme nous avons pu le démontrer1, le journal ne peut pas être considéré comme source fiable.*
2. *Les chroniques hebdomadaires, annonces de programmes, critiques de théâtre et de concerts, rapports de compétitions sportives etc. régulièrement publiés, ne sont qu'une image des activités culturelles et de la vie du camp. Pour connaître la réalité de la captivité en général et de la vie culturelle en particulier, nous devons savoir comment elles ont été accueillies et vécues personnellement par les prisonniers.*

Des récits de captivité authentiques et non soumis à la censure sont donc de la plus grande importance pour nous. Il y en a – nous en avons déjà quelques-uns – et il est certainement possible d'en trouver d'autres. Voilà l'une des raisons pour lesquelles nous essayons de prendre contact avec les descendants des internés, dans l'espoir d'obtenir des documents personnels, authentiques et instructifs.

---

[1] NDT : voir http://www.ilelongue14-18.eu/?Die-Insel-Woche-la-fin-388&lang=fr

A l'aide de notre banque de données, que nous avons pu établir grâce aux Archives départementales du Finistère à Quimper, nous connaissons le lieu de naissance de pratiquement tous « nos » internés, ce qui nous donne la possibilité d'adresser une demande d'information aux bureaux d'état civil concernés. Nous l'avons fait, dans un certain nombre de cas, et avons pu ainsi compléter nos informations, par exemple : Christian Barth.[2]

La connaissance plus complète avec d'autres prisonniers n'est pas le résultat de nos propres recherches, nous l'avons reçue en cadeau. En effet, depuis la mise en ligne de notre site internet[3]*, en janvier 2013, nous recevons, de temps à autre, des messages de la part de descendants d'anciens prisonniers qui, parfois, s'avèrent être de véritables dons du ciel.*

Le plus beaux de ces dons, un cadeau d'une valeur inestimable, nous a été fait par Sabine Herrle de Fribourg-en-Brisgau (Allemagne), qui a mis à notre disposition les mémoires de captivité de son grand-père Hellmut Felle, ancien prisonnier du camp de l'Île-Longue, sous forme d'un manuscrit dactylographié de 193 pages. Ces mémoires, comprenant de nombreux dessins de la main de l'auteur ainsi que des photos originales, constituent un témoignage riche, hautement instructif et émouvant. Bien qu'écrites après le retour à la patrie, elles sont basées sur un journal intime que son auteur a réussi à tenir secret pendant toute la captivité. Elles portent le titre « Cinq années derrière les barbelés ». C'est le témoignage d'un calvaire.

Comme l'auteur l'écrit dans son texte et comme Sabine Herrle l'évoque dans son avant-propos[4] *« Grand-père », Hellmut Felle, né le 24 avril 1891 à Ulm, travaille à Barcelone comme employé commercial dans la filiale espagnole de la société allemande Segle de Stuttgart, quand la guerre éclate. Animé par son puissant patriotisme, il embarque, en octobre 1914, sur le vapeur italien « Federico » pour gagner l'Allemagne en passant par l'Italie. Mais, le 10 octobre 1914, le bateau sera intercepté par la marine française. Fait prisonnier, Felle est d'abord transféré au Fort Saint-Nicolas à Marseille, puis au camp de Casabianda en Corse et finalement à celui d'Uzès dans le Gard. Dans les camps de Casabianda et Uzès des traitements inhumains et de véritables brimades étaient à l'ordre du jour.*

Le 16 août 1916, la période des souffrances vécues au camp d'Uzès prend fin. Pendant un trajet ferroviaire de quatre jours à travers toute la France, les prisonniers sont emmenés à Brest d'où ils gagnent le camp de l'Île-Longue. Le récit de l'arrivée dans ce camp[5] *est sans doute l'un des passages les plus émouvants du témoignage.*

Nous disposons de plusieurs récits d'internés qui, transférés d'autres camps et arrivés au camp de l'Île-Longue, constatent avec gratitude l'existence de conditions de vie humaines. A son arrivée à l'île Longue, l'interné Paul Madsack, par exemple, compare même cette île avec le pays des Lotophages, l'île des mangeurs de lotos de l'Odyssée.[6]

---

[2] NDT : voir http://www.ilelongue14-18.eu/?Christian-Barth-F&lang=fr
[3] NDT : voir http://www.ilelongue14-18.eu
[4] NDT : voir http://www.ilelongue14-18.eu/?Le-temoignage-d-Hellmut-Felle&lang=fr
[5] Voir page 73
[6] NDT : voir http://www.ilelongue14-18.eu/?Paul-Madsack-Vae-Victis&lang=fr

Malgré tout, étant données les conditions de captivité, il y a naturellement d'importantes souffrances collectives et individuelles.

Dans son témoignage, Hellmut Felle montre que, malgré sa souffrance double, il ne plonge pas dans l'amertume ou la dépression. Ses descriptions des paysages qu'il peut observer depuis l'île prouvent qu'il est toujours en mesure de se réjouir des beautés de la nature, d'éprouver bonheur et gratitude.[7] Il s'adonne avec enthousiasme aux activités sportives et écrit des articles sur le sport dans le journal de camp « Die Insel-Woche ». Et il se prononce aussi sur l'offre culturelle, des représentations du théâtre, des concerts, la bibliothèque. Ainsi, écrit-il le dimanche 24 juin 1917, le 989ème jour de sa captivité :

« Le sort de prisonnier est terrible. Combien heureux sont ceux qui peuvent être dehors en campagne. Notre petit orchestre du camp donne ce soir un concert, qui m'émeut profondément.

Ouverture d'Egmont	*van Beethoven*
Trio avec piano (Do - mineur)	*van Beethoven*
Requiem (3 violoncelles et piano)	*Popper*
Suite de l'Arlésienne n° 2	*Bizet. »*

Une autre entrée, quelques jours plus tard : « Ce soir, au théâtre du camp on donnait la pièce « Die Versunkene Glocke » (« La Cloche Engloutie ») de Gerhart Hauptmann. Le jeu et la mise en scène étaient au-dessus de tout éloge. »

Grâce à ces propos, nous savons donc que la culture de camp, telle qu'elle était propagée par le journal du camp, existait réellement, que le journal de camp était lu et que le terrain de sport était effectivement (intensément) utilisé. Et bien d'autres choses que le journal de camp n'avait pas le droit d'écrire, comme par exemple des observations personnelles concernant l'organisation de la vie commune dans un espace limité, les conditions climatiques spécifiques et souvent extrêmes[8] régnant sur l'île Longue, la solidarité entre les prisonniers et, surtout, l'espoir toujours renouvelé (d'échange ou de libération) ainsi que les déceptions à répétition, l'ambiance dans le camp, marquée d'accablement.

Si le témoignage de Hellmut Felle est avant tout un document des souffrances vécues par un jeune homme pendant une captivité de cinq années, il revêt, en plus, une importance toute particulière pour la recherche sur le camp de l'Île-Longue par ses descriptions précises et crédibles de la vie de camp. Toutes les composantes de cette vie dont « Die Insel-Woche » ne nous donne que l'image écrite, grâce à Hellmut Felle elles nous deviennent réalité.

---

[7] Voir page 81
[8] Voir page 90

Trois camarades – photo prise à Uzès
Gustavo Fritz, moi, Fitje Stemann

Feuilles de journal intime de Barcelone

Sur le Tibidabo[9], Dimanche 2 août 1914.

Guerre ou paix ? Tourmenté par des doutes anxieux, je regarde du haut de la terrasse entourée de balustrades l'enchevêtrement des maisons s'étalant au-dessous. Le chaud soleil d'automne couve la masse blanche de pierres. Au large s'étend la mer bleue dans un calme inerte, formant, à l'horizon, un sillon argenté. Silence dominical tout autour, seulement, ça-et-là, le son de voix humaines monte des jardins à mes pieds.

En moi la tempête fait rage. Depuis la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, les journaux parlent de la guerre entre les grandes puissances. Ce qui est présenté à la une et en grands caractères comme une certitude se voit démenti sur la dernière page. Chaque jour apporte des nouvelles et leur contraire, tension et détente. Hier, quand je marchais dans les *Remblas*[10] grouillantes on pouvait à nouveau lire, sous forme télégraphique, la déclaration de guerre.

Je me souviens de l'été de l'année 1911, l'été d'Agadir. A l'époque, c'était à Anvers, mon pouls allait à toute vitesse à la lecture de la presse française excitée qui incitait à la guerre contre l'Allemagne, alors que, dans le passé comme aujourd'hui, les journaux allemands s'exprimaient dans le calme.

---

[9] NDT : mont qui surplombe Barcelone (512 mètres)
[10] NDT : avenue de Barcelone

Notre chimiste est arrivé d'Allemagne dans la nuit d'hier. La mine soucieuse il raconte qu'en Allemagne le trafic des marchandises a été suspendu et que, lors de sa traversée de la France, il a pu voir toutes les dispositions pour le transport immédiat des troupes. Il ne croit cependant pas à l'éclatement de la guerre.

En plus, on va certainement nous informer, on ne va pas laisser à l'écart des centaines de personnes pouvant servir quand il s'agit de marcher contre l'ennemi. D'un jour à l'autre, nous attendons une information, tous les jours, nous allons plusieurs fois au consulat où l'on nous conseille de rester et de ne pas partir.

La tension de toutes les forces psychiques est insoutenable. Je veux absolument aller en Allemagne, en passant par l'Italie. Mes supérieurs me le déconseillent vivement. Comment pouvez-vous partir, en suivant de simples rumeurs ? Comment votre famille en Allemagne jugerait-elle tant de légèreté juvénile? Pendant ce temps les doutes et l'incertitude me torturent.

Un vapeur s'approche du port. C'est la *Principessa Mavalda*[11] peut-être le dernier lien avec la patrie.

Un coup de vent froid me fait soudainement frémir. La guerre ? Laissez-moi me battre et mourir pour ma belle patrie que j'aime ardemment et d'un cœur croyant.

Rempli de pressentiments angoissés et tourmenté de doutes je descends au crépuscule du soir vers les lumières de la ville.

Lundi 3 août 1914.

Le grand, l'inconcevable est arrivé. Au portail du consulat, la petite fiche dactylographiée me fixe immuablement :

« Depuis hier, l'Empire est en état de guerre avec la Russie. »

Dans l'escalier, les Allemands aptes au service militaire se bousculent pour annoncer leur départ. Ce sont des centaines qui se bousculent devant le bâtiment, extérieurement calmes en cachant la tempête dans leur cœur. Ils veulent tous s'engager pour leur patrie et ils envient les heureux sur la poitrine desquels se tend déjà le tissu gris. Ceux qui travaillaient à l'extérieur pour la patrie avec les outils de la paix doivent maintenant attendre dans une inactivité anxieuse jusqu'à ce que l'on leur donne l'occasion d'atteindre la patrie, car tous les armateurs refusent de transporter Allemands et Autrichiens vers l'Italie, neutre, le seul chemin menant à l'Allemagne.

En pratiquant le sport, la gymnastique et les marches, nous avons endurci notre corps pour être prêts au combat de la vie ; maintenant que nous pouvons mener le meilleur combat, le combat de fer pour l'Allemagne, maintenant que nous voudrions jeter nos jeunes corps dans la balance de la décision, nous devons attendre, notre enthousiasme doit se taire, nous devons être des scribes, tan-

---

[11] NDT : Le nom exact du bateau est « Principessa Mafalda ». En tout 17 prisonniers de l'Île Longue ont été capturés à bord de ce navire lors de plusieurs traversées entre l'Espagne et l'Italie, début 1915. Il semble que le capitaine était en contact avec les autorités françaises et que les interceptions de ce navire par la marine française n'étaient pas dues au hasard.

dis que, au pays, en ce moment, des millions de frères ont pris les armes et peuvent se battre pour ce qui nous est le plus cher, notre Allemagne.

Dans les rues extrêmement animées, courent en criant de jeunes vendeurs de journaux chargés de piles de papier. Le cri « guerra » résonne comme un seul et puissant hurlement au ciel. Guerre! Guerre!

Vite! Vite! C'est l'ordre que j'entends en moi. Chaque cri des vendeurs de journaux fait l'effet d'un coup de couteau dans un cœur tourmenté. Vite! Vite! La patrie t'attend ! Ingrat, pourquoi ne te bats-tu pas. Vite ! Vite !

La réalité est comme un rêve sauvage. Je rentre en courant à la maison, enfonce mon visage dans les coussins et de ma poitrine tourmentée s'échappe le cri : « Protège mon Allemagne, laisse-moi rentrer à la patrie ! »

Mercredi 5 août 1914.

« Depuis hier, l'Empire est en état de guerre avec la Grande-Bretagne » annonce la fiche blanche sur le portail du consulat allemand.

« There is war between Great Britain and Germany » était déjà écrit la veille au panneau d'affichage du consulat britannique.

Maintenant, réunis dans la jalousie et l'envie, la Russie et la France, l'Angleterre et la Belgique, la Serbie et le Monténégro, sont tous contre nous. Donc l'Angleterre aussi a laissé tomber les masques. La fière Albion a elle aussi joint la meute pour mener l'alliance des adversaires, pour trahir la culture allemande, la liberté allemande au profit des Moscovites et des Velches. Ceux qui sont destinés par la Providence comme co-porteurs des idées germaniques, se rallient pour le simple profit à nos ennemis, en trahissant la destinée de l'Allemagne dans le monde.

Nous autres Allemands, étions-nous aveugles et inexpérimentés ou avons-nous été trompés ? L'un comme l'autre. De notre point de vue germanique nous considérions l'Angleterre comme un allié dans le monde qui devait avec nous pénétrer le globe d'un nouvel esprit actif, mais jamais n'aurions-nous pu imaginer dans notre intime conscience que seul le calcul froid et matériel puisse déterminer toutes les actions de l'Angleterre. C'est pourquoi la gigantesque déception. Le sang de notre sang se bat contre nous. Le héros d'une évolution séculaire se positionne contre nous.

Les destins des peuples reposent encore dans l'obscurité. Une grosse tempête est en train de se former et les premiers éclairs jaillissent au-dessus des champs de bataille sur lesquels du sang allemand doit être versé pour la liberté. Nous autres qui sommes coupés de la patrie ressentons si fortement la pression au cœur qu'elle devient une douleur physique. Nous errons sans repos. Je divague dans des rues pleines d'une vie insupportable, sur des chemins perdus en direction des montagnes, tandis que l'Allemagne se vêt de l'armure éprouvée pour protéger son territoire sacré.

Dimanche 9 août 1914.

« Des armées allemandes positionnées devant Liège », rapportent des journaux espagnols. Mais que-ce qu'il s'y passe ? Nous lisons des Belges prêts à mourir, des Allemands fatigués par le combat, des victoires belges, des défaites allemandes. Les nouvelles allemandes ne passent plus.

C'est ce qu'ils veulent nous faire croire ? Croire que les fils de l'Allemagne seraient lâches ? Croire que l'acier allemand se fend sous les coups velches ? Ô vous les heureux qui avez surmonté le doute, vous qui, en terre ennemie, écrivez les nouvelles avec des coups d'épée !

Deux lignes perdues dans le journal : Liège est tombée. Mais sur plusieurs pages des récits enthousiastes : « Liège est debout et se bat, des armées allemandes défaites reculent. » Je vois les bâtiments de la société belges des tramways pavoisés.

Ô, mon cœur, maintenant je ressens les douloureuses souffrances que le doute amer me réserve encore. Loin de la patrie, inactif, une presse qui calomnie l'Allemagne devant les yeux, dois-je voir des singes blasés se moquer de l'Allemagne ? N'est-ce pas une mort sous la torture ? Heureux celui qui, entouré de mille morts, serre le fusil entre ses mains !

Mais quand des millions de pages de journaux bruissent : « Liège est debout », quand des millions de langues mensongères se moquent de l'Allemagne, mon cœur me dit : « Liège va tomber et l'Allemagne restera toujours debout. »

Vous autres Velches, que savez-vous de la force allemande, de sa volonté d'airain ? Victorieuse, elle vit au milieu de vous et se fraye son chemin à travers les débris pourris de siècles de vie inerte. Est-ce que vous avez vu l'Allemagne travailler, est-ce que vous comprenez la race et la nature allemande, la beauté allemande et l'art allemand ? Savez-vous comment frappent les armées allemandes quand la superbe ennemie les excite ? Vous en ferez encore l'expérience et quand vous le verrez de vos yeux, sachez qu'un seul pays est aussi puissant, en temps de paix qu'en temps de guerre, mon Allemagne !

Dimanche 23 août 1914.

Les premières nouvelles d'Allemagne ! Annonçant la victoire, elles planaient à travers les airs, des amis les captèrent clandestinement et les apportèrent en ville, par des chemins silencieux. Devant mes yeux j'ai le rapport bref et clair, signé par le Generalquartiermeister[12] von Stein, au puissant et joyeux contenu : la bataille de Lorraine gagnée par nous, 10 000 Français faits prisonniers, 150 canons pris.

Ô jubilation au cœur ! Ô signe annonçant le bonheur de la puissance allemande ! Laisse les ennemis mentir de victoires qui remplissent les colonnes de leurs journaux, que ton langage, ma chère Allemagne, soit simple et véridique, ton coup d'épée profond et dévastateur. Ô paroles allemandes, avec combien de simplicité et de véridicité vous rapporter le vaillant fait d'arme, jamais des sons allemands ne résonnèrent plus magnifiquement qu'aujourd'hui.

Salut à vous, braves guerriers dont les fronts sont ornés du premier laurier, vous qui avez abattu l'ennemi dans une bataille sanguinaire. Ô destin sacré d'être un Allemand, de votre sang et votre race ! Ô que des ailes d'aigle puissent me porter vers vous, pour me battre avec vous, dans vos rangs forger l'avenir de la patrie ! Mon cœur bat la chamade, tant mon envie de me battre est inassouvie. Ô début plein d'espoir de cette lutte entre les peuples d'où tu sortiras puissante, ma patrie !

---

[12] NDT : officier d'état-major responsable de l'approvisionnement et des transports de toute une armée. (Wikipédia)

Mille projets traversent mon cerveau, comment je pourrais passer à travers les ennemis pour regagner l'Allemagne, mais aucune possibilité de réussir ne se dégage devant moi. Le travail de la journée m'écœure : travailler pour un salaire malpropre quand mes frères versent le sang de leur cœur. Ne me repousse pas de toi, ô ma patrie, moi qui ne puis t'assister dans cette heure décisive que par la prière et la foi en toi et ton avenir. Laisse-moi venir à toi, laisse-moi me battre pour toi afin que mon cœur tourmenté trouve repos. Un apatride te supplie.

En captivité

Je courais pendant des jours et des semaines pour trouver une occasion de rejoindre l'Italie. Enfin, grâce à des amis allemands, je réussis à me procurer un billet sur un petit vapeur espagnol qui osait passer à travers le blocus français en Méditerranée. Dans l'obscurité de la nuit je quittai mon appartement, en laissant une lettre à mes hôtes espagnols dans laquelle je prenais congé d'eux. Dans un petit bistro sur les *Ramblas*, accompagné de deux camarades, je passai les dernières heures avant le départ. Dans l'obscurité de l'aube matinale du 9 octobre 1914 j'allai avec quelques bagages à main à l'emplacement du « Federico », un vapeur d'environ 1000 tonnes, qui partit environ une heure plus tard. A peu près 170 Allemands et Autrichiens étaient à bord pour oser la traversée. Puisque le capitaine, selon ce qui se disait, avait déjà deux fois réussi à transporter des Allemands vers l'Italie, tout le monde était convaincu de la réussite de l'entreprise. Cette fois-ci on avait même pris soin, lors de l'établissement de la liste des passagers, de privilégier les hommes ayant servi et qui, en provenance de tous les pays, affluaient toujours à Barcelone. Un certain nombre d'officiers qui avaient travaillé comme instructeurs dans des armées d'Amérique Centrale et du Sud, faisaient partie du voyage.

Mais que se passait-il là-bas sur les quais ! Quelques Allemands arrivèrent encore chargés de grosses valises et se disputèrent avec les cochers le prix de transport. Comme c'était irraisonnable ! L'un des cochers s'écria : « Je vais vous dénoncer aux Français ! » Comment une telle chose fut-elle possible ! Nous fûmes cependant trop convaincus de la réussite du voyage pour prêter grande attention à cette affaire. En plus, le désir d'assister la patrie en détresse l'emportait sur le sentiment d'inquiétude surgissant. Nous étions bien à l'étroit, sur le petit vapeur, dans les soutes duquel les matelas pour le repos étaient collés les uns tout près des autres. La mer était d'huile, un matin ensoleillé se mettait en place. Ainsi, tout le monde montait sur le pont, s'asseyait sur des cordages ou des voiles et jouissait de la vue sur les falaises de la côte espagnole, éclairées par le soleil du matin. D'abord, pour un bout de chemin, nous mîmes un peu cap sur le sud, en longeant la côte, changeâmes cependant bientôt de cap vers l'est et perdîmes la côte de vue.

Nous avions le temps d'observer la société bariolée. Des groupes se formaient partout sur le pont. Des voyageurs d'affaires vêtus d'imperméables discutaient sur les républiques sud-américaines. Des instructeurs venant de ces mêmes latitudes racontaient combien il était difficile de constituer la garde du corps de tel ou tel président puisque des équipes disparaissaient au fur et à mesure en emmenant uniformes et chevaux. A un autre endroit, des matelots richement couverts de tatouages s'agitaient allègrement entre les cordages. Dans un coin se tenait un timonier qui racontait d'épouvantables voyages autour du cap Horn. Mais un grand nombre de personnes se tenaient près du bastingage fixant fiévreusement le lointain, à la recherche de la terre salvatrice. Cependant, l'air marin donnait faim. Par précaution j'avais emmené de bonnes provisions de voyage car bientôt nous dûmes constater à notre grand regret que le « Federico » n'avait pas de vivres à bord.

En cours de journée nous vîmes un grand vapeur qui nous passait à tribord en mettant cap au sud. Il n'avait aucun pavillon. Quand il approcha tout le monde se cacha sous le pont. Nous nous demandions s'il avait pu nous avoir annoncés par télégraphie. Mais, comme pendant toute la journée rien d'autre ne fut visible à la ronde, nous nous rassurâmes. La nuit tomba. Dans une effroyable étroitesse, nous nous allongeâmes sur les matelas.

Une splendide matinée s'élevait. Au-dessus du bleu foncé de la mer le ciel sans nuages et d'un bleu clair éclatant formait une voûte. Tout autour rien n'était à voir à l'exception des flots scintillant de chaleur. Aux alentours de midi l'on nous dit que dans deux heures nous serions hors tout danger. Je venais juste de descendre dans la crasseuse salle de séjour, désignée comme « salon », dans la partie arrière du bateau, quand j'entendis crier du pont : « Deux nuages de fumée en vue ! » A ce moment, tous les passagers se précipitèrent sous le pont. Après quelques minutes, des personnes descendirent, le visage blême, et dirent de manière atone : « Deux torpilleurs font cap sur nous ! » Nous nous accrochâmes à l'espoir que, en considérant notre bateau comme neutre inoffensif, l'on nous laisserait continuer notre voyage. Ce qui allait suivre me parut une éternité. Un silence complet régnait dans la salle remplie d'hommes, seulement le bruit de l'hélice tournante était perceptible. Tout à coup, même celui-ci cessa. Le bateau s'arrêta. En ce moment je pensai que mon cœur aussi allait s'arrêter de battre. J'entendis le clapotis des vagues d'un bateau s'approchant, puis une voix claire et coupante se fit entendre dans cet inquiétant silence : « Follow me to Tolon[13] ! » Suivez-moi à Toulon. Notre destin était fixé.

L'officier français du bateau, un jeune lieutenant, expliquait à l'un de nos camarades que nous n'avions pas besoin de nous cacher sous le pont car il savait à quel genre de bateau il avait à faire. Qui était le traître ? Est-ce qu'il se trouvait à Barcelone ou était-ce le grand vapeur sans pavillon de la veille ? A quoi bon nous casser la tête sur cette question. Plus tard, dans notre fureur, nous appelions cet événement « la bataille navale de Toulon ». Quand, pendant l'un des innombrables enregistrements de personnes effectués par les Français, à la question où il avait été arrêté, un prisonnier donnait ceci comme réponse, il était tout de suite emprisonné pendant trois jours.

Entre temps, dans une humeur particulièrement abattue, nous étions remontés sur le pont. Entre deux petits torpilleurs – l'un devant, l'autre derrière nous – nous nous dirigeâmes vers le nord. Bientôt, un vent violent se leva. Il commença à pleuvoir et la visibilité diminua. Nous nous demandions pourquoi il ne faisait pas ce temps six heures plus tôt. Alors le « Federico » n'aurait pas été découvert. Comme des jouets les minuscules torpilleurs dansaient sur les vagues et, du fond de nos cœurs, nous leurs souhaitions une tombe humide. Mais à quoi bon ? Notre bateau aussi se mit à rouler et plusieurs de nos camarades eurent le mal de mer. Je m'étonnai de ne pas en être touché moi-même, étant donné mon état d'abattement complet. Il faisait déjà presque nuit quand, à travers une rangée de feux clignotants, nous passâmes les îles d'Hyères. En pleine nuit nous jetâmes l'ancre dans le port de Toulon. Dans un large demi-cercle, les lumières de la ville brillaient en scintillant. On nous fit descendre dans la salle à l'intérieur du bateau où l'on nous enferma. Dans mon sommeil perturbé, j'entendis le clapotis de l'eau contre la coque de notre bateau, le moteur du bateau de garde nous contournant. Finalement, fatigué et affamé – le matin, j'avais consommé mes dernières provisions – je tombai dans un sommeil profond.

---

[13] NDT : Le nom exact de la ville est bien sûr *Toulon*.

Torturé par la faim, je me réveillai le matin. C'était bien dimanche. On nous fit monter sur le pont où des soldats de marine français, baïonnette au canon, étaient positionnés tout autour. Un regard dans les alentours me montra que nous nous trouvions au milieu du port de guerre dont l'étroite entrée était encore restreinte par un môle. Tel un nid d'aigle, l'un des forts du port était collé en haut dans les rochers qui entourent Toulon. Des chemins blancs et scintillants y menaient en zigzaguant. Pas loin de notre emplacement une épave émergeait de l'eau. C'était le « Liberté », qui avait explosé il y a quelques années[14]. En regardant vers la terre, nous aperçûmes des maisons blanches aux toitures plates. Derrière la ville s'étendait une zone montueuse, intégralement couverte de forêts. Affamés, nous nous tenions sur le pont pendant des heures et attendions ce que l'on allait faire de nous. Nous engageâmes une conversation avec une sentinelle qui nous apprit qu'Anvers était tombée dans les mains allemandes. Elle dit aussi que, selon lui, la guerre est quelque chose de terrible, mais, manquant de réserves, les Allemands ne pourraient plus tenir longtemps. Dans l'hôpital de Toulon il y aurait des blessés allemands, uniquement des enfants et des vieillards. De toute façon, on nous ferait interner dans l'arsenal de Toulon ou quelque part ailleurs. Nous nous demandions bien où nous serions emmenés. Nous avions lu dans la presse allemande que des prisonniers français seraient hébergés dans des écoles ou d'autres bâtiments publics et nous croyions que l'on nous traiterait également correctement. La plupart d'entre nous pensaient naturellement à une honorable détention préventive. Mais combien nous devions tous nous tromper ! Bientôt, nous devions apprendre qu'aucune prison, qu'aucun pénitencier n'était suffisamment mauvais, qu'aucun bâtiment délabré n'était suffisamment sale et négligé pour héberger le « sale boche »[15]. Le cœur gros, l'après-midi nos vîmes passer, à une certaine distance, un bateau avec des touristes dominicaux à son bord. Plus tard, quelques matelots français vinrent à bord et commencèrent à émettre des signaux vers la terre. Puisque rien ne s'ensuivit, nous pensâmes unanimement que les autorités françaises tenaient à leur repos dominical. Si seulement la faim ne m'avait pas autant torturé.

Enfin, vers le soir, des officiers accompagnés d'interprètes vinrent à bord. L'interrogatoire dura jusqu'à tard dans la nuit. Les gendarmes prirent aux prisonniers un tas d'objets inoffensifs, couteaux de poche, rasoirs et lames à raser, ciseaux, briquets. L'interrogatoire fut suspendu lorsque la moitié des camarades fut interrogée. L'autre moitié, dont moi, dut passer la nuit, recroquevillée sur le pont, sans protection, exposée au vent froid. Dans mes vêtements légers, j'avais terriblement froid. Toujours rien à manger ! Le matin je me sentis si affaibli et abattu que je pus à peine me tenir sur mes jambes. Complètement apathique, j'allai dans la soute ouverte et m'allongeai sur un matelas. A mon réveil, la faim me torturait plus qu'avant. L'interrogatoire repris à nouveau, enfin ce fut mon tour. C'est en vain que l'interprète essaya de me faire dire que j'avais été envoyé par le consul allemand. Non, dis-je, je veux aller en Italie. J'ai fini. Vers midi l'interrogatoire prit fin. Après l'interrogatoire, la fouille corporelle apporta à nouveau aux gendarmes un riche butin. Puis nous fûmes embarqués dans une chaloupe et remorqués dans une darse de l'arsenal. Nous accostâmes près d'un vaisseau de ligne désarmé avec un bourrelet très large et de grossiers mâts de combat. De ses hublots carrés des matelots nous regardaient avec curiosité. A ce moment, enfin, nous reçûmes de l'eau avec du pain ainsi que de la viande en conserve. La plupart se jetèrent furieusement dessus. Si, avant, je me sentais torturé par la faim, au vu de la gloutonnerie des camarades je n'avais presque plus faim. Sur une voie avoisinante, se trouvait un train composé de wagons à bestiaux. Des soldats,

---

[14] NDT : le 25 septembre 1911
[15] NDT : en français dans le texte

baïonnette au canon, vinrent et barrèrent le chemin pour qu'aucun d'entre nous ne s'échappât. Entre deux rangs de soldats nous allâmes de la chaloupe vers le train. On nous fit monter et les portes coulissantes furent verrouillées. Au bout de quelques heures, le train se mit en mouvement. A ce moment, le public français qui regardait jeta des pierres par les ouvertures grillagées des wagons, qui, mises à part des égratignures sur la peau et des bosses, ne causèrent pas de gros dégâts. Le petit train cahotait lourdement vers l'ouest. Sur le glacis du fort de Toulon paissaient de grands troupeaux de buffles. Un soleil rayonnant éclairait le paysage. Vers le sud, entre des collines doucement ondulées, la mer Méditerranée scintillante était à nouveau visible. Les petites maisons crépies de blanc aveuglaient presque les yeux. Avant notre départ, les Français avaient dû porter une inscription sur notre wagon, car partout où passait notre train des hommes et des femmes levaient les poings en nous menaçant et faisaient le geste de l'égorgement.

Tristement accroupis dans les sombres wagons, nous réfléchîmes sur notre sort. En début de soirée, une couronne de lumières surgit de l'obscurité. Marseille ! A la tombée de la nuit, le train cahotant traversa les banlieues puis un tunnel interminable dans lequel la fumée toxique faillit nous faire perdre les sens. A nouveau nous voyions scintiller des lumières en dessous de nous, le train ralentit, fit quelques mouvements de secousse et s'arrêta finalement dans une cour entourée de hautes maisons. Les portes furent violemment ouvertes, dans un grincement criard. Une section de fantassins coloniaux français, commandés par un lieutenant agitant le sabre, nous accueillit. Nous dûmes reprendre nos bagages à main, fûmes répartis en groupe de quatre et, par le portail de la cour, emmenés vers l'extérieur. Lors de la traversée d'une rue du port barrée, une populace vite accourue nous accueillit avec cris et sifflets assourdissants. Heureusement, nous tournâmes bientôt dans un chemin latéral qui, par virages escarpés, montait vers d'anciennes fortifications dont les murs géants surgissaient devant nous dans l'obscurité de la nuit. Sous le poids de nos bagages, trébuchant et haletant, nous avions du mal à suivre la vitesse de marche. Avec des jurons et des coups de crosse, les soldats poussèrent les retardataires en avant. Soudainement, dans le mur à notre gauche apparut une ouverture béante. En passant un profond portail, nos pas résonnèrent sur les pavés d'une avant-cour entourée de puissantes murailles. Une nouvelle fois, nous passâmes par un profond portail sur lequel je lus avec effroi : « Prison militaire », ensuite une grande cour pavée entourée de bâtiments bas et massifs dont toutes les fenêtres étaient puissamment grillagées. Nous nous trouvions dans le tristement célèbre fort Saint-Nicolas.

Fort Saint-Nicolas

Je fus pris d'effroi. On nous emmena par une sombre ouverture, dans l'un des angles de la cour, en passant le long des murs épais de plusieurs mètres et des voûtes, à travers des couloirs malodorants. Une brève halte. Devant nous une porte en planches de bois. Une clé fut violemment poussée dans une serrure. Une barre de fer fut retirée en un bruit crissant. La lourde porte s'ouvrit en gémissant. Une lumière claire nous aveugla. Nous rentrâmes en trébuchant dans une grande salle sur le plancher en pierre sur lequel étaient assis ou couchés des hommes les uns à côté des autres. Un raid escalier en bois nous mena vers le haut qui présentait la même image. Ici je retrouvai les camarades du « Federico », arrivés déjà la veille.

Je me poussai entre les nombreux prisonniers sur la paille et obtins bien une petite place étroite dans la paille, après que l'on se fut un peu serré des deux côtés. Nous nous racontâmes les

uns aux autres les dernières expériences vécues et puis j'essayai de m'endormir. Mais ceci fut difficile parce que la lumière électrique – c'était la première et la dernière fois durant toute ma longue captivité – me brûlait les yeux. Les fenêtres portaient de lourds grillages en fer et depuis le fossé du rempart la sentinelle pouvait observer par les fenêtres le moindre mouvement. Le jour suivant, je me liai d'amitié avec deux camarades d'infortune de Hambourg qui, pendant les longues et terribles années de la captivité, me sont devenus de bons camarades et de fidèles amis. L'un d'eux, Gustavo[16], était un homme en pleine force de l'âge, avait tôt quitté l'école et appris le métier de serrurier. Il avait participé comme volontaire au soulèvement des Héréros dans le Sud-Ouest africain, avait dernièrement construit des ponts de chemins de fer au Chili et était en train de devenir un homme aisé, quand la guerre éclata. C'est à pied qu'il avait traversé la Cordillère des Andes couverte de neige et de glace, était parvenu à Buenos Aires et de là, avec de la chance, en Espagne. Avec de furieux jurons il maudissait le « Federico ». Pendant la captivité il se fit pousser une belle barbe pleine blond clair qui lui valut bientôt, auprès de ses amis plus ou moins proches, le surnom de « Indien à la barbe pleine » ou tout court « barbe pleine ». L'autre, un jeune homme de haute taille, avait pendant longtemps vécu au centre de la Bolivie. C'était sans doute des Indiens qu'il avait appris les cris d'allégresse, comme nous pûmes le constater plus tard. Quand, plus tard, il y eut des livres, il les dévora l'un après l'autre. Plus ils étaient épais et plus ils étaient les bienvenus. En lisant il pouvait absolument tout oublier. Si l'on posait une question à Fitje, pendant qu'il lisait, il répondait oui ou non, que ce fût vrai ou faux. Sa pipe bien-aimée était inséparable de lui. Il lui arrivait même de tousser des airs complets sans sortir la pipe de la bouche. Plus tard, le voisinage protestait, en toussant en chœur. Nous l'appelions Fitje.

D'abord, le lendemain matin, nous dûmes nous mettre en rangs, par ordre alphabétique, avant d'être interrogés à nouveau. L'interprète français, jadis lecteur à l'Université de Gießen, fit un grand discours d'accueil à l'un des camarades : « Votre empereur n'est pas un Napoléon. Il ne durera pas longtemps et votre Grande Allemagne sera petite. » Ce singe ! Un squelette tellement minable et nerveux. En menant l'interrogatoire, il s'arrêta brusquement, bondit comme piqué par une tarentule, et recommença toujours à nouveau sa conférence sur l'importance de la France dans le passé et le futur. Oui, il n'y avait rien à faire, c'était le courage derrière le front.

Après l'interrogatoire on nous ramena à notre prison où nous dûmes passer quinze jours, sans couverture pour dormir, sans banc ni table pour nous asseoir. Homme contre homme, nous nous couchâmes dans la mince paille. Par temps de pluie, des trombes d'eau se déversaient par la toiture et le long des murs dans la couche de paille. Pour les besoins, les quelque 150 hommes disposaient de deux baquets posés dans un angle. Ils ne pouvaient être vidés que tôt le matin, et répandaient ainsi jour et nuit une mauvaise odeur qui faisait souffrir particulièrement ceux qui étaient couchés tout près. Il était difficile de descendre les lourds baquets par le raide escalier pour les vider. Malgré toutes les précautions, une partie des baquets, remplis à ras bord, débordait et s'écoulait dans la couche de paille de ceux couchés au-dessous. Comme nous étions couchés dans la paille sale nos vêtements nous collaient au corps. Les premiers jours nous souffrîmes cruellement de ne pouvoir nous laver. Ce ne fut qu'à la suite des demandes répétées que fut mis à la disposition des 300 prisonniers de notre bâtiment, de 6 h 00 à 6 h 30, une salle d'eau avec douze robinets. Bien évidemment, il n'y avait pas de savon. Tout genre de journaux ou d'autres écrits ainsi que les jeux de cartes étaient

[16] NDT : Gustav Fritz, qui apparaît dans la base de données des prisonniers du camp de l'Île-Longue

interdits. Après trois jours, les bagages à main, enfermés dans une salle voûtée, nous furent rendus, après confiscation de tout ce qui était écrit ou imprimé. Dans ma valise je ne retrouvai que la moitié de mon linge de corps et mon « Livre de poche des Flottes de Guerre 1914 »[17] fut lui aussi la proie des nez fouilleurs français.

Gustavo Fritz – photo prise à l'Île-Longue

Le matin, un clairon nous réveilla. La porte de notre prison à peine ouverte par le sergent de garde, d'un mouvement violent, nous courûmes aussitôt à qui mieux mieux vers la salle d'eau pour obtenir le plus possible de cette eau précieuse. A peine fûmes-nous habillés que le sergent réapparut pour nous compter. Quand cela fut fait, on nous enferma à nouveau. Un moment plus tard, deux cruches avec du café froid furent apportées. Je n'ai jamais pu expliquer pourquoi il était froid. Mais comment répartir le contenu des cruches alors que nous n'avions pas de récipients pour boire ? Nous en eûmes seulement quand, quelques jours plus tard, nous pûmes acheter, dans une cantine crasseuse, du lait concentré dont les boîtes vides nous servirent de gobelet. A 10 h 00 du matin et à 4 h 00 de l'après-midi, en groupes de 40, nous fûmes emmenés dans la cour intérieure pour manger. Dans une petite salle voûtée, chacun reçut un morceau de pain, nous dûmes, sous le « dépêchez-vous »[18] incessant du sergent de garde, vider à la cuiller les casseroles en fer blanc, appelées « gamelles ». Le contenu consista en un bouillon clair au chou dans lequel nageait par mégarde un petit

[17] NDT : Livre allemand avec le titre « Taschenbuch der Kriegsflotten 1914 », de Bruno Weyer, Ed. Lehmann, München 1914.

[18] NDT : en français dans le texte

morceau de viande. Tout de suite après l'ingurgitation, les cuillers furent remises dans les gamelles qui furent immédiatement à nouveau remplies pour quarante hommes.

Tout le reste du temps, nous étions couchés dans la paille, éprouvant un ennui désolant. Les fumeurs souffraient lourdement du manque complet de tabac. Heureusement, Fitje avait réussi à passer en douce un jeu de carte. Avec lui et *Vollbart*, assis sur les ponchos des deux, je jouais au « Kasino »[19]. Puisque j'avais de l'argent, je commandai auprès de la patronne de la cantine une couverture dont je fus très content puisque, même après plusieurs mois, l'Etat français ne nous donnait pas de couverture pour nous protéger contre le temps froid. Notre pièce ressemblait à une ruche d'abeilles. Le moindre pas nous faisait trébucher contre des membres de camarades d'infortune, ce qui provoquait chaque fois un flot de malédictions et autant d'apaisements. Des Alsaciens déportés, des troupes de soldats allemands lamentablement habillés arrivèrent, furent parqués parmi nous, avant d'être transportés ailleurs. Souvent suivant l'ordre des officiers, on avait arraché à tous les soldats sans exception boutons, cocardes et pattes d'épaule. Dès le début, un transfuge alsacien, sous-officier ayant déserté l'armée allemande et portant toujours son uniforme, se faisait désagréablement remarquer. Les Français – ils l'appelaient Louis – se servaient précisément de ce gars pour maintenir l'ordre. Il se faisait un plaisir majeur d'engueuler copieusement les prisonniers. Tous ses ordres se terminaient par « Marche ! Marche ! ». Il faisait aussi la propagande pour l'entrée dans la Légion étrangère. Intimidés par le mauvais traitement, la situation désolante, motivés par des promesses de plus de liberté et d'une meilleure nourriture, quelques-uns des civils déportés déclarèrent leur intérêt pour la Légion étrangère et furent séparés de nous. Au bout de huit jours, nous fûmes autorisés à prendre l'air dans l'une des étroites cours intérieures, le matin et l'après-midi, pendant une heure chaque fois. C'est là que nous vîmes une fois la silhouette svelte d'un général d'artillerie allemand prisonnier, von Freise, blessé à la Marne et tombé en captivité au lazaret. Dans un journal français volé aux Français nous trouvâmes une notice à son sujet qui le décrivait comme le type du général prussien, gros et dépourvu de toute esthétique. La cour intérieure où nous allions au moment des repas était entourée, au ras du sol, de bâtiments voûtés dont les fenêtres portaient des barreaux de fer. La plupart du temps, ils étaient occupés par des soldats français coupables d'un délit quelconque. Ces bâtiments voûtés offraient un aspect désolant quand, pendant quelques jours, ils furent remplis d'Alsaciens déportés, de femmes et d'enfants. En allant manger, nous pouvions aussi jeter un regard dans une cour latérale qui était entourée de cellules individuelles. Dans cette cour, deux prisonniers de grande taille marchaient de long en large, au pas cadencé rapide. Plus tard, je fis leur connaissance. C'étaient des hommes de Hambourg qui venaient du Panama et avaient aussi essayé de rejoindre l'Allemagne. Ils avaient fait le voyage de l'Europe sur le vapeur italien « Re Umberto ». C'est le bâtiment de ligne français « Saint Louis » qui avait intercepté le vapeur. Lors de la fouille du vapeur, ils furent découverts et, sous les injures du capitaine et des passagers italiens, ils durent quitter le bateau pour être emmenés à Nice. Ils furent ligotés et on les fit passer devant la gare. A ce moment, le chef de gare, s'approcha de l'un des Allemands et cracha au visage de cet homme sans défense. Puisque tous les deux étaient grands et forts, les Français voulaient savoir s'il s'agissait d'officiers de la Garde Nationale. Ils n'abandonnèrent leur tentative qu'une fois l'identité des Allemands clairement établie par des amis d'affaires français.

---

[19] NDT : « Casino », jeu de cartes d'origine française

Le séjour au milieu de tant de camarades différents, entassés à l'étroit, nous montrait bientôt ce qui nous attendait. La matière explosive était omniprésente. Il y avait des querelleurs, des tapageurs, des tribuns. Il y avait le gros voyageur d'affaires à la figure bouffie et rouge, caquetant sans discontinuer d'une voix aigüe qui nous tapait bientôt sur les nerfs. Quand il parlait il tremblait de tout son corps, le nez sautillant au visage et les yeux, protégés d'épais verres de lunettes, sortant des orbites, comme ceux d'un cabillaud mort. Il devait raconter à tout le monde ce qu'il pensait, ce qu'il avait fait et ce qu'il voulait faire. Finalement, en criant tous en chœur, nous l'obligions à se taire, un silence qui ne durait qu'un petit instant. C'était un fayot dégoûtant, un vendeur de cravates à l'air juif, qui en toute occasion cherchait à discuter avec les Français et chuchotait aux oreilles des camarades les rumeurs les plus bêtes comme les dernières nouvelles du jour. C'était en vain qu'il essayait de cacher son importunité derrière des manières distinguées. Plus tard, comme soit disant chef de groupe à Casabianda, il avait la grande gueule. Il y avait les alcooliques qui achetaient le vin à la cantine, y cherchaient leur consolation et étaient assis, jusqu'à tard dans la nuit, à côté de la bouteille clissée. Une nuit, l'un de ces jeunes hommes qui venait d'Espagne et portait justement le nom « Jésus », tomba même bruyamment dans l'escalier. Mais il y avait aussi des marins qui se parlaient toujours en criant comme s'ils devaient couvrir la tempête et qui, en lutte à tout instant, se tordaient dans la paille. Mais il y avait aussi la morgue et l'arrogance des nombreux enfants gâtés qui compliquaient la cohabitation. Il fallut d'abord un temps de lourdes souffrances collectives avant que nous nous solidarisions contre l'oppression française.

Ce qui nous faisait souffrir le plus c'était l'absence totale de nouvelles des théâtres de guerre. Ce n'est qu'une seule fois que j'ai eu entre mes mains un journal, le *Corriere de la Sera*[20], qu'un prisonnier nouvellement arrivé avait dans sa poche intérieure. L'article relatait la prise d'Anvers. Concernant notre propre sort, nous vivions dans l'incertitude, et le vendeur de cravates veillait à fournir des rumeurs de tout genre. Nous étions partagés entre, d'un côté, l'espoir d'être ramenés en Espagne suivant la demande du gouvernement espagnol, puisque c'est sur un navire espagnol, portant pavillon espagnol, que nous fûmes arrêtés et, de l'autre côté, de la crainte de subir, comme beaucoup d'autres, le dur sort de prisonniers en Afrique. Le faible espoir de pouvoir retourner en Espagne suite à une intervention personnelle du représentant français de ma société, fut anéanti par la lettre de ce dernier dont voici la dernière phrase :

« Je regrette de ne pouvoir vous donner une meilleure réponse et veux espérer que les hostilités que nous n'avons pas cherchées, mais que nous subissons du fait de l'Allemagne qui nous a odieusement agressés sans provocation de notre part et malgré notre désir indéniable de vivre en paix ne dureront pas très longtemps et par contrecoup votre détention. »[21]

Les passages *sans provocation de notre part* et *l'Allemagne qui nous a odieusement agressés* étaient – au moins par le censeur – fortement soulignés en bleu. Au cours des deux derniers jours de notre séjour à Marseille, la rumeur de notre transfert en Corse se fit entendre et s'intensifia de plus en plus. Le vendeur de cravates racontait déjà combien il serait beau de cueillir le raisin avec les paysans corses et de presser le vin.

---

[20] NDT : Quotidien italien publié à Milan
[21] NDT : en français dans le texte, suivi de la traduction allemande.

Le ponton

Un matin on nous dit de sortir de notre prison la paille puante et souillée d'excréments pour la mettre dans la cour et la brûler. Après cela le sol de notre salle fut arrosé de crésyl et on nous donna l'ordre de nous tenir prêts au départ. Nous nous préparâmes pour la marche, nous rassemblâmes nos maigres possessions sur notre dos et nous présentâmes par quatre devant la prison. On nous remis une partie des papiers confisqués et, après avoir été comptés plusieurs fois, nous descendîmes le long d'un escalier construit dans le mur de fortification en direction du port. Nous embarquâmes dans un remorqueur. Il nous conduisit hors du port en suivant un brise-lame en construction, contourna celui-ci pour arriver dans le nouveau port et s'arrêta devant une caisse en fer grise, qui flottait. Comme nous allions l'apprendre plus tard d'après des inscriptions, elle devait avoir servi autrefois comme station de quarantaine pour les émigrants. Lorsque, par une ouverture sur le côté du remorqueur, je sautai dans l'intérieur de la coque, je ne pus d'abord rien voir du tout à cause du noir. Petit à petit, je m'habituai à l'obscurité de notre prison flottante. Quelques petits carrés laissaient passer un peu de lumière dans la salle où nous devions être hébergés pour quelques jours qui me parurent être une éternité. Il faisait très sombre l'après-midi et quelques lampes à pétrole furent suspendues. Le "ponton" comme il était appelé, était le camp de rassemblement de tous les nouveaux prisonniers. Il ne doit y avoir que peu de prisonniers allemands qui ne soient pas passés par là dans les premières années de la guerre. Nous dormions sur le sol en béton recouvert d'une fine couche de paille. La brise soufflant de la mer nous faisait trembler de froid. De ce fait, je m'estimais déjà heureux de posséder une couverture, mais à côté de moi, il y avait trois à quatre cent marins et de pauvres jeunes artisans, qui à la déclaration de guerre, avaient été arrêtés par les français dans l'état où ils se trouvaient c'est à dire qu'ils ne possédaient rien. Quand il pleuvait l'eau tombait du toit et coulait sur notre pitoyable couchage de paille, si bien que, plusieurs fois arrachés brutalement de notre sommeil, nous nous regroupions, étroitement les uns contre les autres, aux rares endroits secs, comme sur une île. Puis, chacun de nous reçût une gamelle et une cuillère.

On nous servait de la soupe qui avait le goût de bouillon d'abats trop cuits, entièrement sans sel et de ce fait immangeable. Nulle part on ne pouvait trouver de sel. Pour nous laver nous avions droit à une gamelle d'eau par jour et pour trois personnes. Il y avait là quelques récipients contenant de l'eau douce. Je vis les soldats français s’y laver les mains. Dans la salle il y avait deux latrines séparées. On ne pouvait pas respirer à leur proximité, elles puaient terriblement car il n'y avait pas d'eau pour tirer la chasse. Deux jours plus tard nous eûmes le droit de sortir une heure sur le pont pour respirer un peu l'air. Le reste du temps nous devions le passer allongés sous le pont, sans table, sans chaises. En plus d'une salle pour les malades, il y avait aussi sur le pont une cantine qui vendait du vin, du tabac et des allumettes. Cela nous fit vraiment du bien après si longtemps, de pouvoir nous mettre sous la dent un morceau de pain et boire un petit coup de vin. Quelques marins profitèrent de l'occasion pour se saouler le plus rapidement possible. Très vite ils commencèrent à se chercher des histoires si bien que les Français alertés par le tumulte et le bruit commencèrent à leur lire les articles du règlement de guerre. Un brave sous-officier sanitaire allemand, comme beaucoup d'autres officiers sanitaires mis en captivité par les Français, se mit à diviser en groupes les quelques centaines de civils afin de pouvoir maintenir la discipline parmi cette société rassemblée au hasard. Il soignait aussi nos malades à l’infirmerie et nous raconta qu'il n'avait pas d'autre médication à disposition que les bains à l'eau de mer et du café chaud. C’est ainsi qu’il arriva miraculeusement à tenir en vie un petit Souabe venant d'Afrique qui était allongé à côté de moi et qui, dès son arrivée ici,

avait été terrassé par la fièvre de la malaria. Nous fîmes une collecte pour quelques prisonniers sans ressources et achetâmes des médicaments à Marseille par l'intermédiaire du cuisinier. Par d'autres voies et en réunissant beaucoup d'argent nous réussîmes à avoir un journal français. En le lisant nous prîmes connaissance de violents combats sur l'Yser et des tentatives des Allemands de traverser la Manche. En apprenant les horreurs de ces batailles, tremblant d'excitation, nous subîmes toute la tristesse désespérante de notre existence de prisonniers. Vraiment, tous nos désirs, nos propres sacrifices étaient voués à notre patrie accablée.

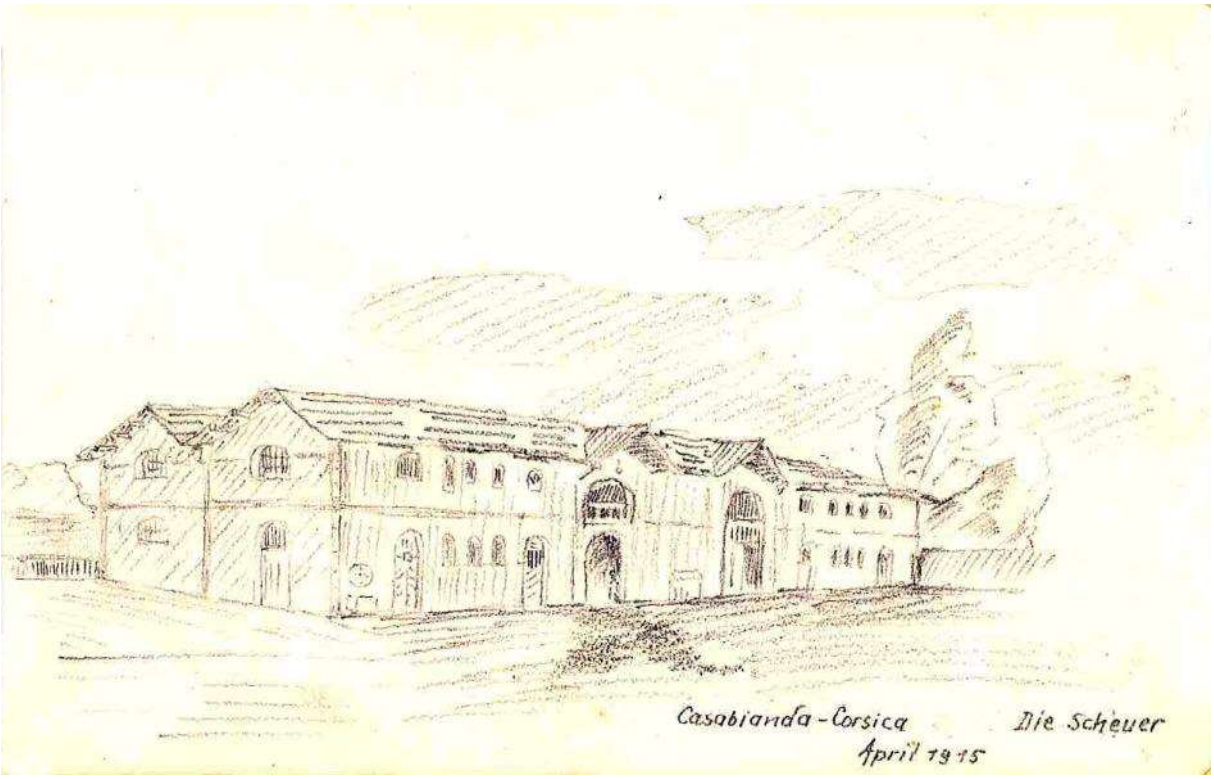
Dans le pénitencier de Casabianda

Un beau jour on nous donna l'ordre de nous mettre en marche. Le déserteur Louis du Fort Saint-Nicolas apparut en vêtements civils et fit l'appel. Un remorqueur vint nous chercher et nous montâmes sur un petit vapeur qui portait, peint en blanc sur l'étrave, le nom de "Pelion". En dépit de l'apparition d'une haie de dames de la meilleure société qui avaient été prévenues de notre embarquement, nous dûmes descendre dans la cale sombre dont la plupart des panneaux étaient fermés. Par un panneau de cale à moitié ouvert, il y avait une échelle qui nous y conduisait. Nous nous allongeâmes dans la paille, serrés les uns contre les autres, et nous remarquâmes après quelque temps, par le tremblement de la coque, que le bateau se mettait en route. Comme le bateau tanguait fortement je me mis à vomir tout comme un certain nombre de mes camarades. Après maintes requêtes nous eûmes le droit de sortir sur le pont et d'aller au bastingage. Un bateau qui se trouvait derrière nous n'eut pas cet avantage. Les prisonniers de ce transport-là, atteints du mal de mer, durent rester enfermés 36 heures dans la cale pendant toute la traversée jusqu'à Bastia. Le soir on donna aux chefs de groupe un récipient de nourriture qui contenait chacun une ration pour 12 personnes. Comme c'était peu, notre chef de groupe, le gros représentant de commerce avec son visage boursouflé, se goinfra du contenu à lui tout seul. A peine avait-il englouti le tout, qu'il dût le rejeter par-dessus bord, à notre plus grande joie. De nuit il nous fallut rester sous le pont et les stewards se mirent à faire rapidement des affaires en vendant quelques cabines à coucher au prix de 10 francs par personne. Quelques vieux poilus[22] montaient la garde près des panneaux de cale.

Les marins, parmi lesquels se trouvaient aussi quelques officiers, couvaient le projet d'attaquer la sentinelle, prendre d'assaut la passerelle et la salle des machines pour piloter le bateau jusqu'en l'Italie, pays neutre. Cependant ils abandonnèrent l'idée de le faire car le bateau aurait pu être contacté par signaux ou par radio pendant la traversée. La nuit passa et nous fûmes sur pied de bon matin. On nous laissa sortir sur le pont. La journée débutait avec un soleil éclatant et une mer d'huile. Nous commençâmes à voir nettement les contours de la Corse. Les maisons plates scintillantes en blanc étaient collées comme des nids d'oiseau sur les falaises. En arrivant à la hauteur de Bastia on nous fit retourner sous le pont. Après quelque temps les machines s'arrêtèrent et nous entendîmes des pas sur le pont. Nous entendions le bruit des préparations faites pour l'arrêt du vapeur. Environ une heure après, on nous dit d'aller à terre où nous fûmes conduits dans une petite cabane. Là, se fit l'appel. Du port, nous passâmes par une porte sur une place dont le bord était occupé par une foule de gens serrés les uns contre les autres qui criaient et braillaient en chœur. C'est ce que doit ressentir le taureau quand il se précipite de l'obscurité de son étable dans l'arène scintil-

[22] NDT : en français dans le texte

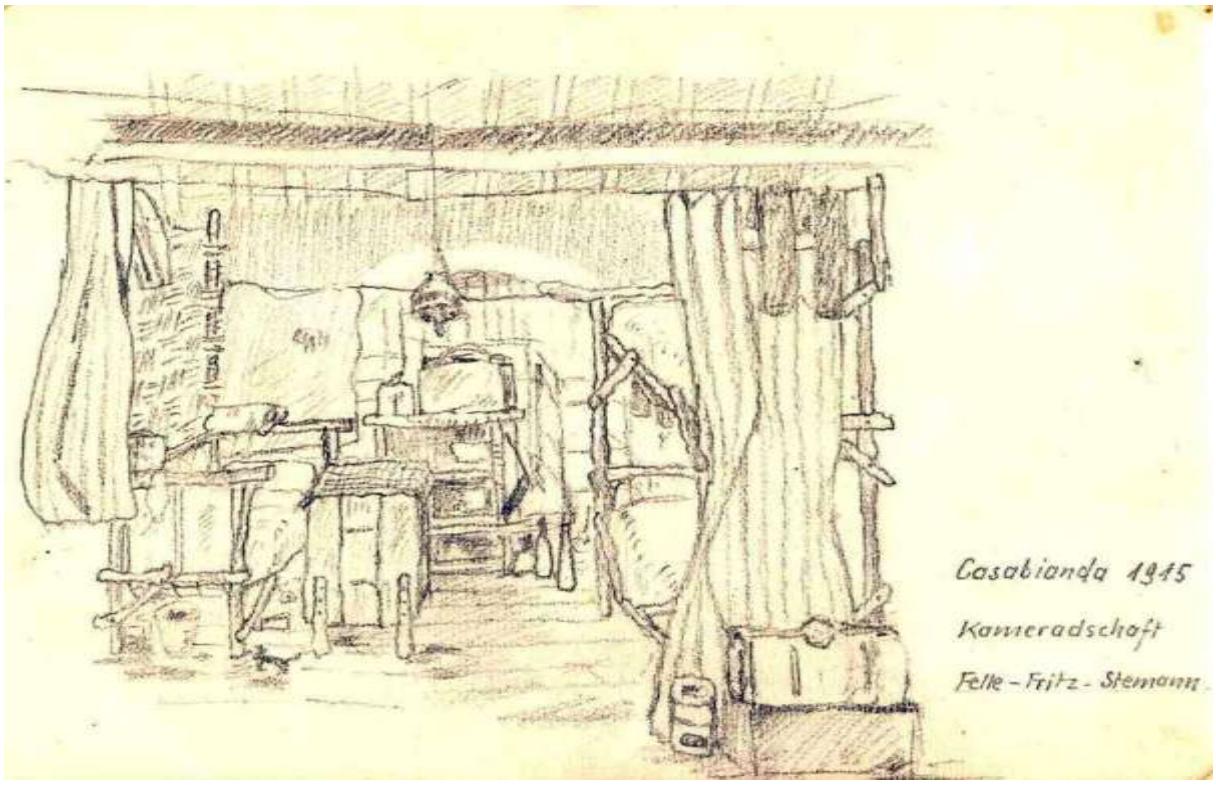
lante de lumière pour affronter, de tous les côtés, la foule grouillante et criante. Un nombre considérable de soldats, appartenant à toutes les armes, la tenaient à distance suffisante. On nous fit monter encore une fois dans des wagons à bestiaux et, pendant la traversée en train de Bastia, nous fûmes escortés par des gendarmes à cheval. Deux réservistes âgés montaient la garde devant chaque porte. Des pierres volaient dans le wagon et les femmes, ainsi que les jeunes filles, faisaient le geste de nous couper la gorge. Le voyage à travers le terrain découpé recouvert d'une végétation tropicale abondante mais inculte dura environ quatre heures. Sur les voies des petites gares on voyait des wagons remplis d'écorces de liège qui constituaient l'un des premiers articles d'exportation de l'île. Epuisés par la chaleur et la position debout dans le wagon surpeuplé, nous arrivâmes à Aléria, le terminus. C'est là qu'un commando forestier nous attendait, des gardes à qui l'on nous remit. Les gardes forestiers étaient commandés par un capitaine à la taille de nain dont le visage disparaissait presque entièrement sous un haut képi arrêté simplement par ses oreilles décollées. A vrai dire, on ne voyait qu'un nez pâle et un menton pointu. Comme nous l'apprîmes plus tard, il souffrait fort de la goutte et de ce fait se mouvait avec méfiance sur le terrain. Très vite on l'affubla de plusieurs surnoms comme la tortue, la couleuvre, la corneille mantelée.



Casabianda – La grange – Notre logement

Notre vendeur de cravates était à nouveau dans son élément. Il salua l'autorité française d'une basse révérence et d'un sourire obligeant. Puis il nous traduisit l'ordre de nous ranger par quatre. Pour ce faire il était assisté par un Allemand arrivé de Casabianda dont le visage répugnant et les yeux fuyants me contrariaient. Ce type était uniquement maintenu à ce poste de porte-parole des prisonniers car les Français le désiraient ainsi. Les Allemands eux-mêmes le détestaient à cause de son comportement flagorneur et francophile ainsi que de son manque de solidarité à l'égard de ses camarades allemands. Très vite on lui donna le surnom de « négrier ». Gare à celui qui prononçait ce nom près de lui. Sans pitié, le négrier le faisait mettre aux arrêts.

Une marche difficile d'environ une heure nous amena sur une route poussiéreuse à travers un terrain sauvage envahi de végétation dense. Après un certain temps nous sortîmes de la route, traversâmes une prairie, passâmes en nous balançant sur un tronc d'arbre par-dessus un ruisseau et vîmes soudainement devant nous se dresser une colline à la végétation dense dont le sommet aplati était couronné d'une muraille couverte de lierre et rongée par le temps. Nous montâmes la colline par un sentier accidenté et, arrivés au pied du mur d'enceinte, après un virage, nous découvrîmes une rangée de baraques en bois d'où des visages curieux nous observaient. C'étaient, comme nous devions l'apprendre plus tard, les logements des travailleurs français de la ferme. Nous entrâmes dans la bâtisse par un portail. A droite et à gauche de celle-ci, il y avait de petites maisons. Devant nous se tenait le domaine qui s'élevait peu à peu, séparé en deux moitiés par une rue en son milieu. A gauche du portail se trouvait une cantine et derrière le pavillon du commandant. A notre gauche, parallèle à la rue, se trouvait un long bâtiment qui devait nous héberger. Au sous-sol il y avait des caves pour les provisions, une menuiserie et à l'étage quatre greniers qui nous étaient destinés. Dans la partie la plus étroite de la cour se trouvait un bloc de ciment entouré de lattes de bois trouées par endroits : les latrines pour 400 hommes. A côté une auge destinée à laver le linge et, pour finir, les lavabos avec douze robinets, pour nous laver. Cette partie avant du domaine était dominée par un deuxième bâtiment plus en hauteur où l'on montait par une route escarpée. Là se trouvaient, en premier, la petite cuisine pour nous, en plein air sous un abri en bois, ensuite les logements des fonctionnaires du domaine, la caserne des gendarmes, les remises délabrées qui servaient aux machines agricoles rouillées dont la valeur se montait à des centaines de milliers et pour finir la prison à moitié délabrée avec ses cachots au sous-sol.



Casabianda – Camaraderie Felle - Fritz - Stemann

On nous fit nous rassembler en deux rangées devant le long bâtiment. Nous déposâmes à terres nos bagages qui ensuite furent fouillés par des gendarmes qui y cherchaient des journaux, des couteaux et d'autres objets semblables. Ensuite c'est nous-mêmes qui fûmes tâtés.

Après cette procédure sans fin, nous allions découvrir notre nouveau domicile. Nous passâmes dans la salle d'entrée du long bâtiment où nous fûmes regardés, d'une part, de façon curieuse et d'une indifférence jouée, et d'autre part de façon arrogante par certains gardes forestiers armés qui faisaient partie de la garde stationnée là. Nous montâmes un escalier qui donnait sur un vestibule. Des deux côtés du vestibule il y avait deux portes en madrier aux ferrures massives et verrous de sûreté difformes. Chaque porte était munie d'un judas à hauteur du visage. Une cinquième porte dans le fond donnait sur la laverie et était toujours gardée par quelques gendarmes. On nous conduisit dans un grenier obscur et nous vîmes un certain nombre de soldats allongés parmi lesquels des blessés qui ne jouissaient d'aucun soin médical. Il s'agissait en partie de soldats de l'armée de Terre qui avaient été fait prisonniers à Mulhouse et aussi en partie de jeunes tirailleurs tombés entre les mains ennemies en se retrouvant coupés à l'arrière de la troupe, en tout environ 80 hommes. Nous nous dépêchâmes de trouver une place et de poser nos bagages. Puis nous allâmes chercher de la paille, à savoir une botte de paille pressée pour 12 hommes. Nous l'étalâmes par terre et ainsi notre aménagement fut terminé. La population de la salle longue de 36 m et large de 10 m était maintenant composée de 160 prisonniers. Seulement quelques jours auparavant, les déblais provenant du bâtiment en état de délabrement avaient été enlevés et mis dehors. De larges trous baillaient dans les lattes du plancher à travers lesquelles passait l'air froid de la nuit. La plupart des vitres manquaient aux fenêtres grillagées en forme de demi-cercle, si bien que nous eûmes à remplacer celles-ci par du carton ou de la paille au détriment de la lumière qui était déjà très limitée. A travers les trous de la toiture nous pouvions voir le ciel. Lorsque, quelques jours plus tard, un orage de nuit éclata et que de fortes masses d'eau s'abattirent sur le toit, nous fûmes livrés sans défense aux trombes d'eau venant du haut. Le lendemain nous essayâmes de boucher les trous du mieux possible, mais ceci ne réussit jamais complètement. Nous nous estimions déjà heureux lorsque la pluie coulait seulement le long des quelques fentes résiduelles car nous pouvions au moins récupérer l'eau dans des récipients et les vider ensuite par la fenêtre.

Après l'installation de notre couchage de paille, comme déjà dit, nous nous dépêchâmes d'aller dans la cour pour nous laver. L'endroit où se trouvaient les lavabos ressemblait à un marécage car l'eau renversée avait imprégné le sol. Je pus enfin m'avancer vers un robinet. Je lançai mes quelques hardes en l'air dans un coin et me baissai sous le jet de l'eau avec un plaisir que je n'avais pas ressenti depuis longtemps. Mais tout de suite un gendarme apparut, nous interdisant, à moi et mes camarades, de nous laver le corps entier. Compte tenu des habitants du domaine de Casabianda nous n'avions le droit de nous laver que le torse.

Puis nous découvrîmes qu'il y avait aussi des prisonniers civils installés en face de nous. Ils racontèrent leur histoire. A la déclaration de guerre, munis d'un laissez-passer décerné par l'administration française à Madrid, ils avaient embarqués sur le vapeur "Sister"[23] afin de rejoindre Gênes via Marseille. Malgré ce laissez-passer, ils avaient été débarqués à Marseille et "évacués", comme les journaux français l'avaient si bien décrit. Le soir on nous servit un demi-pain et une louche de soupe grise dans nos gamelles. Assis sur nos couvertures ou sur la paille, nous les vidâmes à la cuillère, puis

[23] NDT : navire intercepté le 24 août 1914

les lavâmes au tuyau d'eau dans la cour, à l'aide d'une pincée de sable. Puis le petit clairon français fit sonner l'appel du soir. On nous compta et une lanterne fut accrochée près de la porte, notre unique lumière. "Vollbart" (le barbu) étala sa grande couverture sur le sol. Lui, Fitje et moi, nous allongeâmes dessus. Chacun se recouvrit de sa couverture. Un baquet d'aisance fut ensuite mis dans la salle, les portes furent fermées et le verrou poussé de l'extérieur en grinçant. Avant de m'endormir, je vis une tache claire qui bougeait dans le judas. C'était le visage de notre gardien de prison qui nous épiait.

Je fus réveillé par le bruit des soldats prisonniers se levant de la paille pour partir au service de travail. La plupart de mes camarades, épuisés par les efforts des derniers jours étaient allongés, repliés sur leur couche misérable. J'allai me laver dans la cour, remis mes affaires en ordre et me rendis à une des fenêtres donnant vers l'est. De ce côté, notre bâtiment descendait plus bas que la cour. En bas, liées à notre bâtiment, des étables pour les animaux d'attelage et les moutons formaient un carré régulier. Derrière, une végétation dense et sauvage étendue, interrompue rarement par un chêne liège. On ne voyait pas de champs cultivés. Vers le sud, la mer limitait l'horizon. A l'est et au nord-est on apercevait une crête de montagne montant à pic et recouverte de neige sur les flancs de laquelle, par temps clair, l'on pouvait voir de petits villages scintillant de blanc. Cette vue aurait pu être appelée belle, si seulement … Près de notre bâtiment se trouvait une soi-disant terrasse qui offrait la même vue de façon plus élargie et c'est pour cela que nous y allions volontiers jusqu'au jour où on nous l'interdit.

L'appel "café" me replongea dans la réalité. On me donna une louche pleine dans la gamelle et je mangeais un morceau du pain donné la veille. Puis un clairon appela les soldats au travail. Comme ce matin-là on enregistra nos identités, nous fûmes d'abord exemptés du service de travail. J'en profitai pour inspecter notre prison. Dès la veille au matin j'avais déjà remarqué quelques soldats malades allongés sur la paille. L’un d'entre eux au visage blafard, blessé gravement par balles, était allongé dans la paille. Sa vue me fendit le cœur. Les deux médecins allemands, prisonniers comme nous, n'avaient pas de médicaments pour le soigner et pouvaient seulement lui donner quelques conseils. Toute la situation était rendue difficile par le fait qu'on donnait aux malades comme à nous la même quantité insuffisante de nourriture. J'essayai en vain de me procurer un peu de nourriture à la cantine pour les malheureux soldats, mais je dus revenir les mains vides. Un autre soldat râlait dans sa lutte contre la mort, une heure plus tard il fut délivré de ses souffrances.

Après un long temps d’attente, on nous fit venir sur la plate-forme où on enregistra nos identités. Près de l'interprète se tenait un lieutenant français à la mine antipathique. Il s'appelait Simeoni. Une moustache rousse en forme de brosse bondissait de son visage rouge et violacé. Il avait des yeux sournois et par la suite c’est ainsi, sournoisement, qu’il allait se comporter. Il arrivait toujours quelque part à l'improviste et il donnait l'ordre à un gendarme de fouiller n’importe quel prisonnier et, suivant le cas, le faisait envoyer au cachot. Plus tard, un métis au visage olivâtre et aux artères saillantes l’aidait comme adjudant. On le surnomma "Robert le diable".

D’après certains indices, Casabianda, « maison blanche », semblait être une création des années quatre-vingts. La cour avait été construite au milieu d'un terrain bas, contaminé par la malaria et ensuite transformé en terrain de culture. On avait essayé en premier lieu de faire couler l'eau du terrain bas vers la mer en creusant des fossés de drainage. Par le manque de pente ils s'étaient avérés complètement inutiles et le mal qu'on s'était donné certainement depuis de nombreuses années

ne servait à rien. La station de pompage dont les turbines avaient dû être réparées par nos mécaniciens, ne pouvaient, elles non plus, venir à bout des inondations. Seuls quelques vignes et champs cultivés indiquaient la ferme et, ici et là, on apercevait parmi eux une parcelle non clôturée appartenant à un fonctionnaire du domaine. Déjà au premier coup d'œil on devinait que le rendement du domaine ne devait pas être proportionnel aux frais engagés. Jusqu'à présent des prisonniers condamnés au travail forcé avaient constitué le contingent de travailleurs. Le bruit courait que, dans le temps, beaucoup d'eux étaient morts de malaria ou du typhus et nous en eûmes la confirmation lorsque, peu après, nous allâmes chercher du petit bois. Au milieu des fourrés se trouvaient plusieurs rangées de fossés enfoncées dans les creux desquels stagnaient des mares d'eau d'un vert scintillant. C'est là que pourrissaient les victimes d'une justice inhumaine.

Casabianda – Chêne-liège

L'administration du domaine était entre les mains d'un certain Fratoni, un petit homme trapu, le seul homme à parler humainement aux prisonniers. Sa femme aussi prenait position en faveur des malades, avec moins de succès cependant. Comme le médecin sans scrupules, Marcantoni, ne

s'occupait nullement de nos malades, madame Fratoni, dans le dos de celui-ci, nous procurait des médicaments de Bastia que lui avaient commandés les deux médecins allemands Brausewetter et Heller. Le commandement militaire du camp était sous la responsabilité d'un capitaine de cavalerie qui se désintéressait de notre sort. Son organe exécutif, le lieutenant Simeoni, en revanche, portait d'autant plus d'attention sur nous. En plus de celui-ci, nous étions sous l'ordre d'un grand et gros lieutenant qui commandait la garde et « Robert le diable ». En dehors de ces deux-là, il y avait aussi un officier de ravitaillement, responsable des réserves, la « tortue » qui commandait les gardes forestiers et un capitaine de gendarmerie, homme sans histoires, qui n'avait cependant rien à dire. Je devais malheureusement constater que c'étaient toujours les personnes les plus haineuses qui donnaient le ton et que jamais une opinion sensée ne s'imposait du côté des Français, si bien que, finalement, nous les haïssions tous sans exception, comme nos tortionnaires. Notre garde se composait d'environ 100 soldats, 20 gardes forestiers et 30 gendarmes. Le nombre de prisonniers civils fluctuait entre trois et quatre cents et s'éleva à environ mille avec l'arrivée ultérieure des soldats allemands prisonniers.

L'administration du domaine à laquelle les prisonniers étaient affectés en tant que travailleurs se trouvait sous la direction du ministère de l'Agriculture. De l'autre côté, en tant que prisonniers de guerre nous étions sous la direction du commandement militaire et celui-ci de son côté sous la direction du ministère de la Guerre. Les gendarmes de leur côté avaient comme plus haute instance au-dessus d'eux le ministère de l'Intérieur. Après peu de temps, en raison d'ordres et de contre-ordres de tout genre, nous pûmes observer que les différentes administrations étaient aux prises les unes avec les autres. Comme nous l'entendions dire, leurs différends parvenaient jusqu'aux ministères. Par exemple, Simeoni apparût un jour chez les bûcherons et donna l'ordre d'abattre les arbres qu'il avait marqués. Il voulait les faire débiter et amener chez lui, pour se chauffer. Peu après, l'intendant, se tordant les mains, arrive et voit ses beaux arbres par terre. Les bras croisés, nous suivons la dispute des deux où il était constamment question d'« administration militaire » et d'« administration civile ». Une autre fois, l'administration militaire voulait faire installer du fil de fer barbelé autour du domaine pour empêcher les tentatives d'évasion. L'administration du domaine contredit celui-ci en affirmant que les animaux pourraient se blesser. Il n'y eut pas de doute pour nous que ce différend fût parvenu jusqu'au ministère, et voilà : la décision fut prise qu'une clôture en fil de fer lisse serait installée avec des ouvertures pour permettre aux bêtes d'aller s'abreuver.

L'après-midi du 2 novembre 1914, je partis pour la première fois au travail avec les forestiers. Les groupes de travailleurs se rassemblaient dans la cour avant le départ. Il y avait les balayeurs de cour, les bûcherons, les coupeurs de raves, les cantonniers et terrassiers, les ramasseurs de bois et d'autres. Les menuisiers et forgerons allaient tout droit dans leur atelier. C'était la soi-disant « corvée »[24]. Un groupe particulier était constitué d'hommes maladifs et âgés de plus de 50 ans que nous appelions aussi les « à moitié morts ».

C'étaient pour la plus part des capitaines de bateaux et professeurs âgés qui faisaient la corvée d'éplucher les patates pour les prisonniers. Après l'appel, notre groupe sortit par le portail en direction d'un petit bois à proximité où nous dûmes biner les mauvaises herbes sous la garde d'un forestier armé d'un long fusil. Des fourrés d'épineux impénétrables se dressaient avec de longues épines incroyablement pointues. Dès le début ces épines acérées avaient troué le cuir de mes chaus-

[24] NDT : en français dans le texte

sures à lacets si bien que je pensais que dans peu de temps je devrais marcher pieds nus. Le lendemain je fus encore plus préoccupé lorsqu'il commença à pleuvoir et que je dus aller avec mes chaussures retirer les raves sur un terrain détrempé. Pour préserver mes chaussures, je me rendais le lendemain dans la menuiserie pour travailler à l'établi à l'ajustage des manches à pelles et à pioches.

Ainsi, j'avais changé trois fois mon travail en trois jours, ce qui n'était possible que du fait que les Français n'arrivaient pas à exercer un contrôle rigoureux. Les Français envoyaient tous ceux qui étaient bien chaussés aux travaux durs. Pour cette raison, les hommes cachaient leurs chaussures ou venaient pieds nus pour ne pas être affectés à ces travaux-là.

Peu après, on ne fit plus cas de la façon dont les hommes étaient habillés ou chaussés. Les hommes dont les chaussures et semelles étaient tenues par des ficelles étaient, sans hésitation, envoyés aux champs détrempés par la pluie d'hiver. C'était en vain que les prisonniers, avant le départ aux champs, essayaient d'attirer l'attention sur leurs chaussures en lambeaux. On leur répondait toujours : « que voulez-vous, c'est la guerre! »[25].

Simeoni ne manquait jamais de rappeler à ces occasions que les prisonniers français en Allemagne étaient plus mal traités. Au cours des premiers jours de notre arrivée à Casabianda il se fit le plaisir d'envoyer à la pénible corvée des latrines tous les hommes dont le métier n'était pas manuel jusqu'au jour où il se rendit compte que cela n'allait pas. Ce sera seulement plus tard que les marins formeront la colonne des tinettes et qui recevront par les camarades un petit dédommagement pour leur travail. Le soir la colonne installait les baquets dans les dortoirs – que nous appelions "le quarante-deux" – et venaient les rechercher le lendemain matin pour les vider. La figure la plus réussie du groupe des tinettes était un géant cassé dont le torse large et massif reposait sur deux jambes extrêmement courtes ressemblant à des moignons. Il y avait quelques pères catholiques parmi les hommes qui travaillaient dans les bois. Ils faisaient partie des prisonniers du « Sister » et racontaient que les ouvriers du domaine les avaient approchés amicalement lorsqu'ils étaient arrivés à Casabianda. Mais ensuite, ils auraient été informés par les Français qu'il s'agissait d'espions emprisonnés. C'est ainsi que fut érigé le mur d'aversion et de haine insurmontable qui nous entourait tous pendant la longue durée de la captivité. J'ai même entendu une fois l'un des gardes forestiers expliquer à un civil français que, nous les prisonniers, nous étions en partie des espions et en partie des soldats qui avaient combattu en vêtements civils par pénurie d'uniformes. Et lorsque le visiteur en montrant du doigt un pauvre petit camarade presque aveugle et atteint de tuberculose demanda à un forestier ce qu'il lui était arrivé, celui-ci répondit effrontément: "C'est un grand blessé". Voici comment on mentait au public ! Donc, je travaillais maintenant à la menuiserie. Elle était au sous-sol de notre bâtiment, tout près de l'entrée. Un menuisier professionnel d'un certain âge, également prisonnier, travaillait là depuis longtemps. C'était un homme un peu bouffi au nez rouge scintillant. Au cours de sa carrière il avait travaillé dans les colonies françaises d'Afrique du Nord et avait une passion pour les vins doux d'Algérie. Le vin semblait être son unique consolation et il se le procurait grâce au gain que lui rapportait la fabrication secrète pour les prisonniers de tables pliantes et de petits bancs. Plus tard un ancien membre de la Légion étrangère se joignit à nous et allait et venait comme bon lui semblait et que je n'ai jamais bien compris. La menuiserie était dirigée par un surveillant sec qui arrivait toujours au trot. Sous son képi bleu pointait un bout de nez de couleur bronze, une moustache en brosse et un menton pointu. Dans l'ensemble on le voyait peu. Par deux fois pendant notre séjour

[25] NDT : en français dans le texte.

à Casabianda, il dut se rendre au conseil de révision. Avant d'y aller il venait toujours à l'atelier, il était nerveux, avait peur et déclarait qu'il était sergent de réserve dans la cavalerie. Chaque fois, il réapparut au domaine, la mine joyeuse.

Au début, ma tâche consistait donc à ajuster quelques centaines de manches pour les bêches, les piques, les pelles et marteaux qui étaient nécessaire au travail sur les routes, les canaux et des champs. Les prisonniers ramenaient à tout moment à l'atelier les outils maltraités et les manches cassés. On nous avait dit que nous serions payés, les prisonniers devaient recevoir 30 centimes par jour en moyenne. Georget, ainsi s'appelait notre garde, nous promit de nous donner 1 franc par jour. La façon dont les comptes et la paye étaient gérés, une fois tous les 14 jours, fut toujours un mystère pour moi. Le caissier qui nous payait avait une montagne de listes devant lui, il mouillait son crayon gris, faisait l'addition et payait donc 60, 70, 90 centimes par homme ou bien moins. Pour 14 jours de travail. Une fois je reçus 1,30 franc et une fois 1,80 franc pour le mois. La majorité des hommes recevait beaucoup moins ou tout simplement rien du tout et cela pendant des mois. Dans quelles poches tombait l'argent qu'on nous avait promis pour notre dur labeur et jamais payé ?

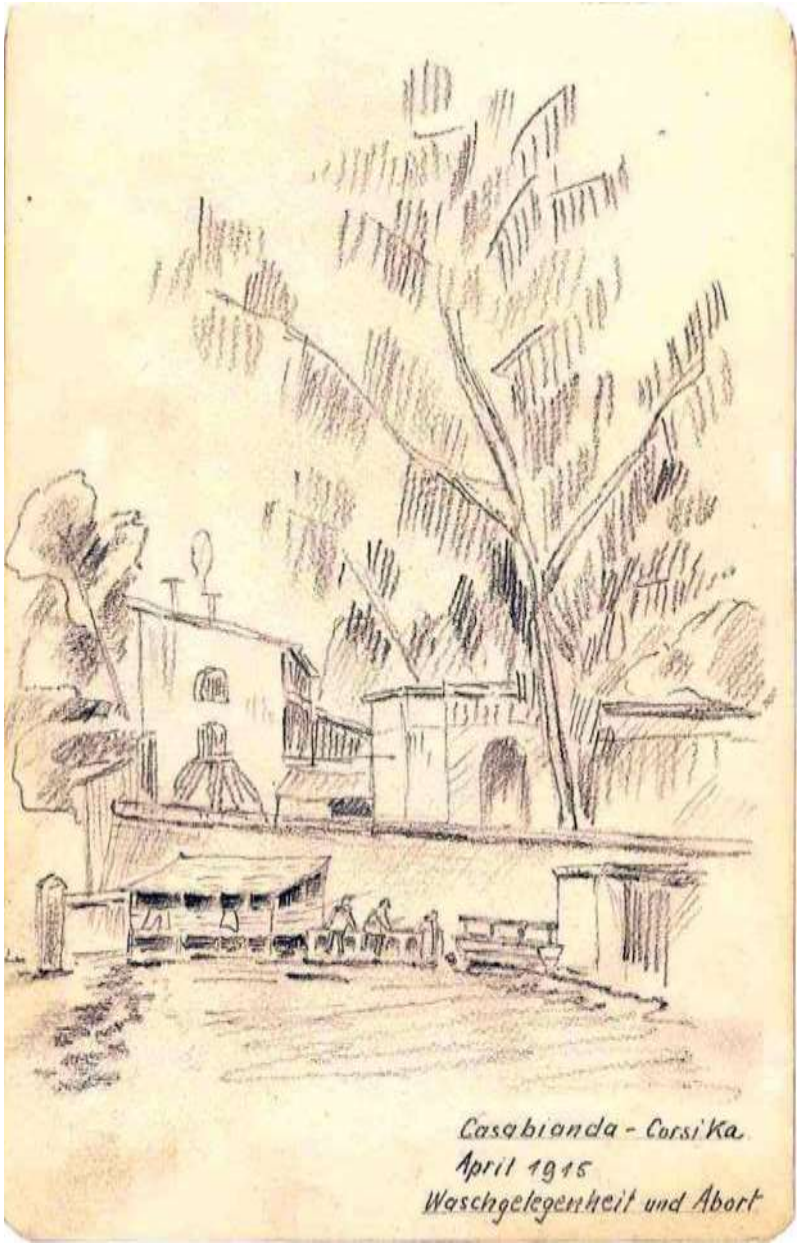
Comme nous étions allongés sur la paille comme des animaux, sans table ni banc, l'idée me vint de récupérer le bois et l'utiliser à cet effet. Dès que le garde eut disparu de l'atelier, je sciai une planche et fabriquai le premier petit banc. Deux jours après, mes camarades le Barbu, Fitje et moi-même étions aussi en possession d'un tel banc. Puis je fabriquai une table pliante dont les éléments pouvaient être démontés et cachés dans la paille. Un soir nous l'inaugurâmes. Je l'avais placée au milieu de notre couche de paille avant que mes camarades ne revinssent des champs. Une bougie achetée à la cantine, entourée de lin blanc, système Fitje, y était placée comme éclairage.

Nous étions assis sur nos petits bancs sur trois côtés, tenant d'une main la table branlante et de l'autre une cuillère pour manger dans notre gamelle. Même si la table était un peu branlante, elle avait l'avantage de pouvoir se démonter rapidement pour la faire disparaître sous la paille. Le vieux menuisier, lui non plus, n'était pas paresseux. Il faisait un commerce florissant de petits bancs et tables qui lui permettait d'avoir toujours une bouteille de vin cachée derrière les planches de l'atelier. Le garde avait dû s'apercevoir de la grosse quantité de bois utilisée. Un jour il débarqua à l'improviste et confisqua tous les d'objets en bois. Il ne resta que notre table et nos bancs car nous les avions cachés dans la paille par prévoyance. Les meubles furent rendus au vieux menuisier et il les revendit de nouveau. Je rajoutais à notre ameublement une desserte de cuisine haute comme l'épaule qui était entourée de nos valises et qui, comme par miracle, lors d'une nouvelle fouille de notre gardien, échappa à la confiscation.

J'utilisais le premier dimanche sans travail pour laver mon linge à la fontaine. Comme la plupart des prisonniers ne possédaient qu'une seule chemise, il leur fallait rester déshabillés jusqu'à ce que leurs sous-vêtements fussent à nouveau secs. Certains d'entre eux avaient mis leur linge à sécher dehors sur une corde, pour la nuit. Le lendemain matin toutes les chemises et caleçons avaient été lacérés en leur milieu. Un soupçon bien-fondé se dirigeait contre une section disciplinaire du 15ème régiment de pionniers français, des gars grossiers, qui, heureusement, allaient retourner au front dans les jours à venir. Lors de leur départ ils proférèrent d'épouvantables jurons contre nous. Nous priâmes le commandant de bien vouloir enquêter pour savoir qui avait déchiré nos vêtements. La

réponse fut qu'il nous interdisait de suspendre le linge la nuit, ce qui était plus facile à dire qu'à faire, à cause de la limitation de place.

Quelques jours plus tard, la peur me prit lorsque je découvris des puces dans ma chemise. Je pensais d'abord que ces piqûres et démangeaisons répétées au cou étaient dues à la poussière de la paille jusqu'à ce que je découvre ces horribles gêneurs en examinant minutieusement ma chemise. Personne ne fut épargné. Pendant les pauses de travail, les prisonniers s'asseyaient nus, ou à moitié nus, pour chercher les puces. A la fin je trouvais un vieux baquet en fer dans la cour. Je le rinçai, le remplis d'eau, creusai un trou à proximité de la menuiserie pour faire du feu que j'allumai avec les résidus de bois de l'atelier. L'eau bouillait. Vite j'enlevai tous mes vêtements et ceux de mes camarades et les jetai dedans. Cela fut une réussite. Plus tard seulement, je me rendis compte qu'on ne pouvait pas faire bouillir le blanc en le mélangeant avec du linge de couleur, car un foulard coloré avait déteint sur toutes mes chemises.



Casabianda – Lavabos et sanitaires

Le dimanche il y avait aussi un prêche. Deux prêtres parlaient de manière excellente et révélaient une profonde compréhension de l'homme et du monde. Cependant, un dimanche, un père dominicain annonça une messe. Et quand nous nous y fûmes, il commença : « le royaume des cieux est l'Eglise catholique ». Alors je ne pus rester et me retirai silencieusement du cercle des auditeurs. Le dimanche avait une importance particulière car c'était le jour du courrier. Quelle émotion ce fut parmi les internés lorsque, le 15 novembre, le premier courrier arriva d'Allemagne. Moi-même, je ne fis pas partie des heureux. La première lettre que je reçus de chez moi arriva le 29 novembre. Nous utilisions naturellement aussi le dimanche pour répondre au courrier. Dans un premier temps, notre zèle pour écrire n'était soumis à aucune restriction, puis, suivant l'exemple allemand, la permission d'écrire se limita à 2 lettres et 4 cartes par mois. Le temps qu'il nous restait le dimanche, nous le passions allongés dans la paille piétinée et couverte de puces ou nous faisions les cents pas dans la cour pendant des heures jusqu'à ce que la nuit tombante nous chassât de là.

Les quatre salles où les prisonniers se trouvaient avaient été appelées par les Français comme suit : la « salle Sister[26] », où étaient logés pour la plupart des gens aisés, avait été nommée par eux « la salle de l'aristocratie »[27]. La nôtre, nommée suivant le mélange des occupants : « pêle-mêle », la troisième, occupée pour la plupart par des marins et où il y avait toujours du remue-ménage : « la salle des assassins ». Les soldats se trouvaient dans la quatrième. C'est là que le dimanche avant l'appel jouait une fanfare d'instruments à vent formée de 4 hommes dont les instruments provenaient de musiciens itinérants, également prisonniers, jusqu'à ce que les Français en interdisent la pratique. Il y avait une seule et unique lampe à huile par salle. Le soir, les occupants se regroupaient autour d'elle, alors on se faisait la conversation ou on chantait des chansons populaires dont les sons langoureux et nostalgiques se propageaient dans la nuit. Quelques semaines plus tard nous pûmes acheter des bougies à la cantine, puis des lampes et du pétrole. A partir de ce moment-là, pour faire passer le temps, des petits groupes d'hommes se retrouvaient pour lire, écrire ou jouer aux cartes. Il n'y avait jamais assez à manger. Le midi un bouillon avec un morceau de viande, le soir la même chose. Et bientôt après, ce dernier seulement tous les deux jours. Une fois, et cela dura trois semaines jour pour jour, on nous servit une soupe faite de riz moisi, si bien que les plus pauvres et les plus affamés y renoncèrent pour se contenter de leur morceau de pain. Une fois, au cours d'une visite, un lieutenant dans la cuisine, voyant la soupe qu'on nous destinait, s'écria, étonné: « C'est inouï ! Est-ce que les prisonniers ne reçoivent même pas au moins un peu de légumes ? »

Au début nous nous consolions de notre pauvre sort en nous persuadant que la situation serait provisoire et personne ne pensait à abandonner l'espoir d'une libération prochaine. Toute notre attention était concentrée sur les évènements relatifs aux théâtres de la guerre. C'était donc une peine insupportable pour nous de ne pouvoir acheter de journal, encore amplifiée par toutes les rumeurs sur les évènements qui circulaient dans le camp. Le commandant n'avait-il pas daigné, dès les premiers jours de notre présence, faire appeler le vendeur de cravates et lui communiquer que d'après les informations officielles le général Kluck et le prince impérial avaient trouvé la mort. Le commandant aurait même exprimé ses condoléances. Nous pouvions constater que les gardes forestiers ne savaient pas lire et qu'un poilu leur faisait la lecture du journal. Nous essayions donc de lire dans les mines des gardes forestiers si les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises. Mais, à la longue

---

[26] NDT : sans doute du nom du navire espagnol « Sister » capturé le 24 août 1914 et dont une trentaine de passagers a été internée à l'île Longue, après un séjour à Casabianda et Uzès

[27] NDT : en français dans le texte

c'était insupportable. Pour trouver un journal, nous nous mîmes à fouiller aux champs ou dans les ateliers les vestes des surveillants. Nous essayions d'engager les gardes dans une conversation pour voler le journal de leur poche. Nous sommes arrivés une fois à voler un journal dans le bureau, pendant la paye. Le voleur fut pris et puni de huit jours de cachot. Dans notre désespoir nous finîmes par récupérer, dans les latrines des Français, les bouts de papier utilisés du « Petit Bastiais », pour en examiner les informations. De temps en temps, le soldat de la Légion étrangère pouvait pêcher un journal, mais il n'y avait rien d'important dedans. Toutes les rumeurs possibles circulaient avec d'autant plus d'intensité. Les soldats allemands prisonniers propagèrent l'information que Verdun était tombée le 1er novembre et que les Français le cachaient intentionnellement. Puis on entendit dire que Calais était attaquée et, finalement, à la mi-novembre, surgit la rumeur que l'Italie se préparait à entrer en guerre contre la France. Cette rumeur s'amplifia toujours plus, surtout quand quelques internés furent informés que leurs mandats postaux envoyés par l'Italie avaient été bloqués. Finalement tout le monde s'enthousiasmait à l'idée de la déclaration de la guerre de l'Italie. Un jour, les gardes forestiers, remplis de joie, nous montrèrent le titre en gros caractère du journal où l'on pouvait lire que 50.000 Allemands étaient encerclés par les Russes. Deux jours après c'en était terminé de leur joie. Les Allemands avaient percé (Litzmann) et Lodz était tombée entre leurs mains.

Cela faisait exactement un mois que j'étais employé dans la menuiserie quand mon travail dut se terminer subitement. Suite à la mauvaise nutrition, je souffrais de diarrhée, comme la plupart des prisonniers. Je voulais préparer un cacao pour moi et mes camarades et avais allumé pour cela un petit feu devant la menuiserie. Sur ce fait, Georget arriva et m'engueula. Je lui répondis que j'étais malade et que c'était une honte pour la France de laisser les prisonniers mourir de faim et de maladie. Comme un possédé, il alla trouver la « tortue » pour lui signaler ce cas monstrueux. Je le suivis pour me justifier. La « tortue » ne me laissa pas parler et haleta: « vous serez puni [28]». Le garde opina qu'il fallait me punir sévèrement et le gendarme qui se tenait à côté dit : « au moins huit jours de cachot ». On appela un garde forestier. Il m'emmena et me dit en route: « vous n'avez pas vraiment l'air idiot, prenez garde la prochaine fois de ne plus dire ce genre de chose ». Les cellules obscures appelées « cachots[29] » étaient situées en haut du domaine et constituaient les voûtes souterraines de la prison qui a été construite pour les prisonniers. Arrivés au but, le garde ouvrit une lourde porte d'où soufflait vers moi de l'air froid. Un couloir étroit conduisait le long du mur de la cave dont les fenêtres couvertes de planches ne laissaient passer que peu de lumière. Il y avait dans le mur quatre portes basses et massives munies, à leur milieu, d'un minuscule carré. Le garde forestier ouvrit l'une des portes qui pivota en gémissant sur ses gonds rouillés. Je rentrai en hésitant dans le noir et une odeur douçâtre de moisi me pris à la gorge. La porte se referma derrière moi, le verrou gronda. La clé grinça dans la serrure et les pas de mon garde s'éloignèrent. Après quelques instants mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Je constatai que j'étais dans une petite cave voûtée, d'environ 4 mètres de large et 6 mètres de long. Une étroite ouverture entravée de barreaux laissait passer une lueur mate. Mes pieds se prirent dans les trous d'un madrier pourri. A midi le Barbu et Fitje m'apportèrent à manger et passèrent en contrebande quelques allumettes et bougies. Je pouvais ainsi visiter ma geôle de plus près. Elle était vide, à part un baquet posé dans un coin et contenant des excréments humains séchés. Le sol était couvert de poussière et de saletés. Le soir, mes amis m'apportèrent une couverture. C'est en vain que je demandai de pouvoir faire mes besoins en dehors de la

[28] NDT : en français dans le texte
[29] NDT : en français dans le texte

cellule. La nuit, les moustiques et les rats me rendirent la vie dure. Le lendemain, mes camarades firent passer en fraude des lettres de la patrie qui me consolèrent dans ma souffrance. Le jour suivant, à mon grand étonnement, on me libéra. Quand je pense que, plus tard, souvent 6 à 7 hommes étaient enfermés dans une telle cellule, cela me fait frémir encore aujourd'hui.

L'épidémie de typhus

A partir de la mi-novembre, de nombreux camarades commencèrent à souffrir de dysenterie, provoquée par la mauvaise nutrition, par l'habillement inadéquat et les mauvaises conditions d'hébergement. On peut facilement imaginer comment la maladie se propagea dans ces conditions. Les malades utilisaient la nuit le même baquet que les autres camarades. Il dégageait une odeur épouvantable qui se répandait sur les dormeurs; je n'étais moi-même qu'à environ 5 mètres de là. Inlassablement, nous fîmes prier le commandant de bien vouloir supprimer cette installation insalubre, mais en vain. Les signes de la dysenterie en train de se propager étaient partout visibles. La tinette était remplie d'excréments sanguinolents. Les malades s'agitaient affreusement sur la paille et tremblaient de forte fièvre, trop faibles pour aller voir le médecin. Celui-ci cependant déclarait franchement qu'il ne ferait pas de visite aux malades. Si un malade ne pouvait pas se rendre chez lui, c'était bien de sa faute. Mais les crises se déclarèrent si soudainement qu'il n'y avait pas le temps d'aller voir le médecin, les victimes étaient tout simplement foudroyées. Tout à coup nous comprîmes qu'il s'agissait du typhus. Les salles se remplissaient de malades couchés sur les paillasses qui se trouvaient dans la même rangée que celles des hommes sains. La pensée soucieuse, ceux-ci tournaient en rond et attendaient que vienne leur tour. L'attente horrible de la mort rôdait parmi nous. Notre groupe de camarades acheta une bouteille de rhum à la cantine et nous prîmes matin et soir une gorgée comme antiseptique. Et, effectivement, nous fûmes parmi les rares que la maladie épargna. Finalement, sur des civières fabriquées par nos soins, nous transportions nous-mêmes les malades chez Marcantoni – c'était le nom du médecin – mais celui-ci les chassait en jurant. Nous nous adressâmes au commandant, aux officiers, pour demander de l'aide, mais personne ne voulait avoir à faire avec le médecin. Le dix décembre, le deuxième mort depuis notre arrivée était allongé parmi nous, un frais jeune homme de vingt ans, apprécié par les camarades pour sa jovialité. Il ne doit pas exister sur terre d'homme aussi peu scrupuleux que ce médecin. Ses remèdes étaient la coupe des cheveux, de la quinine et le cachot. A un forgeron qui s'était fait une entorse dans l'atelier, il prescrit de la quinine, à un autre prisonnier il trancha le ligament du petit doigt en l'opérant d'un furoncle. Mais le pire, dans cette situation, était que la plupart des malades atteints de maux d'estomac et d'intestin recevaient la même nourriture que les hommes sains et ce n'est que plus tard que du lait fut livré à l'hôpital aux malades atteints du typhus. Nos deux médecins allemands tout dévoués aux malades faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour eux, malgré l'interdiction de Marcantoni. S'ils n'avaient pas agi de cette façon, c'est bien plus que 10 camarades que nous aurions enterrés dans le cimetière abandonné de Casabianda. Deux autres victimes du typhus qui sans aucun doute avaient été infectées à Casabianda, décédèrent peu après notre déménagement au camp d'Uzès.

Journal:

Jeudi 3 décembre 1914.

La dysenterie se propage dans le camp. Dans notre salle quatre internés sont malades.

Lundi 7 décembre 1914.

Nos médecins allemands constatent un cas de typhus chez un camarade allemand. Un des médecins en informe le commandant français. Celui-ci répond que le médecin français vient juste de partir en vacances, on n'avait qu'à isoler les malades. Notre médecin répond qu'il est absolument nécessaire de transporter les malades à l'hôpital et d'y installer un poêle pour que l'on puisse au moins chauffer. Sur ce, le commandant: « Je vous autorise à commander un poêle qui sera bien sûr acheté à vos frais. Faites-vous délivrer par l'interprète une autorisation écrite ». Le lieutenant en chef Simeoni rencontre notre médecin en route et lui dit:" je sais que le commandant vous a donné l'autorisation d'installer un poêle à l'hôpital militaire, mais je vous assure que, dès son retour, le médecin va le virer. Finalement, l'interprète refuse de signer l'autorisation mais permettra que 4 malades soient transférés à l'hôpital ! La première fois que les malades y sont admis ! A la fin, l'interprète dit qu'il ne peut encore rien promettre avec certitude tant que le médecin n'est pas revenu de son congé. Il serait très spécial.

Mardi 8 décembre 1914.

Le médecin français est de retour et a fait jeter dehors les 4 malades admis à l'hôpital hier, en rajoutant en plus, que son hôpital ne serait pas un bordel et nullement fait pour y mettre des malades (sic).

Mercredi 9 décembre 1914.

Notre médecin allemand s'est rendu chez Marcantoni à l'hôpital pour le prier de bien vouloir admettre les malades. Furieux, celui-ci le saisit au bras et lui cria qu'il fera en sorte de l'envoyer au travail dans les champs ou de le mettre en cellule. Sur ce, il lui tendit un balai et lui fit balayer la chambre des malades.

Jeudi 10 décembre 1914.

Cette nuit, le jeune et jovial camarade de Leipzig, malade depuis plusieurs jours, est décédé au milieu de nous. Comme ses pauvres parents vont être effondrés ! Il avait déjà surmonté la crise mais ne pouvait guérir car son corps était trop affaibli par manque de nourriture adéquate. Dans la nuit, il avait fait appeler le prêtre à qui il avait demandé de lui parler de la patrie, puis il s'est endormi, souriant comme un enfant. Maintenant il est couché, blafard, sur un lit de planches que nous avions fabriqué il y a deux jours. Les joues du mort sont enfoncées, le blanc des yeux brille à travers les fentes des paupières. Dehors, de lourds nuages vont à toute vitesse sur le ciel, projetant, de temps en temps, un grain sur le toit.

Le signal de la trompette, appelant les malades à aller chez le médecin, résonne comme une plaisanterie dans le silence. Marcantoni ne s'est pas rendu une seule fois au chevet du malade qui est mort.

Un quart d'heure plus tard, un prisonnier est emprisonné pendant trois jours parce qu'il s'est déclaré malade, contre l'avis du médecin qui l'avait décrété apte au travail. Est-ce étonnant qu'aucun malade ne veuille allez chez le médecin?

Le mort est toujours parmi nous dans la chambrée. Un cercueil est apporté, on l'allonge dedans. Le prêtre prie au pied du cercueil pendant qu'un prisonnier mâche un bout de pain devant celui-ci. La mort et la vie ! Comme nous sommes devenus apathiques !

Nous avons enterré le mort dans le petit cimetière abandonné du domaine. Quand le cercueil fut refermé, nous le portâmes dans la salle de l'entrée où eut lieu une petite cérémonie. Marcantoni arriva au moment où nous allions nous mettre en marche. Il fit rouvrir le cercueil, y jeta rapidement un coup d'œil et le fit reclouer. Indignés, un murmure furieux exprimant notre impuissance se fit entendre. Encadrés de gendarmes, on se mit en marche vers le cimetière et on fit descendre le mort dans la fosse. Ainsi il repose dans un pays étranger, loin de ses parents qui sont en peine et désespérés. Dans un endroit perdu de la terre se trouve une croix de bois toute simple portant l'inscription:

R. Ziesing Leipzig
Né le 10 mai 1894
Décédé le 10 décembre 1914

Le soir, pour la première fois, le médecin français fait apparition pour voir les malades. Avant de repartir, il dit :" celui qui ne peut pas venir me voir, c'est tant pis pour lui".

Vendredi 11 décembre 1914.

L'après-midi, un prisonnier atteint de fièvre s'écroule subitement dans la cour.

Samedi 12 décembre 1914.

Marcantoni déclare que le prisonnier qui s'était écroulé dans la cour et qui travaille chez l'administrateur est apte au travail. Seulement après l'intervention de l'administrateur, il le fait rayer de la liste des corvées. Il y a deux nouveaux cas graves dans la salle Sister et chez nous il y a un colon allemand du Congo qui est gravement atteint.

Mardi 15 décembre 1914.

Dans les salles il y a beaucoup de malades qui sont trop faibles pour aller chez le médecin. Le lieutenant Simeoni apparaît à midi, note leurs noms et déclare au chef de groupe que les malades doivent aller soit chez le médecin, ou si non, aller en prison. Comme notre délégué répond qu'ils sont trop faibles pour se lever et y aller, Simeoni réplique « ça m'est égal – transportez-les au médecin, ou je les mettrai au cachot »[30]. Pour éviter qu'ils soient mis au cachot, nous les allongeâmes sur des civières construites par nos soins pour les porter chez le médecin. Quelques chefs de chambrée allèrent voir le commandant et se plaignirent de cette situation. Nous demandâmes aussi à la femme de

[30] NDT : en français dans le texte

l'administrateur de nous aider. Elle s'avança vers Simeoni et lui cria au visage: « vous êtes un idiot »[31].

Mercredi 19 décembre 1914.

Ce matin, les malades atteints gravement et couchés sur des civières sont transportés chez le médecin puisqu'il ne vient pas à l'esprit de celui-ci d'aller les voir. C'est un aspect déchirant ! L'un des chefs de groupe est à contrecoeur reçu au seuil de la porte par le commandant. Il lui décrit la situation insupportable, il lui demande à la fin: « Que comptez-vous faire pour que l'on ne soit pas obligé de faire la navette avec les malades par tous les temps? » Le commandant réplique: « Je souhaite ne pas être dérangé. Adressez-vous au médecin. Si vous n'avez pas le courage de l'affronter tout seul (!), faites-vous accompagner par le forestier en chef. » Sur ces mots, il referme la porte. Mais le forestier en chef refuse de l'accompagner et remarque que personne ne l'obligera à aller voir cet homme. Finalement, la chambrée arrive à convaincre le lieutenant. Rentrant en premier chez le médecin pour sonder l'humeur de celui-ci, il ressort immédiatement en disant que ce n'est pas la peine d'y aller. Même quand le chef de groupe frappe à la porte le médecin sort avec précipitation et lui crie: « sale brute, deux jours de cachot ! »[32].

Un homme de notre chambrée tombe subitement malade. Il semble s'agir d'une pneumonie. Ce n'est pas étonnant quand le vent souffle par tous les interstices et que les hommes sont couchés dans la paille sans couverture. Le petit Souabe est à nouveau gravement malade, d'autres sont atteints du typhus dont, entre autres, le gros docteur du groupe des bûcherons et l'Autrichien de Laibach. Deux hommes du groupe des ouvriers de canalisations de Ghisonaccia, gravement malades, sont transportés à l'hôpital militaire. Ils nous disent que quatre autres malades atteints du typhus sont restés là-bas, sans soins.

Jeudi 17 décembre 1914.

Dans le courrier, il est interdit, sous peine de punition, de donner le moindre renseignement désavantageux sur le camp. Nos deux médecins allemands qui s'occupent inlassablement des malades sont appelés chez le commandant. Il leur fait savoir qu'ils seront jetés en prison s'ils exerçaient leur activité et que les prisonniers subiront le même sort s'ils se font soigner par eux.

Le malade de notre groupe a vomi trois fois aujourd'hui. Notre chef de groupe veut aller chercher le médecin. Celui-ci répond qu'il va faire emprisonner cet homme parce qu'il n'est pas venu le trouver et qu'il ne s'est pas porté malade. Sur ce le délégué : « Mais il ne peut pas faire un pas ». Le médecin : « ça m'est égal, s'il ne vient pas demain à la visite, je le mets au trou ».

Vendredi 18 décembre 1914.

Un prisonnier aux mains pleines d'ampoules va voir le lieutenant pour se faire dispenser de corvée. Celui-ci le dispense en voyant l'état du patient et lui ordonne de se faire porter malade auprès du médecin. Arrivé chez le médecin, celui-ci se fait montrer la langue (!) et le déclare apte au travail. Et comme le prisonnier ne se présente pas au travail le lendemain, il le fait enfermer dans une

---

[31] NDT : en français dans le texte
[32] NDT : en français dans le texte

cellule pour la nuit. Aujourd'hui, nous avons transporté le malade de notre groupe à l'hôpital militaire. Il n’arrête pas de délirer. Il demande que le prêtre vienne le voir, il veut faire son testament. Mais Marcantoni tranche: « Dans mon hôpital je ne veux pas de prêtres ni de médecins allemands ».

Samedi 19 décembre.

Le camarade de Stuttgart, malade à la mort, redemande ce soir le prêtre, une fois de plus. Le médecin français le lui refuse à nouveau

Dimanche 20 décembre.

Le camarade de Stuttgart meurt, après que le prêtre, en l’absence du médecin français, soit arrivé à le voir.

Lundi 21 décembre 1914.

Le mort, âgé tout juste de vingt ans, est enterré. Le troisième ! Seulement quatre semaines plus tôt, il avait appris que son frère était mort au combat.

Noël, 25 décembre 1914.

Un marin meurt du typhus à l'hôpital.

Samedi 26 décembre 1914.

Nous enterrons le quatrième mort. Il a 22 ans.

Dimanche 10 janvier 1915.

Un homme de 38 ans que la déclaration de guerre avait surpris pendant ses vacances dans les Pyrénées, est décédé aujourd'hui. Pendant son internement, il portait toujours des chaussures de montagne très solides garnies d’épais crampons en fer, et nous pensions que ces chaussures tiendraient certainement pendant toute la captivité. Maintenant les chaussures ont survécu, mais pas le propriétaire.

Lundi 11 janvier 1915.

Nous allons chercher des fleurs et des rameaux pour les morts et nous partons en bande sans gardes, jusqu'au bord de la mer. Les nuages d'une matinée ensoleillée se reflètent sur l'immensité de l'eau. Au loin vers le nord-est, une montagne isolée, de couleur bleu foncé émerge de la mer. Plein de désir, nos regards vont au loin. Nous devinons tous que la liberté nous fait signe, mais pas un bateau n'est visible sur la plage ...

L'après-midi, nous enterrons nos morts.

Mercredi 13 janvier 1915.

Dans la salle d'à côté, quelques cas de typhus sont de nouveau apparus.

Jeudi 14 janvier 1915.

Le marin de notre groupe est décédé à l'hôpital.

Samedi 16 janvier 1915.

Nous avons tressé des couronnes pour décorer la tombe du mort. Les marins ont confectionné un navire avec les rameaux et y ont accroché un petit drapeau. Celui-ci sera arraché par un gendarme lors de la cérémonie. Le mort laisse quatre enfants, sa femme étant décédée peu de temps avant lui.

Dimanche 17 janvier 1915.

Cinquante prisonniers de plus sont pressés dans notre salle, si bien qu'en tout 183 hommes y sont logés. Pour rendre possible leur installation, chaque homme se voit attribuer une place de 2 m de long et 70 cm de large. Je suis placé maintenant à quatre mètres environ du baquet hygiénique qui répand une odeur répugnante.

Lundi 18 janvier 1915.

Comme le baquet est utilisé toute la nuit par les malades atteints de la dysenterie, ça sent terriblement mauvais.

Mardi 19 janvier 1915.

L'odeur pestilentielle du baquet m'empêche de dormir. Toute la nuit il est utilisé. De nombreux camarades toussent nuit et jour et crachent du sang. J'attends tous les jours de tomber malade et m'étonne de ne pas l'être encore.

Jeudi 21 janvier 1915.

Aujourd'hui, un marin a été mis au cachot. On a dit à Simeoni que le puni a une maladie vénérienne. Sa réponse fut : " Je vais le soigner en le mettant au cachot".

Samedi 23 janvier 1915.

Un homme de vingt-deux ans meurt à l'hôpital militaire. Il est interdit d'acheter de la nourriture à la cantine.

Lundi 25 janvier 1915.

Le petit marin joyeux de notre groupe est mort hier à l'hôpital militaire. Tout à côté de moi, il y a un jeune marin d'à peine dix-sept ans qui est atteint du typhus. – Le baquet pue terriblement.

Le médecin n'ordonne plus que trois choses: Le cachot, la quinine, la coupe des cheveux. Cette dernière mesure est appliquée chaque fois qu'un prisonnier se plaint de maux de tête.

Un marin vient à se disputer avec les forestiers. L'un d'entre eux lui donne un coup de couteau dans le dos. Il est enfermé dans une cellule et ne reçoit aucun soin bien qu'il se plaigne que la plaie brûle. Nous faisons rentrer en douce du phénol et du coton dans la prison.

Voilà ce que je peux dire des maladies et de la façon dont on les traite à Casabianda. Le dernier et dixième mort pendant notre séjour de six mois à Casabianda était un soldat que nous avons enterré le 22 avril, quelques jours avant notre transport au camp d'Uzès, dans le sud de la France.

Je me demande encore aujourd'hui comment parmi les nombreux malades atteints du typhus autant d'hommes aient pu se remettre, bien que beaucoup d'entre eux eussent à souffrir encore longtemps des séquelles de cette sournoise maladie.

Casabianda – 3 jours de cachot

Jusqu'à la fin de l'année

Le dimanche où je sortis du cachot, je décidai de me faire admettre dans la colonne d'hommes travaillant dans les forêts, car aller chercher du bois à brûler était une tâche facile. Mais c'était compter sans Georget car, dès qu'il me vit, et pourtant je m'étais mis sur la deuxième rangée, il me colla dans la colonne des cantonniers pour me punir de mon comportement. Nous commen-

çâmes par élever des digues dans les champs que la pression de l'eau avaient inondés, malgré le système de drainage réalisé depuis maintes années et dont le fonctionnement des pompes ne suffisait pas à assécher les champs marécageux. Peu après, des soldats nous remplacèrent et on nous affecta à la construction des routes. Notre travail consistait à remettre en état soit une partie de la route principale conduisant au domaine soit à la refaire complètement à nouveau. Pour cela il nous fallait casser les cailloux, pousser des brouettes, étaler le gravier. Nous percions les troncs d'arbres restés au bord de la route et nous les faisions exploser avec de la poudre. Un nouveau garde qui portait un bandeau noir sur l'œil gauche et que nous avions surnommé « le borgne » nous promit un bon salaire à condition de bien travailler. Il sortit, par exemple, un carnet de sa poche et dit: « Si vous travaillez comme maintenant je noterai pour chacun aujourd'hui 50 centimes de salaire ». Ce n'était bien sûr que des mensonges et semblait faire partie de tâches des surveillants. L'affaire a été généreusement réglée par les Français quand ils décidèrent, fin décembre 1914, que nous n'avions aucun droit de recevoir un salaire et que, en conséquence, nous n'en recevrions aucun. Mais celui qui ne travaillait pas assez selon le garde, fut comme toujours enfermé dans une cellule pour la nuit, pour cause de « mauvaise volonté au travail »[33].

Quand un jour nous partîmes au travail, devant le portail, un grand nombre de Corses qui tenaient la bride de leurs petits chevaux hirsutes s'étaient rassemblés pour la révision. Ils adoptèrent une attitude hostile à notre égard lorsque nous passâmes le portail. Alors nous prîmes nos outils dans les mains, prêts à taper, et là, ils s'écartèrent rapidement. A tout moment il y avait de l'agitation dans le camp. La tactique du commandant, quand il se passait quelque chose, consistait à faire enfermer dans les salles tous les prisonniers qui ne s'étaient pas joints aux provocateurs. Ainsi, un jour, en revenant de la corvée, nous trouvâmes la cour complètement vide et nous fûmes immédiatement enfermés après avoir rompu les rangs. Là, nous apprîmes que quelques ouvriers s'étaient procuré du vin et avaient entonné une chanson en buvant, à la suite de quoi Simeoni les fit mettre en prison. En les emmenant, les gendarmes leur donnèrent des coups de pied. Tandis que l'un des prisonniers, un soldat, fit un geste défensif, un gendarme lui tira dessus et lui érafla le cou, si bien qu'il dut être transporté à l'hôpital militaire. Puis, un timonier écrivit une lettre où il raconta que de ses camarades auraient été traités à coups de pied. Le commandant le convoqua et lui demanda s'il avait été traité à coups de pied. Il répondit qu'il ne se serait pas laissé traiter à coups de pied, mais que quatre de ses camarades auraient été traités de cette façon. Là, le commandant le traita de menteur et lui reprocha d'insulter la nation française. L'interprète français qui était présent crut bon d'intervenir en rudoyant le prisonnier et dit : « Savez- vous ce qu'on devrait faire de vous ? On devrait vous tirer une balle dans la tête ». Le prisonnier répliqua calmement à l'interprète que celui-ci ne pouvait l'insulter. La réplique tranquille mit le commandant tellement en rage qu'il le traita de cochon. Le prisonnier toujours aussi calme répondit : « Vous non plus, vous ne pouvez pas m'insulter ». Sur ce, il fut jeté dehors, sans qu'il s'ensuivît quoi que ce soit.

Le travail que nous faisions à proximité de la ferme fit naître chez nous des envies de plus de liberté. J'essayais souvent de m'éloigner du groupe surveillé et traînais le long du rivage pour trouver un bateau. Oui, avec un bateau nous pourrions naviguer vers la Sardaigne, au sud, et vers l'est, atteindre l'Italie. Si nous avions trouvé un bateau à rames, nous aurions traversé l'océan. A l'appel du

---

[33] NDT : en français dans le texte

soir, nous trompions souvent les Français. Des prisonniers se cachaient dans le domaine et s'échappaient la nuit à la recherche d'un bateau dans les anses de l'île. Mais hélas sans succès !

Début décembre les premiers prisonniers tentèrent de s'enfuir. Leur plan était d'atteindre la pointe sud de l'île en quelques jours de marche. Là, ils espéraient trouver un bateau qui leur permettrait d'atteindre la Sardaigne en traversant les Bouches de Bonifacio. Comme la route entre les marécages et les montagnes formait un passage très étroit, ils furent arrêtés la nuit même par un gendarme qui gardait le passage. Ils furent enchaînés et conduits devant nous à travers la cour. Et Simeoni se tourna vers nous en ricanant : « Dans un premier temps, ils auront 30 jours de cachot et après ils vont expier un mois de plus dans la forteresse de Corte. Mais je ne crois pas que ce soit nécessaire car on va plutôt les transporter là-bas... » Et avec son doigt il indiquait la direction du cimetière. D'autres prisonniers manquèrent malheureusement à l'appel du soir, ils étaient partis à la recherche d'un bateau. Lorsqu'ils réapparurent le lendemain matin pour l'appel, ils furent arrêtés et mis au cachot, au pain sec et à l'eau. A partir de ce moment les Français prirent des mesures de prévention plus importantes. Simeoni allait même jusqu'à faire enfermer un prisonnier pour soupçon de « tentative de fuite ». Un autre incident qui causa de l'agitation se déroula un jour tandis que nous nous venions juste de nous rassemblés dans la cour. Un gendarme à cheval accompagné de deux chevaux sans bride arriva comme une fusée pour chercher le médecin. Un bandit corse avait déserté de l'armée française pour satisfaire aux lois de la vendetta. Les gendarmes l'avaient retrouvé dans une ferme voisine et, pendant la fusillade il avait été gravement blessé au crâne. Le bandit blessé fut transporté dans notre l'hôpital, le lendemain un chariot bâché sur lequel était assise, à côté du gendarme, une jeune femme florissante, vint le chercher. Une vraie beauté italienne, au teint mat et clair et aux cheveux brillants séparés par une raie. Le blessé grave mourut à la gare. Mais on nous raconta que le bandit était venu pour nous épier et nous tomber dessus, et qu'il y en avait encore d'autres à proximité, qui voulaient notre peau.

Il y avait du vin à la cantine. Tout au début, un litre coûtait 30 centimes et son prix doublait en quelques semaines. Parmi les nombreux camarades bons et gentils, il y en avait quelques-uns qui ne pouvaient pas garder la mesure. Il y avait par exemple le dénommé « langes Laster »[34] qui, dans un état d'ébriété permanent, titubait en rond. Après avoir bu, d'autres devenaient agressifs jusqu'à ce qu'on les mît au sol avec des coups de poing. D'autres encore étaient des drôles de types, comme on les voit rarement, dans toute leur humanité.

Il y avait là un timonier du nom de Knus qui nettoyait l'écurie de moutons. Pour son service il recevait, plus souvent que bon pour lui, une bouteille d'eau-de-vie.

Avec sa bouteille il se retirait sur sa paillasse et pendant des heures il se mettait à philosopher à voix haute, au grand dam de ses voisins. Il y avait l'officier de marine qui aimait bien boire un coup, puis l'assesseur bègue, puis dans un coin de notre salle, un groupe de joueurs de *skat*[35] qui ne trouvaient jamais de fin à leur jeu jusqu'à ce qu'il pleuve de lourds objets dans leur coin. Mais il y avait encore toute une série d'originaux. Il y avait le vieux Dalmate boitant qu'on entendait dire à répétition : « O Cattaro, O Cattaro[36] ! » Il jouait aux cartes avec ses compatriotes pendant des heures

---

[34] NDT : long vice en allemand
[35] NDT : jeu de cartes
[36] NDT : nom italien de la ville de Kotor (Montenegro)

et était souvent pris en flagrant délit de tricherie. Alors, il prenait une mine de souffrance apitoyable. Une fois il se fâcha à mort avec un joueur. Ils firent tellement de raffut que les Français les mirent tous les deux dans la même cellule, à notre grande joie. Dans notre salle il y avait un vagabond qui ne voulait pas se laver. Mais un jour, des poings vigoureux le traînèrent vers le robinet pour lui traiter la peau avec une brosse à récurer. Il y avait aussi le Bavarois typique de Franconie qui nous ravissait certains soirs par ses couplets. Il remontait ses manches et avait un tel sourire sur son visage que tous se mettaient à rire. Sur la terrasse on pouvait voir tous les jours, même au plus chaud de la journée, un individu enroulé dans une couverture de la tête au pied. C'était notre pâtissier qui s'esquivait de cette manière du service de travail. Il y avait encore Auguste le clown qui possédait une mémoire phénoménale lorsqu'il relatait ses périples en Amérique du sud. Il ramassait les mégots de cigarette et les fumait jusqu'au bout. Il trouvait la plus grande quantité de mégots sur la terrasse qu'il appelait sa plantation. Un jour un prisonnier lui donna par compassion un paquet de tabac mais Auguste l'échangea contre du vin en disant qu'il ne fumait que des mégots.

Noël approchait ! Plus on s'approchait de ce jour, plus on ressentait l'oppression de notre état de prisonnier, d'autant plus que, à chaque nouvelle journée, des camarades atteints par la maladie et l'épidémie, défigurés par la douleur et gémissant, se roulaient dans la paille souillée. Les pluies d'hiver arrivèrent et l'eau coulait dans la salle par le toit troué. Une fois en une nuit, la chaîne des montagnes se recouvrit de neige fraîche jusqu'aux pentes les plus basses. Par la porte constamment ouverte et refermée, sifflait un vent glacial venant de l'extérieur. Nous avions terriblement froid. Alors, nous, les trois camarades, décidâmes d'alléger notre porte-monnaie pour commander trois sacs de paille à la cantine au prix de 7,50 francs chaque sac. Pour les remplir, nous achetâmes à notre surveillant de la paille au prix de 6 francs. Un jour avant Noël, nous pûmes aller chercher un arbre, que nous décorâmes de bougies et d'ornements divers. Le matin, nous fûmes réveillés par la fâcheuse nouvelle que la conduite d'eau avait éclatée. Pas lavés, nous dûmes former une colonne de secours pour remettre en état la conduite, dans le courant de la journée. Le soir, enfin, l'arbre brilla dans la splendeur des lumières. L'un des prêtres parla de la patrie et de Noël à la maison. Ses mots simples et cependant profonds allèrent dans tous les cœurs. Une intense chaleur me submergea quand je pensais à mes êtres chers à la maison et à mes frères allemands au front, qui eux aussi pensaient en ce moment à la patrie. Mais beaucoup d'entre nous, jeunes et vieux, sans bouger, fixèrent de leur regard la splendeur des lumières, derrière laquelle se cachait l'incertitude menaçante et pénible.

Je reçus de la maison un paquet hautement bienvenu. Pour la Noël, je fis don de trois tasses à café à notre trio. Nous avions empilé nos trois paillasses pour en faire un genre de canapé. A la cantine il y eut du rhum pour peu d'argent. Nous en brassâmes une boisson. Pour la dégustation, le petit marin jovial qui, quelques jours plus tard, devait décéder du typhus, se joignit à nous. Puis nous dormîmes sur nos paillasses comme sur des lits paradisiaques.

Le jour de Noël, assis ensemble, nous parlâmes de la patrie et des temps passés. Le soir nous rallumâmes les lumières de l'arbre. A ce moment-là, le timonier Knus, saoul, entra par la porte, et balbutia qu'à nouveau un homme était mort à l'hôpital, tomba sous l'arbre et se mit à pleurer.

La fin de l'année passa sans une seule lueur d'espoir de liberté. Le soir de la Saint- Sylvestre, les prisonniers de la salle d'à côté demandèrent l'autorisation de vider le baquet rempli à ras bord. Les gendarmes se moquèrent des prisonniers disant que, à la place de cela, ils leur tireraient plutôt

une balle dans la tête. C'est ainsi, que nous étions obligés de vider le baquet dans la cour, à travers la fenêtre. Ainsi prit fin l'année 1914.

L'année 1915

Heureusement, il faisait un temps doux et beau, ainsi notre situation, malgré les conditions d'hébergement extrêmement rudimentaires, n'était pas complètement insupportable. D'autres soldats allemands prisonniers arrivèrent et remirent en état encore d'autres bâtiments du domaine. Dès le début de l'année, la cellule obscure m'accueillit à nouveau. Puisque, comme tous mes camarades, j'étais moi-aussi préoccupé jour et nuit par les événements de la guerre : pendant le travail sur la route j'avais filé dans la broussaille pour étudier une carte des théâtres de la guerre, je fus enfermé pour « mauvaise volonté au travail »[37]. Je partageais une cellule étroite avec six autres camarades d'infortune. Lorsqu'on me libéra le lendemain, je me joignis à la colonne des forêts, ce que je n'allais pas regretter. La colonne des forêts était divisée en plusieurs groupes. J'intégrai la soi-disant colonne des fagots qui avait pour tâche de ramasser les brindilles pour la cuisine et la boulangerie. Ce petit bois se trouvait en grande quantité sous les chênes liège espacés et comme nous étions à vingt, nous n'avions pas besoin de nous forcer trop. Nous faisions toujours en sorte qu'une partie des hommes travaillât pendant que l'autre allumait un feu pour la pause. Cette partie de la colonne des brindilles, à laquelle appartenaient les camarades ayant besoin de ménagement, pouvait au moins se réjouir de la vue du vert des arbres et du bleu du ciel. Pendant la pause, nous grillions le pain emporté sur le feu. Il arrivait parfois que, lors du ramassage les brindilles, on arrachât un jeune chêne liège. Et quand l'administrateur arrivait pour nous mettre en garde, le mal était déjà fait. Plus tard, nous portions de la forêt au camp de jeunes troncs coupés que nous utilisions pour construire des cadres de lit. Le sommier était fait de fil de fer volé et la paillasse était posée dessus. Ceci fut interdit ultérieurement, mais nous arrivâmes toujours à faire rentrer en cachette le bois dans le camp, afin que chaque prisonnier eût un lit, ce qui contribua à combattre les maladies infectieuses et la saleté. Tandis que plus tard un Américain d'une commission visitera le camp, le commandant lui fera remarquer tout particulièrement l'excellence de « ses » lits. Une autre activité de la colonne des forêts consistait à faire du charbon de bois. Le besoin de pouvoir faire la cuisine était général, étant donné la mauvaise alimentation. Certes, à la cantine il y avait du pétrole mais pas d'appareil de cuisson adapté. Il était donc impossible de faire cuire des vivres. Quelqu'un eut la bonne idée de brûler du charbon de bois et très rapidement dans le camp, il y eut des douzaines de petit fours à charbon fabriqués avec de la glaise et des boites de conserves usagées. Ceci ne contribuait pas à l'amélioration de la qualité de l'air dans nos salles mais cet inconvénient n'était rien par rapport à l'avantage de pouvoir se préparer du café ou du thé. Quand je pense que nous devions nous nourrir de biscuits de mer en gros cubes et pleins de vers. Certains essayèrent de briser les cubes avec des crochets de fer pour en extraire les vers, de faire ramollir cette masse et ensuite la faire sauter avec de la graisse. Mais c'était immangeable. Comme la cantine faisait sans aucun doute des affaires avec les « boches »[38], les gardes dans les bois pensèrent qu'ils pourraient en faire de même. L'un d'eux débarqua un soir dans notre salle, ouvrit sa pèlerine gonflée, et nous montra les saucisses et le jambon qu'il y cachait. Son magasin se vida en un tour de main. Désormais, le vendeur de saucisses vint tous les jours nous ap-

[37] NDT : en français dans le texte
[38] NDT : en français dans le texte

provisionner avec ses produits. Il continua à nous approvisionner, même, quand fin janvier 1915, pour des raisons de représailles, toute vente de vivres à la cantine fut interdite. Etant occupés à l'extérieur du domaine, nous pouvions contourner l'interdiction en nous faufilant vers la route de campagne et en y attendant l'apparition d'un petit chariot de paysans. Nous achetions aux paysans tout ce qu'ils avaient. Au fur et à mesure, une grande partie des civils se mirent à faire la cuisine et nous pûmes donner une grande partie de nos vivres aux pauvres soldats allemands toujours affamés. Combien ils ressentaient la faim fut dévoilé le jour où ils s'arrêtèrent de travailler dans les champs, rentrèrent à la ferme en une colonne ordonnée et expliquèrent qu'avec une telle nourriture ils ne pouvaient accomplir aucun travail.

Combien, de l'autre côté, les Français essayaient d'exploiter la force de travail des soldats allemands prisonniers est prouvé par le cas d'un sous-officier allemand qui fut enfermé car il autorisa ses hommes à faire une pause.

Un jour, Simeoni nous fit mettre en cercle avant le départ au service de travail et nous lut un article selon lequel les prisonniers français en Allemagne, particulièrement à Magdeburg, étaient très mal traités. On aurait aussi trouvé chez les soldats allemands en captivité des mains d'enfants coupées. Il se voyait donc obligé de punir sévèrement la moindre faute.

Le soir à l'appel « le négrier » avait l'habitude d'accompagner le garde forestier qui nous contrôlait. Comme nous ne pouvions pas souffrir le premier, nommé Maurer, nous nous mettions toujours à crier en cœur : «Maurer va-t'en » ! Celui-ci se mit à soupçonner un timonier d'avoir crié et le fit arrêter. Pour se soustraire à la vengeance des prisonniers, Maurer mit son gîte au poste des gendarmes. Mais cela ne nous suffisait pas. Au contraire, un camarade alla trouver le commandant et lui déclara qu'une révolte serait inévitable aussi longtemps que « le négrier » serait maintenu à son poste d'interprète. Peu après «le négrier » fut démis de ses fonctions, mais, en même temps, toutes les salles où nous étions hébergés furent fouillées à la recherche d'armes, mais en vain.

La nouvelle année fut riche en tentatives d'évasion, dont seulement une seule aboutit. Toutes les tentatives de fuite, avec l'idée en tête de trouver un bateau par hasard, échouèrent. Début février, trois hommes s'évadèrent mais furent arrêtés à Bastia et ramenés enchaînés. Au mois de mars, un groupe de cinq hommes réussit à s'évader. Ceux-ci avaient découvert une vieille barque à rames. Ils descendirent la côte à la rame durant trois nuits, passèrent la journée à terre, ils traversèrent les bouches de Bonifacio la dernière nuit, parvinrent de Sardaigne en Italie pour finalement arriver en Allemagne. Comme nous avions trompé les Français pendant l'appel, ils avaient eu une avance de deux jours. Quelques jours après, cinq hommes essayèrent à nouveau de s'évader et furent ramenés enchaînés au camp, dix jours après. Tous les fugitifs étaient condamnés à trente jours de cachot et ensuite déportés à forteresse de Corte, situé à l'intérieur. Un groupe de six hommes subit un sort terrible après avoir essayé de s'enfuir au mois de mars. Dans la journée, ils avaient repéré un bateau. Ils arrachèrent un barreau en fer de la fenêtre et descendirent en rappel dans l'étable des moutons. Ils passèrent en catimini la chaîne des gardes, traversèrent la forêt et arrivèrent jusqu'à la plage. Mais là, plus de bateau. Qu'allaient-ils faire? Ils décidèrent de réintégrer clandestinement le domaine. Lors de cette tentative ils furent arrêtés. Ils durent se déshabiller entièrement nus devant la Kommandantur, ils furent fouettés par Simeoni et « Robert le diable ». Nous les autres prisonniers restâmes enfermés toute la journée. Robert le diable déboula dans notre salle bouillant de colère, le pistolet prêt à tirer et nous traita de salauds et de bandits. Simeoni était d'avis qu'il fallait faire sauter

le bâtiment et nous avec. Tous les camarades qui se trouvaient à proximité des malheureux fugitifs furent également mis au cachot. Nous adressâmes au commandant une plainte écrite concernant les mauvais traitements subis par nos camarades, à laquelle il répondit que ce n'était que des mensonges. Ceux qui avaient rédigé la plainte, le baron von Weichs[39] et un juriste, eurent pour cela trente jours de cachot. Le reste des prisonniers eut huit jours de consigne à la chambre.

Il fut annoncé au mois de février, qu'une commission suisse allait venir pour inspecter le camp des internés. Un jour avant l'arrivée de la commission, les Français distribuèrent des sacs de paille pour atténuer la mauvaise impression que notre camp devait donner. Messieurs les Suisses arrivèrent le 12 février. Tandis que notre délégué sanitaire allemand pria messieurs les Suisses de bien vouloir faire en sorte que les baquets puants nous servant de toilettes soient retirés de nos chambres, l'un des Suisses nous répliqua : « Cela ne doit pas être si terrible que ça pour vous, car chez vous en Allemagne, des corporations d'étudiants, certes exclusives, ont l'habitude du vomitoire ».

Lundi 4 janvier 1915.

308 soldats allemands prisonniers arrivent. Ils sont tous vêtus de pantins à bois (les Français leur avaient pris les chaussures) ; et appartiennent tous aux 40ème et 119ème régiments de l'armée territoriale badoise. Ils rapportent qu'ils avaient été faits prisonniers le 19 août 1914, près de Mulhouse, et que, jusqu'à présent, ils avaient été présentés au public dans le midi de la France.

Mardi 12 janvier 1915.

Forte tempête dans la nuit. A travers les vitres brisées la tempête fait rage si bien que ma couverture s'est presque envolée. Je suis réveillé par une lueur de feu qui passe à travers le vasistas. De dehors on nous crie de ne pas avoir peur, la charreterie d'en face serait en feu.

Mercredi 13 janvier 1915.

La charreterie a complètement brûlé. On nous donne une soupe qui est absolument immangeable.

Lundi 18 janvier 1915.

Forte tempête dans la nuit, ce matin cependant un beau soleil brille. Dehors, l'aubépine fleurit le long de la route. 181 soldats allemands prisonniers arrivent au camp.

Mardi 19 janvier 1915.

La cohue qui se presse aux robinets pour la toilette du matin est terrible. Six à sept cent prisonniers doivent se laver aux seize robinets disponibles.

---

[39] NDT : le baron von Weichs devint le président du comité de secours des prisonniers allemands du camp de l'Île-Longue.

Mercredi 20 janvier 1915.

Le temps vire au froid. Le matin à sept heures, le thermomètre marque +1°C. Comme je suis heureux de recevoir des paquets de la maison que nous nous partageons entre camarades !

Vendredi 22 janvier 1915.

Le petit lieutenant d'artillerie interné est mis en prison pour n'être pas apparu à l'appel. Un marin fort comme un ours doit être mis en prison. Dans sa colère il se défend et envoie au tapis quelques gardes forestiers. Par la même occasion il tombe aussi par terre. Au sol, les gardes forestiers lui tirent dessus, heureusement sans le toucher. Là, un autre arrive par derrière et lui plante un couteau dans le dos. Un Autrichien, plein de dédain pour cette lâcheté, leur crache au pied et se retrouve immédiatement au trou.

Samedi 23 janvier 1915.

La vente de vivres aux prisonniers est interdite. Un journal en langue allemande paru à Paris nous est distribué. Le langage et le contenu du texte provoquent parmi nous un rire général.

Lundi 25 janvier 1915.

Un bruit de tonnerre pendant la nuit. Une lourde poutre de soutien se fracasse avec une partie du toit sur le sol de l'antichambre. De jour, cela aurait pu coûter la vie à des hommes.

Mercredi 27 janvier 1915.

Nous ne recevrons plus que 25 francs par semaine de notre compte crédit de la caisse de dépôt française. Le bruit court que pour des raisons de représailles, tous les vivres contenus dans nos paquets sont confisqués. Bien heureusement, ceci ne s'avère pas.

Jeudi 28 janvier 1915.

Les Français ont imaginé quelque chose de raffiné. Il n'y aura plus que les prisonniers nés en Pologne ou en territoire alsacien à qui on permettra d'acheter des vivres à la cantine.

Un soldat allemand prisonnier revenait des travaux au champ et avait bu pendant le travail. Comme les hommes n'avaient que très peu à manger, ils étaient saouls en un tour de main. Un garde forestier arrêta le soldat. Et comme celui-ci demanda pourquoi, il reçut un coup de pied. Arrivé devant la cellule, le garde lui donna à nouveau un coup de pied. Là, le soldat se retourna et frappa son bourreau au visage. Il doit maintenant passer devant un tribunal de guerre.

La soupe n'est que de la flotte. Cela nous serre le cœur de voir comment les soldats arrivent dans notre camp de civils et mendient un bout de pain. Nous leur donnons ce que nous pouvons.

Vendredi 29 janvier 1915.

La pluie coule en trombes à travers le toit disloqué de l'antichambre et s'écoule dans notre chambre. Nous organisons une caisse pour acheter des vivres aux camarades qui souffrent en prison et les leur faire parvenir en cachette.

Subitement le soir, il y a de l'agitation chez les gardes français. Je viens d'apprendre qu'on a découvert que les soldats ont percé un passage dans le mur pour accéder aux cellules.

Dimanche 31 janvier 1915.

Depuis huit jours, pour le repas du midi, on ne nous donne plus qu'un morceau de viande dans la soupe, la ration de viande du soir est supprimée sans être remplacée par autre chose.

Lundi 1 février 1915.

Quand les colonnes des corvées se forment le matin à 6 heures, il fait encore nuit. Seule la lune jette une lumière pâle sur ces colonnes d'hommes en train de s'acheminer vers le travail forcé en se traînant silencieusement. J'ai reçu un petit coussin de chez moi.

Vendredi 5 février 1915.

La nourriture est de plus en plus mauvaise. Il n'y a que de la soupe de riz moisi depuis plusieurs semaines. Beaucoup en sont malades.

Lundi 8 février 1915.

Les soldats alsaciens et polonais sont appelés à se présenter.

Seulement trois Polonais et trois Alsaciens se présentent. On leur dit que prochainement l'Alsace sera à nouveau française et que les régions de Pologne occupées par les Allemands seront à nouveau russes (!).

Quelques prisonniers avaient aménagé une petite cuisine dans la partie supérieure de la cour où on faisait la cuisine, en particulier pour les hommes âgés ou malades. Alors un petit Franchouillard prétendant être alsacien, une vraie figure de fripouille aux cheveux rouge feu, parvint à nous faire pendre cette petite cuisine pour la mettre à la disposition des renégats. Le petit Franchouillard roux, à la grande satisfaction des officiers et gendarmes présents, hissa le drapeau tricolore au-dessus de la cuisine !

On distribue une paillasse et une petite couverture aux soldats. Nous, les civils n'avons rien du tout.

Mercredi 10 février 1915.

Quatre mois en captivité !

Jeudi 11 février 1915.

On distribue une paillasse à chaque interné civil mais malheureusement pas de couverture. Maintenant nous savons aussi pourquoi : demain, une commission suisse de la Croix Rouge doit arriver chez nous.

Vendredi 12 février 1915.

La plainte que nous avions déposée à la Commission suisse a finalement abouti et nous avons obtenu que les baquets à l'odeur pestilentielle nous servant de toilettes soient désormais retirés de nos chambres et placés dans les antichambres.

Dimanche 14 février 1915.

Terrible tempête cette nuit. Le commandant souhaite recevoir de nous une déclaration écrite où il est précisé qu'il n'est pas responsable des mauvaises conditions d'hébergement ici. Contre le vent glacé qui souffle à travers les portes, j'ai construit une protection faite de roseaux tressés de deux mètres de haut qui rend bon service à tout le monde.

Lundi 15 février 1915.

Notre sport principal est d'attraper les rats qui font un bruit infernal la nuit. Nous les chassons avec toutes sortes de pièges et collets. Nous-mêmes, en avons tué deux avec des pièges à clapet.

Vendredi 26 février 1915.

Pour la première fois depuis longtemps j'ai pris un bain chaud. Deux prisonniers ont installé un cabinet de bains derrière les voûtes sombres de la cage d'escalier. L'aménagement consiste en une vielle baignoire d'enfant soudée et d'un poêle à charbon, une bougie et une couverture devant. Ah, quel bien ça fait ! Un Américain visite le camp, prend quelques photos et repart. Nous avons un nouveau commandant.

Dimanche 28 février 1915.

A 9 h 00 du matin, parade des prisonniers devant le nouveau commandant. Sur la place devant notre bâtiment les soldats durent se mettre en rang. De l'autre côté de la rue, nous les civils, nous nous sommes placés sciemment de manière désordonnée. En l'honneur du jour, la « tortue » a ceint son sabre. Accompagné de la « tortue », le nouveau commandant passa en premier devant la rangée des soldats. Puis la tortue se détourna vers nous, s'arrêta à cinquante pas de nous en claquant des talons et ordonna : « garde à vous ! »[40]. Cela provoqua parmi nous une telle hilarité que le commandant se détourna immédiatement sans nous inspecter.

Lundi 1 mars 1915.

Le bruit court que nous devons partir d'ici.

Jeudi 4 mars 1915.

La dernière nouvelle est que nous devons nous surveiller nous-mêmes. De jour, les prisonniers doivent mettre en place deux gardes devant le portail de la cour qui ne laissent personne sortir.

---

[40] NDT: en français dans le texte

Samedi 6 mars 1915.

L'Infanterie française arrive pour nous garder.

Dimanche 14 mars 1915.

Un général visite le camp. Dans la journée, nous devons toujours nous surveiller nous-mêmes.

Lundi 17 mars 1915.

Visite du camp par un colonel. Mais qu'est-ce qui prend les Français?

Mercredi 17 mars 1915.

Une clôture de fil de fer est installée à travers la cour qui nous sépare des soldats prisonniers.

Jeudi 18 mars 1915.

Gros tumulte chez les Français. Ils viennent de découvrir que nous avons percé le mur des caves voûtées où se trouvent les prisonniers pour faire passer des provisions aux incarcérés. Nous avons vraiment fait trotter les Français.

Dimanche 21 mars 1915.

Le matin, soudainement appel dans la cour. Alors que nous nous sommes rassemblés on nous ordonne de remettre tout l'argent dépassant le montant de 25 francs. Nous sommes fouillés homme par homme. Quelques soldats doivent se déshabiller devant Simeoni. Je suis arrivé à passer tout mon argent en fraude.

Mardi 23 mars 1915.

On ne nous donne plus que 10 francs de notre crédit par semaine.

Mercredi 24 mars 1915.

On nous permet d'acheter des pommes de terre à la cantine. Mais elles sont infectes.

Samedi 27 mars 1915.

Par pure chicane, on nous interdit d'accéder à la terrasse, notre séjour préféré. A la cantine je veux payer avec une pièce de 2 lires. Le propriétaire de la cantine refuse la pièce en disant : « Seulement quand l'Italie se joindra à nous pour faire la guerre ». Je reçois un télégramme de mes parents dans lequel ils me disent qu'ils n'ont plus de nouvelles de moi depuis le 12 février.

Jeudi 1 avril 1915.

A cause d'une tentative d'évasion de quelques prisonniers, nous n'avons le droit de sortir à l'air frais que pendant deux heures dans la journée. Le reste du temps, nous sommes enfermés. Ce soi-disant arrêt dans la chambre doit durer jusqu'au 11.

Vendredi 9 avril 1915.

Il y a en ce moment vingt-trois Allemands en prison dont onze hommes pris alors qu'ils s'enfuyaient, plus trois qui les aidèrent. Tous dans quatre petits cachots.

Mardi 13 avril 1915.

Le petit lieutenant d'artillerie est mis en prison car il a écrit une lettre avec de l'encre invisible. Pendant qu'on l'emmène, Simeoni, en s'adressant à lui, l'appelle « lieutenant forestier » (cas Zabern). Notre salle est fraîchement passée à la chaux.

Dimanche 18 avril 1915.

Le commandant apparaît à l'appel de midi et demande si l'un de nous a une plainte à formuler. Nous répliquons : « Nous voulons envoyer un délégué pour nous plaindre, mais nous exigeons l'impunité pour lui !» Après un moment d'hésitation, le commandant nous donna son accord. Alors nous fûmes plusieurs camarades à nous présenter devant lui. Notre délégué de groupe prit la parole et déclara que les signataires de la plainte écrite au commandant, le baron (von Weichs) et le docteur (Brausewetter) auraient été injustement jetés au cachot, car ils se seraient plaints à notre demande, et ce de bon droit, du fait que les prisonniers auraient été fouettés. Notre délégué dit textuellement : « Le fait existe qu'ils ont été battus !» Le commandant, embarrassé, se tait, avant de dire : « Eh quoi, ils ont été battus ! »[41] Puis il se tourne vers notre chef de groupe et le menace de le faire mettre en prison à cause de son insolence. Nous faisons un grand tumulte, puis, l'incident est clos.

Lundi 19 avril 1915.

Deux prisonniers sortent de prison après huit jours d'arrêt. Ils avaient manqué un appel. Ils sont revenus couverts de puces. Pour faire passer le temps, ils les ont comptées ; l'un d'entre eux en avait cent cinquante sur lui.

Mercredi 21 avril 1915.

Le bruit court que nous allons bientôt partir d'ici.

Jeudi 22 avril 1915. On nous ordonne de faire nos bagages et nous tenir prêts à partir. Alors que nous avons terminé de faire nos bagages, un télégramme arrive disant que notre départ est reculé de huit jours. Le midi, nous accompagnons un soldat décédé à son dernier repos. Pendant que nous nous rendons au cimetière, un soleil chaud brille sur le pays et la mer. Les arbres et fourrés sont revêtus d'un vert frais. Les agneaux gambadent joyeusement dans un champ. Je suis rempli d'une incroyable tristesse.

Samedi 24 avril 1915.

C'est mon anniversaire. Très tôt le matin je suis réveillé par des sons de clarinette. C'est sûrement le gros fondé de pouvoir de Madrid qui en a pris l'initiative. Cela m'a fait pourtant plaisir. Pour changer nous avons préparé un bon repas sur le petit réchaud à charbon de bois et avons trinqué à un meilleur avenir avec un verre de vin.

---

[41] NDT : en français dans le texte: „Na und, dann sind sie eben geschlagen worden!“

Comme notre internement ici aurait été infiniment cruel si nous n'avions pas trouvé, ici aussi, de bons et secourables camarades. C'est ensemble avec Barbu et à Fitje que tout ce présent pesant devint plus supportable. Chacun de nous essayait d'alléger le sort des autres. Notre trio s'était organisé en une petite communauté ménagère. Chacun devait à son tour s'occuper du ménage. Je n'avais pratiquement aucune idée de la façon dont on fait la cuisine, ici je l'appris en peu de temps, à la satisfaction de mes camarades. Comme nous apprîmes à apprécier chaque petite chose, tellement normale à la maison, le petit réchaud à charbon, la poêle, la casserole de terre. Avec des pointes nous fixâmes des pieds sous une caisse et par-dessus un tissu de lin bon marché. Le soir après l'appel nous buvions encore une tasse de thé. Jusqu'à l'heure où nous allions nous coucher, nous faisions la conversation ou nous lisions les livres reçus de nos chers d'Allemagne. Pour gagner de la place nous nous construisîmes des lits superposés. Il y en avait même à trois et quatre étages. Il fallait bien sûr les amarrer solidement sinon il pouvait arriver que la construction s'écroulât lentement à la montée. Fitje, lecteur passionné, était difficile à persuader d'aller se coucher car il n'avait toujours « plus que ce dernier chapitre » à terminer. Quand nous perdions patience, nous soufflions la lampe à la suite de quoi il se couchait, proférant de terribles menaces.

Toutes nos pensées et tous nos espoirs tournaient naturellement autour de nos soldats en pays ennemi. Le pire était de ne pas obtenir des nouvelles du front. C'est seulement sur le tard que l'on nous permit d'avoir un journal français qui arrivait au moment de midi et que nous lûmes avec intérêt mais avec l'esprit critique nécessaire. Peu de temps après, il y eut aussi des journaux allemands qui rentraient en fraude dans les colis. En mars, la grande offensive des Alliés contre Gallipoli fut d'actualité. Nous fûmes contents d'apprendre à la lecture du journal que la grande offensive navale des Alliés contre les Dardanelles avait échoué. L'invasion des Russes dans les Carpates nous inquiéta beaucoup et une profonde tristesse s'abattit sur le camp à la nouvelle de la capitulation de Przemysl lors de laquelle, d'après les sources françaises, plus de deux cent mille Autrichiens avaient été faits prisonniers. Pendant de longues semaines nous fûmes préoccupés au sujet du front des Carpates et de la question de savoir si nos alliés réussiraient à tenir le front russe. Une fois, Fratoni, l'administrateur du domaine eut une conversation avec nous. Il était d'avis que les actions allemandes allaient mal car l'Italie allait bientôt entrer en guerre aux côtés de la France. Au cours de son dernier voyage à Bastia, il avait trouvé des preuves qui confirmaient son avis. Il conclut : « Comme beaucoup de Français, je ne peux pas souffrir les Italiens, ils sont faux et traîtres, mais maintenant nous avons besoin d'eux. Vous verrez qu'ils vont entrer en guerre et prendre les décisions selon leurs intérêts. »

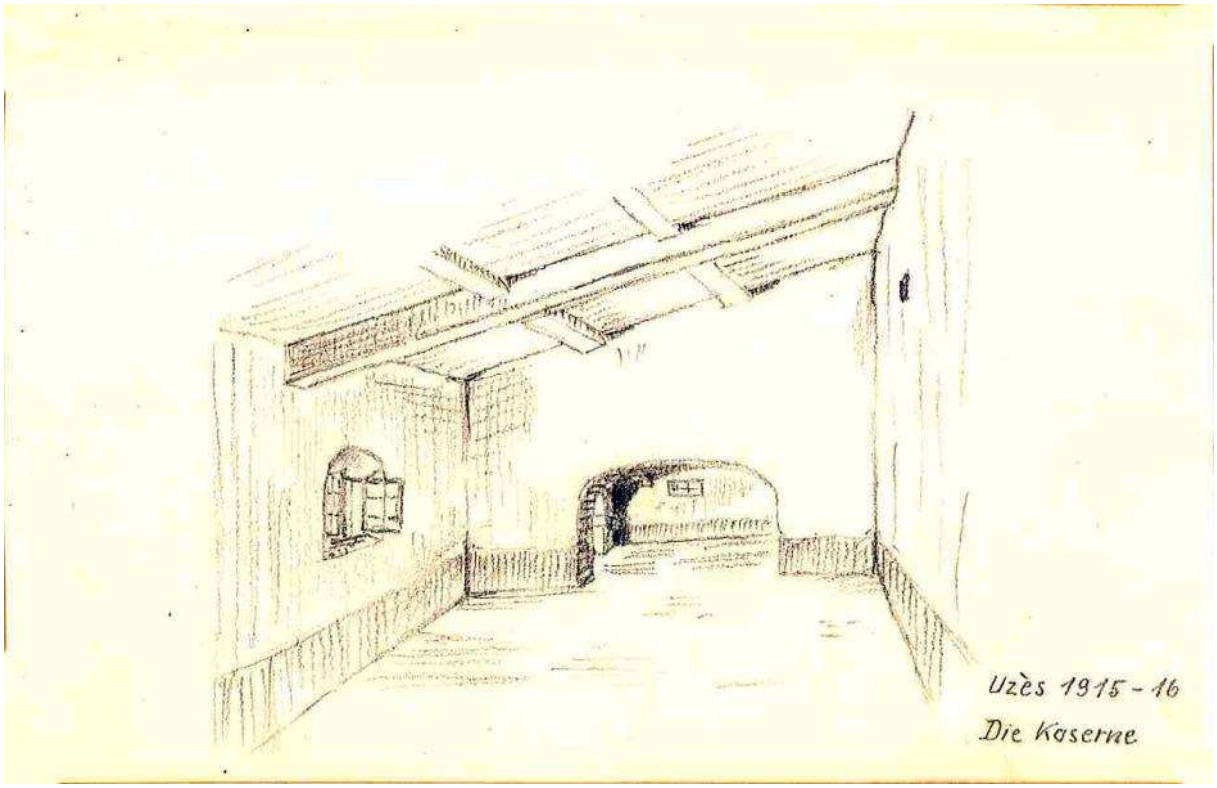
Entre temps le printemps était arrivé. Le soleil brillait et nous réchauffait, mais nous pensions avec inquiétude à l'été qui apporterait le risque de malaria. Les nombreuses tombes de détenus que nous avions trouvées dans la broussaille parlaient un langage sans équivoque. Par hasard un livre, écrit par un Français nous tomba dans les mains dans lequel Casabianda était présenté, avec tous les détails, comme un lieu contaminé par la malaria. A l'aide de ce livre, nous attirâmes l'attention d'un Américain qui visitait le camp à ce danger. C'est ainsi que nous fûmes transférés dans un autre camp. A la fin du mois d'avril on nous fit savoir que nous devions être internés en France. Le « Petit Bas-

tiais » publia un article plein de haine écrit de la main d'un député corse portant en gros titre : « Casabianda, le grenier de Rome, bon pour les Français, insalubre pour les Boches »[42].

Peu avant notre départ, le 1 mai 1915, le baron et d'autres prisonniers furent libérés de leur cachot après y avoir passé trois semaines. Lorsqu'il sortit au grand jour, il fut pris d'une attaque terrible. Notre médecin allemand pria le commandant de bien vouloir faire transporter le malade à la gare dans un chariot. Sur ce le commandant : « Le cochon peut marcher ».

Uzès

Un soleil chaud nous brûlait implacablement alors que nous avancions, avec nos effets personnels sur le dos, sur le long chemin poussiéreux qui menait à la gare d'Aléria. Là nous accueillit à nouveau un train de marchandises, qui nous mena jusqu'aux quais du port de Bastia. Une fois de plus, la population s'était réunie au port et se moquait de nous. Un camarade fut blessé jusqu'au sang au visage par un jet de pierre. Un bateau à vapeur était déjà amarré. Nous dûmes descendre dans les soutes et prendre place à même le sol. Sur le pont supérieur stationnaient des recrues corses dans leur tout nouvel uniforme bleu ciel. Elles nous observaient avec curiosité par les écoutilles de chargement, comme si nous étions des animaux. La traversée fut heureusement calme.



Uzès – La caserne

Nous sommes arrivés le matin du jour suivant vers 9 heures à Marseille et avons été, à notre grand effroi, ramenés au Ponton. Le Ponton hébergeait désormais pas moins de 1100 hommes. La

[42] NDT: en français dans le texte : „Casabianda, der Kornspeicher Roms, ist gut für die Franzosen, ungesund für die Boches".

plupart étaient des soldats, qui devaient travailler dans le port. Afin de loger autant de personnes, les pièces situées sous la ligne de flottaison, dans lesquelles il faisait toujours nuit, furent également aménagées. C'est ainsi que des centaines de prisonniers allemands étaient allongés dans l'obscurité, les uns à côté des autres, sur des nattes minces, sans couverture. Du repas, seul le pain était consommable. Même le cuisinier français s'excusait en expliquant que les installations étaient prévues pour maximum 800 personnes. J'avais connu la plaie des poux à Casablanca, mais ce que je fus amené à voir et ressentir ici dépassait toute imagination. Les soldats en souffraient de façon innommable. Des armées entières de poux défilaient sur les vêtements accrochés pour sécher. La chasse aux poux était en fait la seule activité à bord. Les soldats étaient assis torse nu sur le pont et se débarrassaient mutuellement de ces pénibles suceurs de sang. La situation de l'eau à bord était toujours aussi mauvaise, voire pire que l'année précédente. Il n'y avait pas du tout d'eau pour la toilette et en quantité trop insuffisante pour la consommation. Le pire était que les Français désignaient ceux qui étaient d'origine alsacienne ou polonaise, les logeaient à part et leur permettaient de venir chercher autant d'eau qu'ils souhaitaient, au détriment des soldats allemands, qui n'avaient pas suffisamment à boire. Les malades et les blessés graves étaient également sur le Ponton. J'ai vu des blessés clopiner sur des béquilles fabriquées par leurs propres soins, des malades, au visage émacié, faibles et décrépis, allongés sur les nattes, sans aucune assistance médicale. Considérés comme guéris, ils avaient été renvoyés de l'hôpital militaire, puis déplacés, après un séjour plus ou moins long sur le Ponton, vers un quelconque camp de prisonniers. On avait une idée de la détresse quand les pauvres bougres parlaient des soins. On apprenait, encore et toujours, avec quelle rapidité les médecins français décidaient d'une amputation, comment les chaussures et les bottes étaient dérobées à l'hôpital par les soldats français, comment leurs boutons d'uniformes étaient coupés et distribués à la population comme trophées de guerre. On avait même découpé et volé l'empiècement en cuir de la culotte d'équitation d'un cavalier blessé, alors que celle-ci était accrochée au pied du lit. Les blessés se plaignaient d'être souvent restés, jour et nuit, sans aucun soin, dans les hôpitaux. Ils avaient dérobé, durant la nuit, des bandages et des trousses de pansements afin de pouvoir renouveler les leurs, devenus sales et bouillants. D'autres racontaient encore que les infirmiers français les avaient laissés sans aucun traitement pendant qu'ils passaient du bon temps avec les infirmières. Il est impossible de rapporter tous les détails de la prise en charge médicale française, dont les victimes furent les soldats allemands.

Après un séjour de trois jours au Ponton, nous avons été transportés à la gare maritime et embarqués dans un train de voyageurs. Des soldats allemands prisonniers, qui aidaient à acheminer nos bagages de la remorque au train, nous racontaient, rayonnants, que la ligne de front française avait été percée du côté d'Arras et que 30 000 soldats avaient faits prisonniers. Comme nous l'avons appris le jour suivant, cette version se révéla fausse. En fait, c'est le front russe qui avait été percé au bord du Dunajec, une percée qui devait nous apporter une des plus grandes victoires militaires de la guerre.

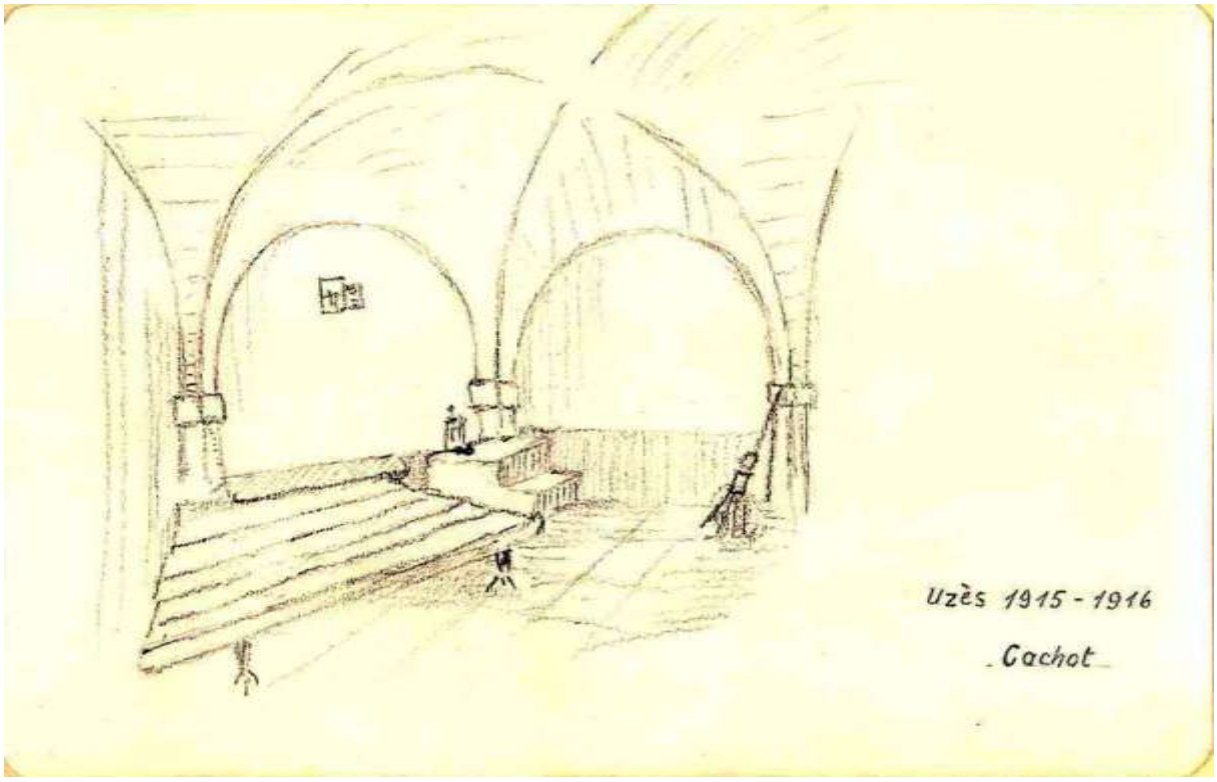
Un indescriptible sentiment de bonheur m'a submergé quand j'ai pu m'asseoir sur un véritable banc, dans un véritable train de voyageurs, que mon regard s'est porté à travers une fenêtre aux vitres intactes et sans barreaux métalliques. Celui qui voyage pour la première fois dans sa vie en train ne peut pas être plus curieux que nous l'étions. Tout nous intéressait, l'aménagement du wagon, les roulis durant le trajet. Et nous n'avons pas compris pourquoi on nous laissait voyager dans un train de voyageurs. Pour des Boches, un train à bestiaux aurait été largement suffisant. Non, ce qui se passait aujourd'hui était vraiment incompréhensible.

Uzès – Chambre 119

La garde française était assise avec nous dans le compartiment. C'étaient des réservistes âgés et grisonnants. Les deux qui étaient dans mon compartiment venaient de Marseille. Je conversais avec eux. L'un était boulanger, l'autre propriétaire d'un cinéma. Tous deux estimaient qu'il était grand temps que la guerre se termine afin qu'ils puissent retourner s'occuper de leurs affaires. Le boulanger était correct et nous a proposé un morceau de son pain blanc, d'une qualité particulièrement fine d'après lui, qu'il confectionnait pour sa famille. De ce point de vue, il ne permettait pas que le gouvernement lui dicte sa conduite. Le propriétaire du cinéma était un personnage pétulant et drôle. Il était corpulent et le képi était posé sur sa grosse tête comme un point sur un i. Dès que le train s'arrêtait à une gare, il ouvrait la fenêtre et s'adressait à la gente féminine : « Voilà le plus beau soldat de la France! » Et il répétait cela, infatigablement. A une autre gare, des fantassins sénégalais en uniformes kaki sont montés dans une partie du train. Ils sont montés aux sons d'une chalémie, une flûte double. Notre garde les a salués avec les mots suivants : « Voilà les champions de la civilisation ! » Il avait un humour percutant. Savait-il qu'il exprimait ainsi nos pensées les plus secrètes ? Notre train roulait doucement en traversant les gares des départements du sud. Devant certaines gares et dans les rues des villages, nous avons aperçu des colonnes de lanciers indiens. Ils portaient des uniformes couleur sable et affichaient sous leurs hauts turbans des visages nobles de couleur sombre qui exprimaient un calme humble et infini.

La campagne s'étendait là comme un jardin fleuri. De nombreuses haies découpaient le joli vert tendre. J'étais envahi par le parfum des arbres en fleurs. Les petites maisons d'un blanc éclatant apparaissaient dans les jardins consciencieusement entretenus. Était-ce vraiment la guerre ? N'était-ce pas un mauvais rêve ?

Uzès – Cour



Uzès – Cachot

En fin de soirée du 4 mai 1915, le train stoppa dans une gare isolée au milieu d'un champ : UZES dept. Gard. Devant la gare s'étirait une route bordée d'arbres, qui laissait deviner une ville. Nous nous sommes rassemblés sur la route. Sous les mesures de sécurité habituelles des Français,

nous nous sommes mis en marche. Alors que nous marchions, la nuit est tombée. Bientôt apparut une maison sur notre droite, de laquelle nous accueillit, avec beaucoup de bruit, un groupe de jeunes garçons. Des hurlements et des sifflements se faisaient de plus en plus entendre, preuve que nous approchions de la ville. Des maisons apparurent et, soudain, nous nous sommes retrouvés dans une rue bordée des deux côtés par des maisons à un étage. Dans les fenêtres éclairées apparaissaient des silhouettes sombres. Dans un virage se situait une haute terrasse où s'entassaient de nombreuses personnes. Lorsque la tête de notre défilé fut arrivée à son niveau, les hurlements et les sifflements augmentèrent tel un ouragan. Finalement nous sommes arrivés au niveau d'un long bâtiment sur le mur duquel béait une large porte. Nos pas résonnaient sur le pavé de l'entrée et nous avons débouché sur une cour de caserne, couverte de gravier et entourée de bâtiments et de hauts murs et au milieu de laquelle s'élevaient quelques arbres vers le ciel nocturne. Nous avons dû nous présenter devant un bureau dans lequel nos bagages furent inspectés et nous-mêmes fouillés. Puis les équipes des différentes chambrées furent constituées. Les caporaux et sergents français s'occupaient de cela. Je me suis retrouvé avec 13 hommes dans la chambrée 100, dont le seul éclairage provenait d'une lampe à mèche. C'était un réduit avec des murs épais et un sol en pierre, sûrement une très vieille caserne. Chacun trouva entassés au sol une natte, un sac de paille, un sac de couchage fabriqué avec des voiles et deux petites couvertures, ce qui provoqua une joyeuse surprise. Épuisés par le voyage, nous nous sommes affalés sur les sacs de paille. Et pourtant je ne parvins pas à trouver le sommeil. A tout moment dans la nuit résonnait, à sept reprises, l'écho de l'appel des sentinelles françaises : « Sentinelle, prenez garde à vous ! »

Des murs et des hommes

Au petit matin, j'ouvris les yeux. Mon regard se porta sur les murs nus de la pièce, dont le seul aménagement était constitué des sacs de paille et de la veilleuse. La vue par la fenêtre restait accrochée aux toits des maisons d'en face qu'un haut mur séparait de nous. Nous avons utilisé les premières heures du matin afin d'explorer le bâtiment. Dans des pièces vides, nous avons découvert des étagères et des tréteaux. Nous avons récupéré tout ce qui était utilisable pour notre chambrée. Les planches épaisses d'un pouce furent taillées, des heures durant, grâce à des couteaux de poche et accrochées, telles qu'elles l'avaient été dans les autres pièces. Nous avons, tout de suite fabriqué une grande table à partir des tréteaux et des planches. Lorsque les caporaux français vinrent faire l'inventaire ce matin-là, les étagères et la table furent répertoriées comme éléments fixes de la chambre 100.

La caserne avait été construite sous Napoléon Ier. Elle constituait un carré qui entourait une cour de 30 mètres par 70. Pendant les seize mois que dura notre séjour, cette cour fut notre seule occasion d'être à l'air libre. Les 800 prisonniers, soit le double de la capacité d'accueil, tournaient en rond comme un tourbillon durant leur temps libre entre les murs gris, qui ne laissaient voir que le ciel. Les chambrées surpeuplées n'avaient, pour la plupart, qu'une petite fenêtre, de sorte que, durant l'été brûlant, l'air était étouffant. Des seaux étaient disposés dans les couloirs pour les besoins nocturnes et les bâtiments étaient fermés. Les prisonniers furent répartis en 5 sections, chacune d'entre elles étant placée sous le commandement d'un sergent. Et le sergent avait sous ses ordres 2 ou 3 caporaux.

Bientôt nous apprîmes que nous devions désormais être soumis à un entraînement militaire, le garde à vous devant les militaires, un règlement militaire pour les chambrées et les tenues. Ce fut difficile pour nous, civils, qui ne cessions de clamer devant les Français que nous avions été arrêtés illégalement. Environ dix chambrées constituaient notre section. Trois ou quatre militaires étaient donc occupés toute la journée dans notre section à rien d'autre qu'à parcourir les chambrées et surveiller les travaux d'équipe et les corvées. Fitje, Vollbart (Barbu) et moi avions nos couchettes côte à côte. Notre caisse, qui faisait office de table, eut du succès et fut à nouveau utile. A cause de l'espace exigu, nous devions empiler deux sacs de paille durant la journée. Tetje, un gars de Hambourg, originaire de Mexico, devint chef de chambrée. A chaque occasion plus ou moins appropriée, il lançait son : « Mejicanos al grito de guerra ! » Il lui arrivait de siffler, pendant des heures, la même mélodie de manière totalement fausse. Il y avait là, aussi, un mexicain plus âgé et un tout jeune garçon qui avait eu dix-sept ans deux jours avant le début de la guerre et qui, donc, n'était pas passé au travers des mailles du filet. Mais le phénomène le plus remarquable parmi les prisonniers était le « Seidenäffchen »[43], surnommé ainsi à cause de son habitude maladive de se laver continuellement. Il passait toute la journée à se laver, se nettoyer les ongles, se changer, ranger ses chemises et peigner sa barbe rousse de prisonnier, que nous laissions tous pousser. La préparation du repas ressemblait à celle d'un culte et il décorait une petite caisse, sur laquelle il déposait sa nourriture comme sur un autel. Il s'était même confectionné avec du bois un porte-couteau. « Petit singe de soie » aurait eu besoin d'un serviteur. Il était de plus prude, choqué à chaque occasion, boudait et prenait tout de travers, de sorte, qu'à force, nous l'avions vraiment dégoûté de notre chambrée. Le jeune matelot Bliemchen était tout le contraire. Déjà son visage rendait heureux. Sur son corps carré de taille moyenne était posée une tête de fermier à la chevelure filasse. De ce visage brillaient deux yeux espiègles d'un bleu clair, au-dessus d'un nez retroussé et rougi et d'une bouche toujours fendue d'un large sourire. Les oreilles étaient dodues et faites pour être tirées. Son dialecte avait un accent saxon. Bliemchen avait sa place dans le coin. Il était émouvant de le regarder se préparer des pommes de terre sautées. Son visage était alors tout empreint de recueillement. Son regard passait de la cuillère pleine à nous et semblait nous dire : « Si vous étiez aussi comblés que je le suis ! » Tous les jours, Bliemchen et Tetje faisaient un combat ou une bataille navale, comme ils disaient, au cours duquel ils se roulaient, pour l'amusement de tous, sur les sacs de paille. Cela durait jusqu'à ce qu'ils s'effondrent, essoufflés, sur les sacs de paille, chacun se vantant d'être le vainqueur. Mais la plupart de nos camarades étaient des hommes calmes ; ils devenaient vifs le soir venu, quand ils s'asseyaient ensemble pour jouer aux dés. Et cela devenait également palpitant pour ceux qui ne jouaient pas ; comme une boîte de conserve servait de cornet à dés et qu'elle était, à chaque lancer, frappée bruyamment sur la table, il en était fini de la tranquillité pour les autres occupants de la chambre. C'est ainsi que les non-joueurs avaient baptisé le jeu de dés de « Jeu d'idiots ». La chambrée des marins, qui accueillait environ 30 hommes, était la chambrée bruyante de notre section. Là avait toujours lieu une joyeuse rixe. « Swienskopp », connu de tous, surgissait souvent de cette chambrée en gémissant, poursuivi par une bande menée par Felix, l'artiste-tatoueur, qui voulait le dresser. Swienskopp était un matelot au crâne rasé et au visage aplati, un drôle de numéro que les Français avaient récupéré sur un quelconque bateau. Par « dresser », Felix entendait donner des coups énergiques avec sa ceinture sur le corps d'un autre. Il avait commencé, dès le premier jour, avec le dressage et avait cassé le manche du balai de la chambre.

---

[43] NDT : Petit singe de soie

La première interdiction des Français concernait les fenêtres. Il était interdit de regarder par la fenêtre ou même de s'en approcher. On voulait, semble-t-il, éviter que les habitants d'Uzès puissent constater que nous avions l'air d'êtres humains ; car les journaux parisiens écrivaient quotidiennement que tous les Allemands avaient quelque chose d'animal, qu'ils étaient même chargés d'une odeur très différente de celle des autres hommes. Pour montrer encore davantage quels monstres la caserne abritait, toutes les fenêtres furent équipées, durant notre séjour, de barres de fer et, au printemps 1916, elles furent même coffrées aux trois-quarts avec des planches. De ce fait, la pénombre régnait constamment dans les chambres et un air lourd y stagnait lors des chaudes journées. Mais on voulait aussi nous faire porter l'uniforme. Pour cette raison, nous devions porter un béret, confectionné à partir de restes de tissus et ourlé d'un ruban rouge, qui présentait une vague ressemblance avec un béret allemand. Nous devions également coudre des bandes rouges sur les coutures des pantalons et du dos ; sur le revers de la veste étaient fixés les lettres blanches PG (prisonnier de guerre) et sur la manche gauche un numéro. C'est ainsi que la caserne abritait 800 numéros, qui aspirèrent, durant 16 mois, à plus d'air, plus de lumière et une existence plus humaine.

Le premier commandant, qui avait été fait prisonnier par les Allemands en 1870 et qui semblait être humain, fut remplacé après quelques semaines déjà par un autre qui serra la vis. Ce dernier fut à son tour remplacé par un troisième qui était de toute évidence un salaud. Il le portait sur lui, tant intérieurement qu'extérieurement. Nous l'appelions « le Nègre ». Il n'avait de cesse de nous embêter ; son équipe, les sergents et les caporaux, enchaînaient les contrôles des chambres, les appels et les fouilles de bagages. Parmi les sergents, il y avait « Alpenveilchen »[44], un petit chasseur alpin pâle au nez pointu ; « Adonis », le sergent préposé aux cuisines des chasseurs alpins, qui avait été blessé par balle à la main et qui s'habillait, malgré cela, de manière très élégante. Parmi les chasseurs alpins, il y avait aussi «Alpenrose »[45], un sergent d'une stature imposante doté d'un nez bourgeonnant au milieu de la figure, ce qui lui avait valu son surnom. Dans l'infanterie, il y avait le sergent Mors, dont la moustache rousse était en bataille. « Kilekille » était le Sancho Panza des caporaux : personne ne comprenait sa voix gémissante et il avait un visage vraiment idiot. Le phénomène le plus remarquable était un noble caporal, «Absynthruine »[46] qui n'était jamais sobre et qui traînait, fatigué et tremblant, sa carcasse amaigrie, appuyé sur une canne ornée d'une crosse argentée.

Notre section, la 5è, avait comme sergent «der Bessessene »[47]. Il passait, tel un tourbillon, dans les couloirs, apparaissait partout par surprise afin de flairer et épingler les prisonniers, par exemple, quand l'un d'eux jetait justement un regard par la fenêtre, etc. Mais il y avait pire que lui : «der Schutzmann »[48], qui possédait un flair particulièrement fin. Il découvrait nos cachettes les plus secrètes, dans lesquelles nous mettions livres, linge, lampes ou bouteilles. Il partageait son service avec le «Maurer »[49], le « Dragoner »[50] et « le cheik el islam ». Ce dernier était surnommé ainsi, car il accomplissait son service avec une indifférence sans borne. Rapidement, il disparut, sans doute à

---

[44] NDT : le Cyclamen
[45] NDT : la Rose des Alpes
[46] NDT : la Ruine d'absinthe
[47] NDT : le Possédé
[48] NDT : le Gardien de la paix
[49] NDT : Le Maçon
[50] NDT : Le Grenadier

cause de l'indulgence dont il faisait preuve à notre égard. Le personnel subalterne était complété par des interprètes qui baragouinaient un allemand approximatif.

Le clairon

Dans la caserne d'Uzès, un clairon faisait office d'horloge et lançait du petit matin jusque tard le soir appel sur appel. Il n'y avait pas un événement, aussi insignifiant fut-il, qui ne nécessitât un appel. Les chefs de chambrées n'avaient donc rien d'autre à faire que d'aller et venir entre les chambrées et le bureau. Il nous fallut un peu de temps pour apprendre à distinguer tous les appels. Le premier appel à retentir, l'été à 6 heures et l'hiver à 7 heures, était le signal du réveil. Nous sortions de dessous les couvertures et nous précipitions vers l'une des deux salles de bains. Dans chacune, il y avait seize robinets. Il fallait que les 800 prisonniers se soient lavés en moins d'une heure, soient deux minutes trente par homme. Une cohue énorme régnait dans les salles de douche, car, à chaque instant, un caporal se faufilait entre les hommes afin d'éviter que les prisonniers ne se lavent entièrement le corps puisque cela avait été interdit par les Français. En cas d'infraction, c'était huit jours de cachot.

L'homme responsable du service du café était levé bien avant que ne retentisse le clairon et s'était posté devant les portes closes qui menaient à la cour pour pouvoir se précipiter, dès leur ouverture, vers la cuisine située de l'autre côté et se joindre à la longue queue des préposés au café. Puisqu'il n'y avait qu'une cafetière, le cuisinier devait déjà préparer le café la veille au soir et le conserver dans des seaux. Et le matin, le café était réchauffé. Le préposé au café pouvait s'estimer heureux, quand il parvenait à remplir les gobelets de tous ses camarades de chambrée. Au même moment, les videurs de seaux étaient également à l'œuvre, chambre par chambre. Ils devaient porter les pots de chambre pleins jusqu'aux latrines, les vider et les rincer. Mais pendant qu'ils s'activaient dans les latrines, une longue rangée de prisonniers s'assemblait déjà devant chacune des 8 chambres, avec un besoin urgent de se soulager. Les hommes devaient souvent attendre en grimaçant que les chefs d'équipe aient terminé. Une demi-heure après le réveil, le clairon sonnait l'appel. Les prisonniers devaient alors se rendre dans leur chambre et se mettre en rangs devant les sacs de paille. Le chef de chambrée annonçait : « Chambre 100, 14 hommes, au complet. » Là-dessus, le sergent recomptait et veillait scrupuleusement que chacun des hommes soit entièrement habillé et en position de garde à vous. Ensuite il se dépêchait d'aller faire son rapport au chef de poste devant le bureau. De nouveau un coup de trompette, qui signifiait la fin de l'appel, résonnait. A ce moment-là seulement nous avions le droit de retourner dans la cour. Entre-temps, nous avions à nettoyer la chambre, à entasser correctement les sacs de paille et les couvertures. Durant une heure, il était également autorisé de pénétrer dans la salle des bagages et de récupérer du linge propre (parmi notre linge), car il était interdit d'avoir plus d'un vêtement ou sous-vêtement dans la chambre. Les sergents et les caporaux passaient la matinée à parcourir nos chambres et à contrôler si celles-ci étaient en ordre.

Ces contrôles étaient pour nous un calvaire permanent. Il n'y avait pas une minute où nous pouvions nous entretenir, écrire ou lire tranquillement, sans qu'un enquiquineur ne fasse irruption. Le chef de chambrée devait crier : « Attention ! » et nous devions nous mettre devant les lits, les bras le long du corps. Alors commençait la critique ! La plupart du temps, un caporal souhaitait l'exact contraire de ce qu'avait exigé l'autre caporal. L'un voulait que le sac de paille soit roulé, l'autre dé-

roulé ; le troisième voulait que les couvertures soient empilées à la tête du lit, le quatrième au pied du lit. La possession d'objets autres qu'un assortiment de linge de corps et d'une gamelle était interdite par le commandant. Il était également interdit de faire sécher la moindre serviette. Tout devait être plié soigneusement. C'était très agaçant.

Uzès – Moulin à café de Luderer

Un caporal autorisait sur l'étagère le fameux « paquetage », ne dépassant pas la taille d'une caisse à cigares ; l'autre acceptait un quart de m². Sur ce point, nous étions tous d'accord pour dire qu'il serait préférable de ne rien garder du tout avec nous. Le nom du « possédé » fut remplacé par « le sergent poussière ». Il passait son doigt dans tous les coins et recoins, sur toutes les surfaces, à l'affût de la moindre poussière et répétait sans cesse : « Et surtout la poussière ! » Et il pouvait nous présenter, triomphant, son doigt sous le nez, quand une poussière y était restée collée. A sept heures, ou bien huit heures, résonnait le clairon pour le service de travail obligatoire qui était pris en charge par les chambrées à tour de rôle. C'était d'abord le tour des nettoyeurs de couloirs ; ils de-

vaient humidifier et balayer les couloirs, les escaliers et nettoyer les salles de bain. Cette corvée était particulièrement pénible le samedi, parce que l'on devait laver et frotter avec de l'eau. Un autre groupe devait balayer et arroser la cour, ainsi que déblayer les évacuations du puits situé dans la cour. Ils étaient également souvent appelés pour ramasser et emporter les feuilles tombées des arbres. Une équipe devait aussi faire le ménage et ranger le poste de garde des Français situé à l'entrée. Nous avons pu constater que le poste de garde des Français était moins bien tenu que n'importe laquelle de nos chambres. Les sacs de paille des gardes étaient particulièrement poisseux et sales. C'était dégoûtant de les toucher et de les empiler. Tôt le matin, il fallait, de plus, nettoyer le cachot toujours plein ainsi que les cellules individuelles voisines. Afin d'éviter le moindre échange entre les prisonniers enfermés et nous, un garde venait prendre position avec une arme. Pendant un temps, nous devions nous rassembler le matin à 7h30 dans la cour pour faire des exercices. Cela aurait pu être bien, si nous avions eu des repas corrects et si les hauts murs, hérissés de débris de verre qui nous entouraient, ne nous rappelaient que trop notre vie de bagne. Cette activité ne nous apportait aucun plaisir et prit, pour cette raison, rapidement fin.

Alors retentit un nouveau signal de la trompette : « la visite du médecin ». Il visitait les malades dans l'infirmerie, installée au premier étage. Jusqu'à 11 heures, heure à laquelle nous mangions le midi, les sergents et les caporaux allaient et venaient sans cesse dans nos chambres. Pour échapper à ces tracasseries, nous fuyions, par beau temps, dans la cour et nous asseyions sur les bords des caniveaux, le dos appuyé contre les murs de la caserne. Un quart d'heure avant le déjeuner, nous étions appelés pour le pain. L'homme de corvée remplissait cette fonction. En signe de représailles, on nous distribuait un pain noir, comme je n'en avais encore jamais vu. C'était une masse humide, collante et crasseuse, dont chaque prisonnier recevait environ 300 à 400 grammes. Il n'était pas surprenant que ce pain occasionne chez tous les prisonniers des douleurs intestinales chroniques. Nous finissions par jeter cette pâte noire immangeable dans le seau aux cochons, mais, rapidement, nous avons dû la déposer sur un tas à part, car les Français n'en voulaient pas, mêmes pour leurs truies. Heureusement, nous avions la possibilité d'acheter du pain à la cantine, ce dont personne ne se privait.

Dès que le signal pour le repas avait enfin retenti, nous nous assemblions en deux rangées devant la cuisine située dans le bâtiment du milieu et devions ensuite la traverser pour que chaque prisonnier reçoive, dans la gamelle qu'il tenait prête, sa plâtrée. C'était toujours le même repas : une soupe, dans laquelle nageaient des pommes de terre à moitié-cuites et, certains jours, quelques morceaux de viande. La raison pour laquelle les pommes de terre n'étaient jamais cuites tenait du fait que les marmites ne suffisaient pas pour autant de personnes et, à cause du trop-plein des chaudrons, le contenu pouvait difficilement être porté à ébullition. La plupart des prisonniers repêchaient les pommes de terre dans la soupe, les coupaient en tranches et les faisaient sauter sur des réchauds à pétrole bricolés ou envoyés par la famille ; ces réchauds devaient être rangés dans une pièce particulière, la fameuse « cuisine à pétrole ». A cause du grand nombre de prisonniers, il était difficile pour les cuisiniers d'estimer les portions pour chaque homme et il n'était donc pas rare que les derniers arrivés dussent se contenter des fonds de marmites. Plus tard, il fut remédié à ce problème en attribuant deux seaux par chambre pour récupérer le repas et ensuite le distribuer dans la chambre. Nous nous plaignions sans cesse du repas, mais sans succès. Dès que nous avions vidé nos gamelles, commençait la course jusqu'aux deux robinets de la cour pour les rincer. En plein milieu de cette occupation résonnait le signal pour la marche. La garde venait prendre position. Et, comme elle était principalement composée de soldats auxiliaires séniles, nous la surnommions la garde boiteuse. La

cérémonie de la relève de la garde avait lieu dans notre cour, bien qu'une place spacieuse s'étendît devant la porte de la caserne. Nous supposions, à raison, que le commandant voulait nous inspirer le respect avec ses troupes. Mais cela ne servait pas à grand-chose. Il arrivait, que, pendant la présentation, de temps en temps, un fusil tombe au sol ; une fois, le coup de feu est même parti.

Une fois la parade de la garde terminée, le signal principal retentissait. Le plus souvent, nous étions déjà tous dans la cour, afin d'éviter d'être envoyés au cachot, ce qui arrivait quand, de l'avis des Français, nous n'étions pas assez rapides pour nous rassembler. Dans la bousculade, les sergents et les caporaux nous criaient leur : « Dépêchez-vous ! » Réparties en cinq sections, les chambrées devaient se mettre en rang par un, face au bureau. Devant la porte de celui-ci se tenait, au milieu d'un état-major d'interprètes, « Joffre », le petit lieutenant costaud avec une moustache blanche impressionnante, vêtu d'un uniforme vert-olive fantasque ; il criait, d'une voix de fausset : « le rassemblement se fait d'une manière lamentable » et autres belles formules. Il faisait conduire les retardataires au cachot, pour les libérer à nouveau très rapidement. Il n'était, au fond, pas mauvais, mais toujours prêt à exploser. Alors commençait le spectacle militaire pour nous, les civils. En commençant par l'aile droite, les chefs de chambrée, placés à la tête du rang, annonçaient, au sergent de leur section, en faisant le salut militaire : « Complet ». Les sergents transmettaient à Joffre, après avoir donné l'ordre du garde à vous et rentraient. Pendant que nous étions debout, les mains plaquées le long du corps, le regard scrutateur de Joffre parcourait les rangées de prisonniers pour déceler quelque chose. Il imposait fermement, par exemple, que chaque prisonnier portât sa chemise boutonnée jusqu'au cou. Comme il y avait de nombreux matelots parmi nous, ils considéraient cette exigence comme une brimade. Quand il trouvait une proie, alors le sergent devait le noter et celle-ci allait directement au cachot pour huit jours ou était condamnée à une corvée supplémentaire. Quand Joffre avait suffisamment examiné le carré formé par les prisonniers, alors il restait à nouveau immobile à sa place, faisait un signe au clairon posté derrière lui et celui-ci lançait un long signal. Les chefs de chambrée se détachaient du carré et se rendaient auprès de Joffre d'un pas rapide. Là, un interprète faisait lecture des corvées du jour, attirait l'attention sur ce qui était interdit et distribuait le courrier. Pendant que les chefs de chambrée prenaient acte des ordres, les sergents nous ordonnaient : « Repos, bougez-vous ! » Ils profitaient aussi de ce temps de repos pour contrôler notre uniforme, pour vérifier si nous portions bien les bandes rouges obligatoires, le numéro, les lettres PG ; dans le cas contraire, nous avions trois jours de cachot. Dès le retour du chef, tous les regards se portaient sur le courrier, qu'il tenait à la main. Il était alors distribué sur place. J'ai reçu tellement de lettres de mes proches durant ma longue période de captivité ! Ces lettres nous donnaient la force de supporter tout ceci. Après le « bougez-vous », il fallait à nouveau se mettre au garde à vous et attendre en silence le signal de l'appel. Mais parfois, nous devions rester encore un quart d'heure, quand Joffre n'était pas satisfait avec nous. Alors nous restions sous le soleil brûlant dans la cour sans ombre, jusqu'à ce que retentisse enfin l'ordre de rompre les rangs. Tout le monde se précipitait à grands pas vers les chambres ou la cantine, qui, à la fin de l'appel, ouvrait ses portes, suite à un nouveau signal du clairon, pour les refermer une heure plus tard.

Et si nous réussissions à obtenir un des pains tant attendus, alors nous rejoignions notre chambre avec le sentiment d'avoir évité un dangereux écueil dans le ravitaillement. Le plus souvent, nous nous couchions ensuite, épuisés, sur le sac de paille, à moins qu'un caporal ne ressentît le besoin urgent de soumettre la chambre à une fouille. Notre existence avait perdu toute notion de temps. Nous fermions les yeux et le silence s'abattait sur la chambre. Cette immobilité était interrompue par un nouvel appel du clairon : les corvées commençaient. Les chambrées de corvée de-

vaient se présenter au bureau et accomplir les mêmes besognes que le matin. Ceux de corvée dans la cour avaient aussi pour mission de charger les seaux à déchets, dans lesquels étaient versés les restes de soupe et qui se trouvaient près de la cuisine, sur un chariot attelé avec des ânes et mené à l'intérieur de la cour par une femme robuste. C'était un travail très peu apprécié car le contenu débordait facilement et salissait les uniformes. Vers deux heures avait lieu, sous un nouveau bruit de trompette, la remise des colis et paquets arrivés du pays. La distribution se faisait dans une pièce sombre du rez-de-chaussée, dont le mur du fond affichait un soleil peint avec une inscription au-dessous : Austerlitz. Le commandant avait-il choisi cette pièce pour nous impressionner ? De toute façon, les paquets avaient plus d'importance pour nous que toutes les peintures de la caserne réunies.

Afin d'éviter que des journaux allemands, cachés dans des boîtes de conserve, n'entrent dans le camp, celles-ci devaient être mises en dépôt et ne pouvaient être ouvertes et récupérées qu'en présence d'un caporal. Mais nous trouvions d'autres moyens de contourner les contrôles. Durant quelques semaines, le pain trouvé dans les paquets était confisqué en signe de représailles.

Les Français décidèrent que les intellectuels parmi les prisonniers devaient faire des conférences auxquelles les autres prisonniers étaient obligés d'assister. Cela dura un temps ; nous avons entendu de bonnes choses, comme des mauvaises et finalement, il arriva ce qui devait arriver : cela prit fin. La léthargie, qui n'épargnait personne, s'est abattue, telle une chape de plomb, sur les prisonniers étroitement parqués. Même pendant l'épluchage des pommes de terre, les conversations cessèrent et les blagueurs ne trouvaient plus de public.

L'après-midi, un signal du clairon annonçait la réouverture de la cantine et, une heure plus tard, la soupe du soir. Les gamelles étaient à nouveau lavées dans la cour après le repas. La dame aux ânes réapparaissait et récupérait la nourriture pour les cochons. Une demi-heure avant l'appel du soir, les prisonniers, condamnés à dormir au cachot, devaient se rassembler, munis de couvertures, devant l'asile de nuit grand ouvert ; ils étaient alors accompagnés d'un nombre important d'amis qui leur disaient au revoir. Et ensuite il fallait porter les lourds seaux en fer prévus pour les besoins nocturnes et les placer dans les couloirs.

Le soleil avait déjà disparu depuis un moment derrière les hauts murs de la caserne quand l'appel du soir retentissait pour envoyer les prisonniers dans leurs chambres. La veilleuse, la lanterne maritime, était alors allumée et le sergent arrivait et laissait le chef de chambrée appeler chacun par son nom. Les portes de la cour étaient fermées. Nous avions deux heures devant nous avant le couvre-feu. C'était le seul moment où nous n'avions pas à craindre que les sergents et caporaux français surgissent soudain dans nos chambres. Serrés à l'étroit dans la chambre, nous essayions de discuter jusqu'à ce que le signal de neuf heures, heure du coucher, ne retentisse.

A ce moment, le tintamarre du clairon prenait enfin fin. Sans compter les appels lancés pour des ordres particuliers, j'ai compté, sur une période allant de six heures du matin jusqu'à neuf heures, 25 appels du clairon, ce qui correspond à un appel toutes les demi-heures. Ce tintouin permanent me tapait à tel point sur les nerfs qu'il m'arrivait de me réveiller brusquement en pensant avoir entendu un appel.

Echos

On pourrait penser qu'au moins, durant la nuit, nous pouvions trouver le sommeil. Erreur ! Une armée de punaises nous tombait dessus par surprise et leurs piqûres douloureuses nous rendaient fous. Il était dangereux d'allumer la lumière, car les gardes appelaient tout de suite, rapportaient au commandant et nous étions tous punis. Nous devions repousser notre vengeance jusqu'au matin. Et quand, le matin venu, nous secouions nos nattes, des douzaines de punaises tombaient au sol et nous les piétinions avec une furieuse envie de vengeance. Nous avons réussi à réduire considérablement le fléau en secouant tous les jours les lits, en bouchant et colmatant toutes les fissures et tous les trous dans les murs et en inspectant quotidiennement en profondeur le matériel spartiate de la chambre. Le fléau réapparut quand, au printemps 1916, des « isolateurs », remplis de punaises, furent livrés. Les isolateurs étaient constitués d'un revêtement de planches sur de petits socles en bois, qui devaient servir de supports pour les sacs de paille. Nous étions sans cesse interrompus dans notre travail par le fait qu'un sergent surgissait, s'estimant dérangé dans sa pause.

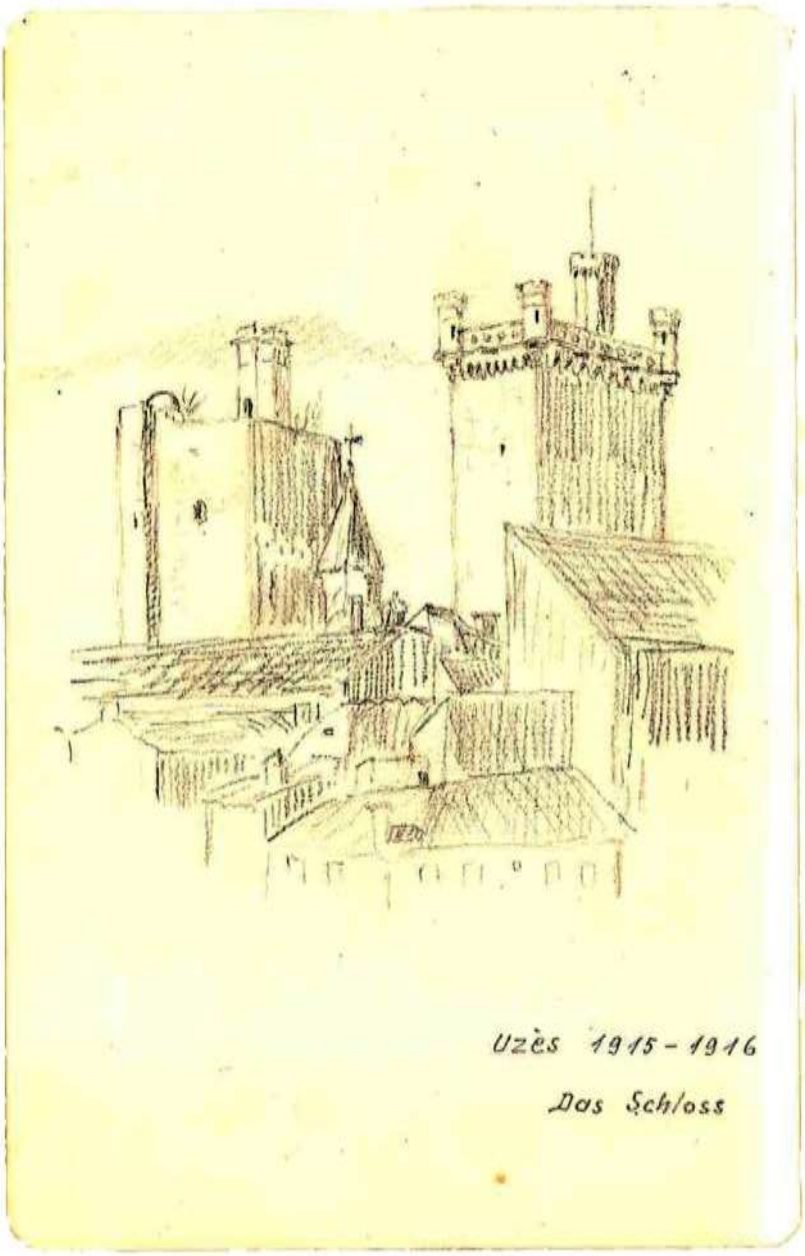
Mais bientôt des perturbations nocturnes pires que le fléau des punaises survinrent. Parmi les prisonniers, il y avait des membres pro-italiens de la monarchie austro-hongroise. Ils gagnèrent l'amitié particulière de Joffre simplement en criant, lors de la déclaration de guerre de l'Italie aux puissances de la Triple Alliance, qui intervint juste après notre arrivée à Uzès : « Vive la France, vive l'Italie ! » Ils obtinrent immédiatement de la part du commandant des passe-droits, furent exemptés de corvées et devaient se charger de tenir le bureau français ordonné. Ils profitèrent de cette occasion pour dérober les clés des portes de la caserne et s'enfuir une nuit. Ils tentèrent de fuir par l'Espagne. Ils furent capturés à Cette[51] et ramenés à la caserne. Le commandant ne trouva rien de mieux à faire que de nous faire payer cela. En plus d'une fermeture durant trois jours de la cantine, des rondes furent mises en place, qui, trois ou quatre fois par nuit, faisaient du vacarme dans les chambres. On collait la lanterne devant le visage des prisonniers allongés, on les comptait et comparait le résultat avec la liste de l'équipe accrochée sur la porte. C'était un vrai calvaire. Les bottes cloutées de la ronde claquaient sur les pavés des couloirs et des chambres. Si les gardes étaient de mauvaise humeur, ils refermaient violemment les portes, de sorte que le bruit se répercutait en échos multiples à travers la caserne. Après la mise en place des rondes, c'en était fini du sommeil. Nous somnolions et entendions les sentinelles au dehors crier à tout moment : « Sentinelle, prenez garde à vous ! »

Hormis les corvées quotidiennes, les Français avaient pris différentes dispositions qui devaient bien nous montrer notre condition de prisonniers. Il y avait, tout d'abord, la visite des chambres par le commandant qui avait lieu tous les samedis après-midi. Elle se déroulait habituellement de deux à cinq heures et nous n'étions pas autorisés à quitter nos chambres pendant ce temps. Nous passions notre samedi matin à laver et nettoyer de fond en comble nos cellules. Les sergents et les caporaux débarquaient déjà à onze heures, afin de s'assurer qu'aucun mobilier interdit ne se trouvait dans les chambres. Cette règle fut appliquée particulièrement sévèrement lorsque, peu de temps après notre arrivée, la caserne reçut la visite d'un colonel de la gendarmerie de Marseille. Il donna l'ordre de confisquer toutes les chaises que nous avions achetées par manque de sièges dans la cantine. Elles ne nous furent rendues qu'au moment de notre transfert au camp de l'Île-Longue en

---

[51] NDT : aujourd'hui Sète

août 1916. Mais comme nous ne pouvions pas les emmener avec nous, nous les avons détruites. A la longue, le manque de sièges était une torture. Nous fabriquions donc, à partir des petites caisses arrivées de notre pays natal, des tabourets. Mais ceux-là, ainsi que notre table, ont disparu lors des visites du samedi après-midi. Nous avions découvert, dans une aile de la caserne, un sombre débarras. Et nous avions pris l'habitude d'y faire disparaître tables et tabourets avant le début de la visite du samedi. C'est ainsi que, le samedi, notre chambrée récolta pour son dépouillement exemplaire un « bien » du Nègre détesté. Mais, finalement, même ce débarras fut découvert par les gendarmes et nous dûmes renoncer à nos secrets bien-aimés.



Uzès – Le Château

Une fois que nous avions, le samedi matin, débarrassé notre cellule de toute chose indésirable, ramassé chaque petit brin de paille, empilé soigneusement les couvertures sur les nattes, alors apparaissait le sergent pour une dernière vérification. Il demandait alors que les couvertures empi-

lées soient placées à la tête ou au pied du lit, ou bien étendues sur les nattes, vérifiait que le paquetage ne contienne pas plus qu'une tenue complète, contrôlait que rien n'avait été caché sous les sacs de paille, passait l'index le long des murs, des étagères, de la porte, des vitres pour s'assurer que tout avait dépoussiéré. Le sergent avait à peine franchi la porte qu'apparaissait le caporal qui répétait la même cérémonie, puis un deuxième et encore un troisième. C'est ainsi que s'écoulaient interminablement les heures jusqu'à la visite du commandant.

Uzès – Notre ami (carburateur à pétrole)

Comme notre chambre faisait partie de la cinquième section et que la visite commençait toujours par la première, nous devions nous tenir prêts des heures durant jusqu'à ce que ce soit notre tour. Si le signal était donné à deux heures, il était déjà presque quatre heures et demie quand venait le tour de notre chambre. Nous regardions alors le Nègre, accompagné du gros lieutenant du bureau

et d'un état-major d'hommes en uniforme, traverser la cour pour rejoindre notre aile. Sur l'ordre du sergent : « Fixe !»[52], nous devions nous mettre au garde à vous. L'instant d'après, le Nègre passait la porte de notre cellule et laissait promener son regard scrutateur sur les prisonniers, sans les regarder directement en face. Souvent le lieutenant, qui suivait le Nègre, se faufilait, tout botté et galonné qu'il était, à l'avant vers les lits, saisissait un des paquetages et faisait voltiger ce qu'il contenait au sol. Il n'hésitait pas non plus à jeter les couvertures à travers la pièce et à trifouiller à l'intérieur des sacs de paille. Nous blêmissions sous l'effet de la colère de devoir regarder comment les affaires, que nous avions mis des heures à ranger, étaient jetées aux quatre coins de la pièce. Le Nègre regardait, tournait les talons et quittait la pièce en lâchant un « Bien ». Dès que l'appel était terminé, nous pouvions retourner dans la cour. Les mêmes appels avaient lieu à l'occasion des nombreuses visites que les généraux et les colonels de la 20ème région rendaient à notre camp. C'est ainsi que se déroulait l'après-midi à chaque fois.

Un jour, il fallut constituer un corps de pompiers. Chaque chambrée devait présenter deux hommes, qui, chez nous, furent tirés au sort. Les pompiers devaient faire leurs exercices tous les samedis après le repas du soir. Au signal du feu, tous les prisonniers ainsi que les pompiers devaient se rendre dans leurs chambres (!) ; les sentinelles de l'équipe de garde bloquaient les sorties qui menaient à la cour en brandissant les baïonnettes. Extraite d'un débarras, la lance à incendie était bruyamment déroulée dans la cour. Le commandant désignait alors une cellule qu'il ne supportait pas comme étant l'objectif à éteindre. Le sergent s'y précipitait. Les occupants avaient à peine le temps de réaliser ce qui se passait qu'il arrachait la fenêtre et, l'instant d'après, un jet d'eau jaillissait de la lance à incendie à travers la fenêtre et inondait les prisonniers et leurs affaires. Les personnes touchées serraient les poings, impuissantes, et montraient les sacs de paille et les couvertures complètement trempés.

Le versement hebdomadaire de notre argent mis en dépôt durait des heures. Le taux appliqué changeait sans cesse. Longtemps nous avons reçu 15 francs par semaine alors que, durant des mois, le taux fut rabaissé à 5 francs pour les dépôts inférieurs à 250 francs. Au début, la somme était versée en argent, plus tard en une monnaie spécifique au camp. Ceux dont le nom commençait par z pouvaient attendre environ trois heures avant de recevoir leur versement hebdomadaire.

La fouille des paquets en provenance de l'Allemagne, qui s'effectuait en présence du Nègre, se déroulait, avec le temps, de manière de plus en plus pénible, si bien que de nombreux prisonniers finirent par prier leurs proches de ne plus rien leur envoyer. A titre d'exemples, les saucisses étaient découpées dans la longueur, les pots de confitures ouverts et le contenu mélangé avec des couteaux de poche et ainsi de suite. Sur les emballages de nombreux paquets, on retrouvait des inscriptions révélatrices telles que : « Cochons allemands ! » « Attention bombes » etc. Les cigarettes étaient presque systématiquement volées.

Tous les livres devaient passer par la censure du bureau pour ensuite être tamponnés d'un cachet. Des razzias étaient souvent menées à la recherche d'écrits, de journaux intimes non munis du cachet, de bouteilles et de couteaux. Nous étions comme sur des charbons ardents tandis que les sergents et les caporaux retournaient tout. Cependant, j'avais si bien caché mon journal qu'il n'a jamais été trouvé. Le Nègre laissait aussi arrêter un prisonnier dans la cour de manière aléatoire, le

---

[52] NDT : en français dans le texte

faisait mener jusqu'au bureau où il était soumis à une fouille complète, pour vérifier s'il portait quelque chose d'interdit. S'il possédait une valise dans la salle des bagages, alors il y était mené par les gendarmes et devait assister à la fouille de ses affaires. Certains propriétaires de journaux furent découverts, enfermés trente jours dans une cellule et les journaux confisqués.

Peu de temps après notre arrivée à Uzès apparurent à nouveau quelques cas de typhus, sans doute des personnes contaminées à Casabianda. Aucun des prisonniers n'avait le droit d'accompagner les mourants dans les derniers instants. Par contre il nous était autorisé, sur nos propres deniers, de nous procurer des croix en bois pour les morts. Quelques semaines plus tard, un interprète en uniforme d'artillerie nous apprit que la croix sur la tombe de l'homme d'affaire de Hambourg avait été cassée par la tempête et qu'il fallait nous en procurer une nouvelle. Nous eûmes aussi un autre son de cloche : les croix étaient arrachées par la population en colère.

Une plaie usante

La captivité était telle qu'elle sciait[53] nos nerfs. L'éternel jeu du chat et de la souris au sein de la caserne. Le regard se heurtait partout sur des barreaux, des murs, des portes closes, des sentinelles cintrées d'un pistolet et d'une baïonnette. Tous les jours se ressemblaient. Une fois la nuit passée, nous fuyions les effluves lourds de la caserne aussi vite que possible en allant faire toujours les mêmes ronds durant une heure dans la cour. Ensuite nous retournions dans notre chambre, sortions un des livres envoyés et lisions. Nous faisions ensuite don de nos livres à la bibliothèque du camp ce qui apportait un peu de bonheur aux prisonniers. De nombreux camarades se rassemblaient et apprenaient des langues. Pour ma part je pratiquais le turc avec le préfet de police de Skutari qui s'était fait cueillir quelque part sur la mer Egée. D'autres encore s'installaient pour jouer ensemble aux échecs ou tout autre jeu. Notre chambre possédait un petit trésor, un petit réchaud à pétrole que nous cachions dans une petite caisse. Il était naturellement strictement interdit d'avoir ce genre d'objet dans les chambres. L'appareil n'avait pas de prix pour nous, car il nous permettait de nous préparer du thé le soir. Faire bouillir de l'eau dans les chambres était très dangereux en raison de la surveillance permanente ; c'est pour cette raison que le réchaud devait rester caché et un camarade devait se tenir près des escaliers pour veiller à ce que nous ne soyons pas surpris par un garde. Dès qu'un toussotement prévenait de l'arrivée de l'ennemi, le réchaud était rapidement éteint, placé dans la boîte prévue à cet effet et le tout glissé sous la caisse qui faisait office de poubelle. Là personne ne pouvait le remarquer. Durant la visite du samedi, le réchaud était caché, avec d'autres affaires interdites, dans une partie normalement inaccessible du bâtiment. Un jour, notre réchaud a bien failli être découvert. Un général venait visiter la caserne. Nous attendions depuis déjà quelques heures dans notre cellule et commencions à avoir très faim. Habitués au danger, nous avons décidé de nous préparer rapidement une galette. Nous avons promptement rassemblé réchaud, poêle et accessoires et commencé la cuisson. J'avais déjà englouti ma galette tandis que celle de « Vollbart » était en train de dorer quand retentit le signal de l'extérieur : « Ils arrivent ! » En un éclair, le réchaud s'est retrouvé dans sa caisse, la galette sur une assiette et la poêle cachée. Seul trônait la galette encore chaude sur la table ; c'est alors que la porte fut ouverte brusquement et l'intendant de la caserne entra. Avec rapidité et détermination, il plaça la galette sous notre caisse de sorte que les

[53] NDT : nous avons conservé le verbe « scier » utilisé par Hellmut Felle

officiers et le général, qui le suivaient de près, ne remarquèrent absolument rien. Une fois le danger passé, « Vollbart » posa à nouveau son repas sur la table en jurant et s'apprêtait à entamer la galette quand un des officiers pénétra à nouveau dans la chambre, vit la délicieuse galette et demanda : « C'est de la cantine ? » Nous avons répondu d'une seule voix : « Oui! » Tout danger fut ainsi écarté. Mais, un jour, le « Schutzmann », avec son flair infaillible, découvrit notre cher réchaud et notre chef de chambrée fut envoyé au cachot. Dans des cas comme celui-là, le réchaud devait être confisqué. Nous avons donc rapidement fabriqué un faux appareil à partir de boîtes de conserves et remis celui-là. C'est ainsi que notre cher réchaud et notre thé du soir furent sauvés. La visite du colonel de la gendarmerie de Marseille nous coûta par contre, outre les chaises, aussi notre caisse, originaire de Casabianda, qui nous servait de table mais également de réserve. « Vollbart », d'un esprit très pratique, fabriqua une table pliante, que l'on pouvait fixer au mur et qui était, de ce fait, cachée par les sacs de paille relevés.

Notre cellule ressemblait à toutes les autres. Les prisonniers étaient allongés ou assis sur les nattes, dans toutes les positions possibles et étaient, soit en train de ruminer, soit plongés dans un livre. Dans un coin, certains s'interrogeaient sur le vocabulaire, dans un autre coin d'autres jouaient à un jeu. Si l'un des prisonniers faisait une remarque, alors un camarade d'un des groupes lançait le débat jusqu'à ce que, finalement, tout le monde y participe avec entrain. Pour ne pas rester assis dans le noir lors des longues soirées d'automne et d'hiver, nous avions acheté, par l'intermédiaire de la cantine, des lampes et du pétrole. C'était vraiment un sacré coup des Français de ne pas nous fournir d'éclairage. L'abrutissement auquel nous étions exposés nous aurait atteints encore plus sévèrement si nous ne nous étions pas tous consolés avec les incomparables faits d'armes de notre armée. Grâce aux journaux français et italiens et bien qu'il nous fût difficile de contourner l'interdiction de lire ces journaux, nous étions remarquablement bien informés des grands succès de notre offensive en Russie en 1915. Les journaux étaient littéralement payés à prix d'or par les prisonniers et certains Français faisaient alors de bonnes affaires. Quelle joie nous envahit lorsque Varsovie tomba[54] et presque au même moment Novogeorgievsk[55], Kaunas[56] et Brest-Litovsk[57]. Nous dessinions alors toute la journée des cartes du front de l'est et attendions avec impatience les journaux qui étaient livrés dans le camp après le déjeuner. Concernant l'Italie, l'intendant de Casabianda avait finalement raison. La rumeur selon laquelle l'Italie allait entrer en guerre, se répandait et paralysait nos pensées. Lorsque l'intervention de l'Italie eut finalement lieu[58], nous nous demandions tous comment on avait pu en arriver là. Nous nous faisions beaucoup de souci pour le front du sud. Mais durant plusieurs semaines, les seules nouvelles émanant du quartier général italien étant des bulletins météo, notre espoir en une issue heureuse de la guerre grandit à nouveau. Nous avons dû aussi passer par des moments angoissants, en septembre 1915, lors de la tentative de percée des Français en Champagne. Les journaux français présentaient les gros titres et les gardes passaient tout au peigne fin. Alors qu'au deuxième jour de la bataille, je balayais le poste de garde avec d'autres prisonniers, les poilus affichaient un air triomphal. Mais, bientôt, ce fut notre tour de parader la tête haute. A cette période, les Français placardaient partout des affiches. L'une d'elles était accrochée à l'entrée de la caserne et on pouvait y lire :

---

[54] NDT : le 5 août 1915
[55] NDT : le 21 août 1915
[56] NDT : ou Kowno, le 22 août 1915
[57] NDT : le 25 août 1915
[58] NDT : l'Italie entre en guerre le 23 mai 1915

« Taisez-vous ! Méfiez-vous !
Les oreilles ennemies vous écoutent ! »[59]

L'été était chaud. Pour nous rafraîchir après la chaleur de la journée, nous nous étions faufilés jusqu'aux lavabos, avant d'aller nous coucher, et nous étions lavés entièrement le corps. Malheureusement, notre sergent le remarqua et les salles de bains furent accessibles seulement durant une heure le matin et le midi. A la fin de l'automne, toute notre chambrée dut déménager dans une cellule située plus haut dans une tour, une cellule qui ne possédait qu'une minuscule fenêtre sur la cour. Nous avons logé, mes douze camarades et moi-même, durant les huit mois suivants dans cette pièce. En hiver il y faisait toute la journée sombre. Nous avons reçu un poêle qui fut installé au plein milieu de la cellule. Le charbon livré, prévu pour dix jours, était consommé en à peine deux jours, malgré un rationnement des plus économes. C'est pourquoi nous étions heureux de pouvoir nous procurer, avec nos deniers propres, des briquettes de noix à la cantine. Il était interdit de cuire quoi que ce soit sur le poêle. Mais nous le faisions malgré tout, après avoir posté un garde dans le couloir. La mise à l'écart de la casserole se faisait avec une telle dextérité que nous n'avons jamais été pris sur le fait. Quand le clairon signalait le réveil du matin, il faisait encore nuit. Et comme la nuit tombait assez tôt, nous étions très rapidement à nouveau enfermés dans la caserne. Le temps s'écoulait avec une lenteur atroce. Nous nous plongions dans toutes sortes de livres, mais nous commencions même par être lassés de la lecture. Finalement nous nous allongions sur les nattes, regardions danser les ombres au plafond et chuchotions avec nos camarades. C'est ainsi que s'écoulaient les heures, les jours, les semaines et les mois.

En face de notre chambre fut aménagée une pièce pour les malades légers. Elle ne se différenciait en rien des autres cellules. Elle accueillait quelques spécimens curieux de prisonniers qui éveillèrent plus d'une fois notre curiosité. Le chef de chambrée des malades était un peintre corpulent et asthmatique, qui avait été capturé sur un navire chargé d'os, alors qu'il essayait de rallier l'Italie depuis l'Espagne. Il occupait ses journées à écrire et fumait, l'une après l'autre, des cigarettes antiasthmatiques. Tout l'étage empestait de cette fumée. Les autres occupants de la cellule s'en plaignaient également, mais personne n'osait se dresser contre le chef de chambrée qui les surpassait tous par sa force. Le vieux pâtissier se vengeait la nuit en ronflant terriblement. Nous pouvions l'entendre jusque dans notre chambre. Et le chef de chambrée se mettait à hurler : « Pâtissier, pâtissier, arrêtez ou je casse votre lit ! » Un instant plus tard : « Vous m'avez entendu, pâtissier ? » Et celui-là gémissait pitoyablement : « oui, c'est à cause de vos cigarettes antiasthmatiques ! » Et cette scène se répétait souvent durant la nuit. Il y avait également cet homme originaire de Munich, souffrant de la vessie qui avait un pot de chambre en porcelaine dans le couloir. Comme nous ne parvenions pas à lui faire déplacer son pot ailleurs, nous y avons percé un trou dans le fond. Nous nous étions à peine couchés, ce soir-là, que nous avons entendu la porte d'en face s'ouvrir ; l'instant d'après, nous avons entendu quelqu'un patauger et notre pigeon siffla entre ses dents : « Merde alors ! » Et nous gloussions sous nos couvertures.

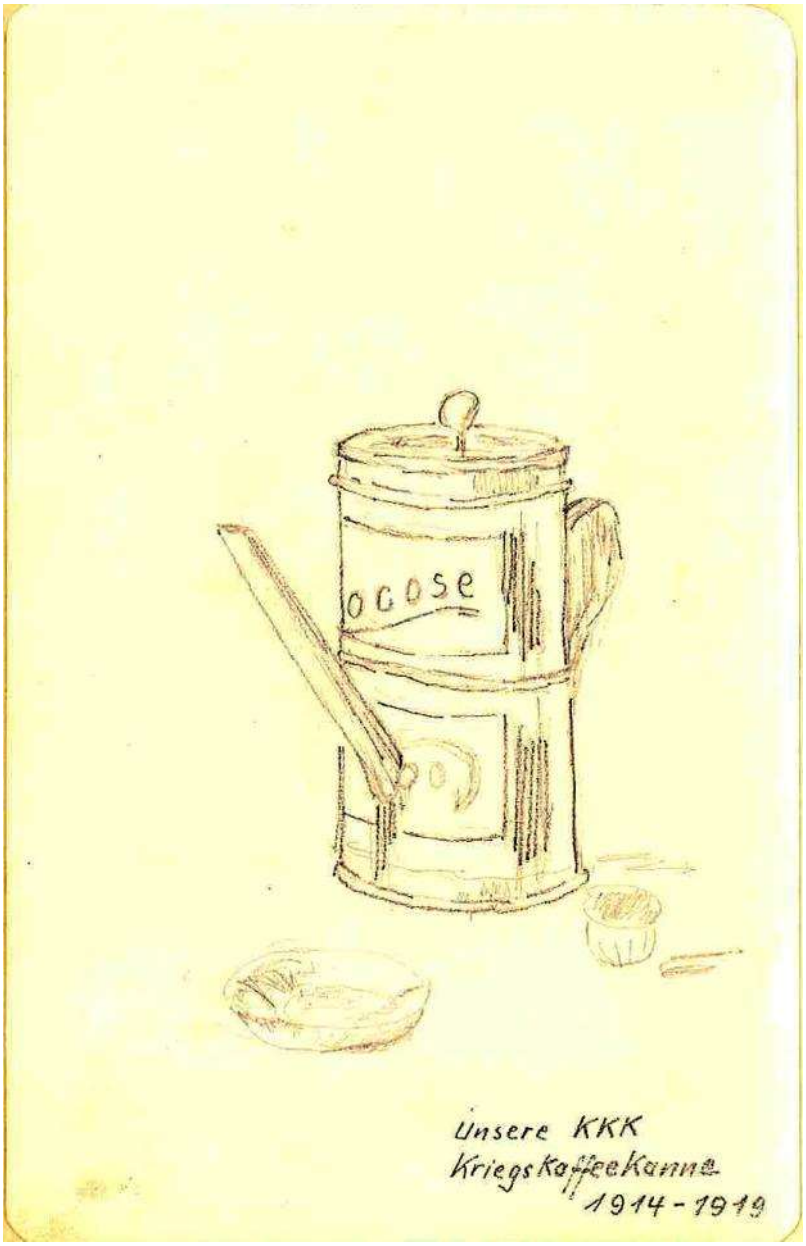
Un Hongrois, qui fut échangé en 1917 par L'Île-Longue et qui devint ministre de l'agriculture après la Révolution[60], fut également installé dans la petite infirmerie. Il était petit, gros et ressemblait

---

[59] NDT : en français dans le texte

[60] NDT : Barna Buza, cette référence à Barna Buza est surprenante car selon nos sources Hellmut Felle et Barna Buza n'ont pu se rencontrer qu'au camp de l'Île-Longue, à partir du 22 août 1916.

à un juif. Il fit preuve d'une soumission servile face aux Français. A chaque occasion, Joffre s'adressait à lui en disant : « Si la Hongrie n'était pas entrée en guerre, vous ne seriez pas prisonnier aujourd'hui ! » Alors le juif se recroquevillait sur lui-même et soufflait : « Mais je suis de l'opposition ! »



Uzès – Cafetière de guerre

L'hiver fut interminable. Je me souviens encore du soir de Noël, où nous avons été rassemblés dans une salle de la caserne, dans laquelle se dressait un sapin de Noël illuminé. En présence de plusieurs interprètes, le recteur de Berlin tint un discours. Il ne parla pas de paix, mais de la haine qui nous entourait. Sa voix tremblait tandis qu'il s'exprimait et il termina par ces mots : « Nous ne pourrons jamais oublier à quel point nous avons été haïs et martyrisés ! » Les jours défilaient lentement, ponctués sans cesse par les appels stridents du clairon. Hébétés, nous ruminions à longueur de journée. A la fin, nous lisions machinalement les livres, sans rien retenir du contenu. Les journées étaient réglées par le déjeuner et le dîner. Personne ne pouvait avaler la masse immangeable que formait le pain noir. Donc nous la faisions sécher et l'utilisions comme matériau de chauffage. L'abattement

hivernal se ressentait même dans les journaux. Les rapports venant des zones de guerre ne relataient aucun changement. C'est ainsi que, déconnectés des événements, nous attendions l'arrivée du printemps avec l'espoir qu'il nous apporte une victoire décisive sur le front de l'ouest et ainsi la liberté pour nous tous. Un soupçon de joie nous envahit pourtant : l'évacuation des Dardanelles par les Alliés fin 1915.

La tempête éclata plus tôt que nous ne le pensions, en ce début de la nouvelle année. Lors des derniers jours de février, l'information, selon laquelle notre attaque à Verdun avait été couronnée de succès, circula dans la caserne. Les journaux livrés confirmèrent la rumeur et rapportèrent la chute du Fort de Douaumont[61]. Dans ces moments, c'en était fini de notre hébétude. Nous errions dans les couloirs et dans la cour en souhaitant ardemment que les Français soient vaincus. Après quelques jours, la tension retomba, les Français tenaient le coup. Dans les semaines suivantes, nous avons suivi les terribles batailles autour de Vaux et du Mort-Homme grâce aux cartes publiées par les journaux. Terrassés par l'incertitude, nous espérions, jour après jour, un événement décisif. En vain! Cependant en mai, cela sembla bouger sur le front tyrolien. Faux espoir à nouveau ! Après des débuts prometteurs, l'offensive autrichienne contre l'Italie sur le plateau d'Asiago fut stoppée. S'ensuivit l'offensive franco-britannique de la Somme. La Bataille de Jutland[62] (Skagerrak) apporta une courte embellie dans tous ces événements. Mais, ensuite, vint le revers avec les Russes qui lancèrent leur offensive en Galicie, offensive qui devait les mener jusqu'au pied des Carpates.

Nos émotions, telles des balles de ping-pong jetées ici et là au gré des événements, oscillaient entre triomphe et accablement lors des défaites subies. Nous supportions douloureusement, jour après jour, l'inquiétude pour la patrie et notre impuissance face aux événements qui se précipitaient. Même la lecture des journaux finit par nous rebuter. Nous nous sommes détournés des journaux et sommes retournés vers nos livres. Il y avait partout des camarades en train de lire, assis, debout, allongés. C'était une parade contre la saleté que les journaux français déversaient sur tout ce qui était allemand. Nous voulions juste oublier la guerre, la captivité, mais c'était impossible.

De nouveaux prisonniers arrivaient sans cesse, des Allemands de nos colonies ; parmi eux se trouvaient des Allemands qui arrivaient du Dahomey où on leur avait mis les poucettes (instrument de torture) et qui avaient dû endurer des choses innommables. Il arriva des Grecs et des Turcs des îles de la mer Égée et de Thessalonique, que les Alliés étaient simplement allés chercher. Il vint également des Serbes, qui avaient refusé de continuer à se battre sur le champ de bataille macédonien. Toutes les cellules encore vides avaient été remplies avec les nouveaux arrivants. Quand nous prenions l'air dans la cour, nous étions si serrés, qu'à tout moment, nous nous cognions aux camarades, même si un accord tacite nous faisait tous tourner dans le même sens. Le manque de place se fit encore plus criant, quand le commandant décida, pour d'obscures raisons, de fermer les cellules de la tour. Au début de l'été, nous fûmes obligés de débarrasser notre chambre et de nous installer dans une pièce, dont la fenêtre était au trois-quarts de la hauteur recouverte de planches pour épargner à la population la vue des Boches. Dans cette cellule, il faisait chaud et lourd, comme dans une écurie, même si nous laissions la porte du couloir ouverte jour et nuit. Il faisait si lourd, que, parfois, nous nous allongions, complètement dévêtus, sur nos nattes. Mais le sommeil nous fuyait. A cela s'ajou-

---

[61] NDT : 25 février 1916

[62] NDT : La plus grande bataille navale de la guerre, entre les marines allemande et britannique, le 31 mai et le 1er juin 1916

taient les punaises et les rondes nocturnes bruyantes. Les fouilles se multiplièrent. Les gendarmes se faufilaient dans les chambres et essayaient de savoir si nous voulions tenter de fuir. La consommation d'eau fut restreinte ; par contre, toutes les deux semaines, nous eûmes droit à une douche chaude. En l'espace de deux heures, les huit cent prisonniers devaient passer sous quatre maigres jets d'eau, qui crachaient, soit de l'eau brûlante, soit de l'eau froide. L'entraînement, auquel nous étions de plus en plus soumis, nous rendait nerveux. Dans la chambre, nous sursautions au moindre bruit, pensant qu'un gendarme se faufilait. Certains des nouveaux arrivants étaient considérés avec méfiance, soupçonnés d'être des espions des Français. La tension nerveuse touchait tous les prisonniers et fit une première victime : un jeune Hongrois, saisi de la folie de persécution. Il fut tout d'abord attaché au lit durant une semaine dans l'infirmerie, car on pensait qu'il jouait la comédie. On l'entendait atrocement crier jour et nuit. Alors que son état était depuis longtemps sans espoir, il fut emmené ailleurs et j'appris plus tard qu'il était décédé.

En juin 1916, on nous fit savoir que nous devrions être transférés dans un autre camp. Après quinze jours pendant lesquels toutes les suppositions possibles circulaient, nous apprîmes que nous allions intégrer le camp d'internés civils de l'Île-Longue près de Brest. On nous donna l'ordre de remettre tout notre linge, à l'exception de celui que nous portions sur le corps. Le linge remis fut méticuleusement examiné et transporté à la gare.

Début juillet 1916, le premier convoi partit pour l'île Longue. Nous autres restants attendions d'un jour à l'autre l'ordre de marche. Presque toutes les heures, par signal de trompette, les chefs de groupe étaient convoqués chez le commandant qui leur donnait des ordres relatifs au comportement pendant le voyage. Une fois, on nous donna l'ordre de nous munir d'une couverture pour le transport, puis cela fut changé, nous devions en emmener deux, puis c'est le sac de paille qui devait être emmené, puis aussi le sac de couchage, à la fin l'ordre donné fut : « Rien ne doit être emmené ! » Quand les jours d'attente devenaient des semaines, la situation commençait à nous ennuyer puisque nous n'avions plus que le linge que nous portions sur nous.

Pendant ces journées précédant le départ, le commandant fit fouiller sans relâche les chambres, à la recherche de journaux intimes et d'autres écrits. Puisque la visite d'une commission médicale suisse était annoncée qui devait proposer certains malades à l'internement en Suisse, le départ priva beaucoup de malades de l'espoir d'être proposés à l'internement en Suisse. Nous autres, physiquement en bonne santé, attendîmes d'heure en heure le moment où nous quitterions notre prison tant détestée. Nous fûmes épouvantés de voir que, début août, nos bagages furent rapportés de la gare pour nous être remis. Ne devrions-nous jamais échapper à cette horrible caserne ? Plus que jamais le son strident de la trompette, appelant les chefs de groupe au commandant, nous cassait les oreilles. Une nouvelle pluie de règlements concernant la manière de saluer les supérieurs, l'ordre dans les chambres et couloirs … s'abattait sur nous. Comme pour se moquer de nous, les boy-scouts d'Uzès, en faisant bruyamment entendre leurs cornes, passèrent devant notre caserne aux ouvertures grillagées et bouclées de planches.

A peine quelques jours après le retour des bagages, l'ordre fut donné de les remettre à nouveau. Une nouvelle fois ils furent fouillés et transportés à la gare. De nouveau, nous attendîmes impatiemment l'ordre du départ. Alors, arriva aussi chez nous la commission médicale suisse, pour sélectionner un nombre de camarades en vue de l'internement en France, parmi eux aussi le jeune Mexicain de notre chambre. En avalant des acides dilués ou en diminuant la prise d'aliments, un cer-

tain nombre de prisonniers avaient essayé de se rendre « mûrs pour la Suisse » et ainsi d'échapper au triste sort de la captivité. Quelques-uns y arrivèrent effectivement, d'autres durent rester malgré tout et eurent à supporter pendant encore longtemps les séquelles des dévastations infligées à leur corps. Mais, pendant cette période les tracasseries atteignirent leur plus haut degré : Nous étions tout près du désespoir quand fut donné l'ordre de nous lever à minuit et de nous préparer au départ. Comme le bouclage des fenêtres avec des planches, pendant notre séjour, ainsi la nuit sombre devait soustraire les Boches de la vue des habitants d'Uzès.

Brest

Traversée de la France

Vendredi 16 août 1916, à minuit, l'alarme sonne. Nous nous relevons de la couche, nous habillons à la lumière bleuâtre de la petite lampe de nuit, devons vider les sacs de paille dans la cour et balayer la caserne. C'est un fourmillement de spectres d'ombres noires dans la nuit sombre d'où surgissent tels des spectres schèmes les visages blêmes des prisonniers, avant de disparaître. Nous nous cousons nous-mêmes un sac à dos, chargeons couverture et gamelle et, dans l'obscurité de la

nuit, attendons pendant des heures dans la cour, où des corporaux, balançant des lampes, nous comptent et répartissent en colonnes de groupes. Quand le jour commence doucement à pointer, le portail de la caserne est ouvert. Dans la rue devant la caserne règne un silence de mort. Comme des spectres, des pignons de maisons surgissent dans le demi-jour. Nous nous mettons en marche. Quand je passe la voûte du portail, je dois respirer profondément. Maintenant nos bottes claquent sur les pavés raboteux d'Uzès. Des fenêtres de quelques maisons sort un rayon de lumière et des personnes en chemises blanches y apparaissent. Enveloppée d'un silence profond, entre jour et nuit, notre colonne avance lentement. Quand nous arrivons à la gare, le jour se lève.

Nous dûmes attendre environ deux heures et, pendant ce laps de temps, fûmes comptés plusieurs fois. Puis arriva, à cheval, le commandant qui traversa nos rangs. Une locomotive pantelante s'approcha, fut accouplée aux wagons, et le chargement des wagons disponibles commença. Ensemble avec mes camarades, j'avais la chance d'attraper un bon wagon de troisième classe. Dans sa lourdeur, le train mit un certain temps avant de se mettre en mouvement. Combien inaccoutumé était le bercement et le balancement du train! Le train traversa la région montagneuse des Cévennes, avec ses forêts et crevasses, en passant des douzaines de tunnels dans lesquels la vapeur de la locomotive nous empêcha presque de respirer. Le trajet passa ensuite par Brioude, Poitiers, Tours, Le Mans, Rennes avant d'arriver à Brest et dura quatre jours, jusqu'au mardi 22 août. Je n'ai pas besoin de dire que, en arrivant, j'étais tout moulu. En Touraine, j'ai remarqué les champs de blé étendus dans lesquels travaillaient entre autres des prisonniers de guerre allemands. Combien la guerre était éloignée! Une fois, pendant le trajet, notre transport s'arrêta à côté d'un train occupé de troupes françaises au retour du front. La plupart d'entre eux semblaient être saouls, ils nous invectivèrent et l'un d'eux cassa une vitre de notre compartiment.

Nous n'avions pas à nous plaindre des équipes de gardes dans notre compartiment. Ainsi, à côté de moi était assis un chasseur monté avec qui j'entrai en conversation. Nous abordâmes le sujet des raisons économiques qui ont provoqué la guerre et je nommai comme mobile la jalousie des Anglais ; je fis aussi remarquer que les Français se retiraient bien plus tôt des affaires que c'est le cas en Allemagne. Oui, dit-il, tout cela n'est pas la cause mais la conséquence, à savoir la conséquence de la paix de Francfort, défavorable pour nous : « Tandis que les forces de l'Allemagne furent multipliées par la guerre victorieuse, la France subit toujours les effets de cette défaite. La modification de la paix de Francfort est pour nous l'objectif principal de la guerre. Et nous avons la supériorité. Certes, nos armées n'ont pas encore conquis la décision, mais attendez ! Le temps travaille pour nous. L'armée anglaise n'en est qu'à ses débuts. En Macédoine vous êtes en grand danger et dans quelques jours vous allez voir la déclaration de la guerre de la Roumanie. Croyez-vous vraiment que votre allié, l'Autriche-Hongrie pourra tenir ? »

Moi : « Je suis convaincu que nous pourrons tenir le front de l'ouest contre toutes les attaques et que nous serons en mesure de supporter les pertes sur le front de l'est comme celle lors de l'offensive de Broussiloff. Cependant, à cause de ses offensives, la force des Alliés s'affaiblira tellement qu'un jour il vous sera impossible d'emporter un succès décisif. Pendant ce temps, nous sommes en pays ennemi et tenons des gages. »

Après un long silence, le chasseur disait : « Comme vous, nous en avons assez de la guerre, mais le temps de la paix n'est pas encore arrivé. Si cependant nos journalistes se trouvaient, comme nous, dans la gadoue des tranchées, ils écriraient d'autres articles. C'était la première remarque cri-

tique d'un Français à l'égard de la presse française que j'aie entendue. Jusqu'à présent, les soldats français que nous connaissions, s'étaient toujours basés sur les seuls journaux. Au Mans, nous dûmes changer de wagon. De tout jeunes petits gars de soldats bouclaient la gare. Nous dûmes descendre et prendre place dans un autre wagon. Il y était écrit « Alsace-Lorraine IVème classe ». Nous avions de la chance parce que dans notre wagon il y avait au moins une toilette. Très fatigué, avec d'autres camarades je m'allongeai sur le sol et m'endormis, bien que les secousses fissent taper les têtes contre les parois.

Île Longue – Attente du courrier

Au quatrième jour de notre voyage, fatigués, démolis et affamés, nous arrivâmes à Brest. Notre train s'arrêta pendant quelques heures sur une voie secondaire près d'une usine d'explosifs en plein travail. Finalement, il descendit au port et s'arrêta sur un quai éloigné. Tout de suite, quelques vapeurs de commerce armés attirèrent mon attention; les canons étaient installés sur le pont arrière, sur de hautes plateformes. D'importants tas de munitions, emballées dans des caisses en bois, furent chargés dans des wagons à marchandises tenus prêts. Nous dûmes descendre, fûment comptés et conduits au bord d'un remorqueur qui quitta le port intérieur entouré d'un mur pour sortir dans la large rade. Comme des pointes d'une couronne, de toute part de raides falaises plongent dans l'eau et divisent la grande rade dans plusieurs petites baies. Le soleil brillait chaudement sur la surface de l'eau. Les roches étaient rongées par la mer, mais sur leur dos se dessinaient des prés verts légèrement bombés. Notre bateau laboura un large sillon dans la surface lisse. Nous fîmes cap sur une île qui émergeait abruptement de l'eau. Sur son dos couvert de broussailles nous distinguions de vieilles fortifications qui se détachaient clairement devant l'horizon. Soudainement, un groupe d'hommes en

sortit avec précipitation, criant et brandissant chapeaux ou mouchoirs, qui dévalèrent la côte raide, en se dirigeant vers l'embarcadère. C'étaient des prisonniers de l'Île-Longue. Nous étions arrivés à destination.

Nous sommes débarqués et voyons avec étonnement que les prisonniers de l'Île-Longue ont tous l'aspect bronzés, qu'ils sont habillés correctement, portent de vrais chapeaux, casquettes et mêmes de bonnets de club multicolores. Et nous voilà, avec nos vêtements ridicules, militarisés, le bonnet de clown, confectionné de vieux chiffons, sur la tête, à la vue de nos vieux camarades, nous ressentons une profonde honte des signes de l'humiliant abaissement que l'on nous a fait subir au camp d'Uzès.

Île Longue – Notre jardin

A peine arrivés à terre, nous arrachons les bandes rouges, numéros, PG et bonnets et les jetons à l'eau. Nous déchargeons nos bagages et les portons avec peine sur le chemin raide montant vers le haut de l'île, aidés par nos camarades, qui nous saluent joyeusement. Nous passons par un large amas de fils de fer derrière lequel s'étendent de basses baraques de bois. De primitives digues en pierre servent de chemins de marche. Divisés en plusieurs groupes, nous visitons le camp dont les baraques aux parois penchées ont l'air ravagées par les intempéries. Nous sommes 34 hommes à être logés dans une baraque d'une largeur de cinq mètres et d'une longueur de vingt mètres qui ressemble à une arche de Noé. Du côté de chaque pignon se trouve une porte avec le numéro de la baraque. Un passage couvert de planches en bois divise la baraque en deux moitiés. A droite et à gauche du couloir, sur toute la longueur, sont installés des sommiers destinés à servir de supports pour le sac de paille. Sur chaque paroi latérale cinq ouvertures qui peuvent être fermées grâce à des fenêtres pivotantes jettent une faible lumière à l'intérieur. Il n'y a ni table ni chaise. L'éclairage consiste en une seule lanterne d'étable qui, le soir, est posée au milieu de la baraque. Nous constatons qu'il s'agit d'un produit allemand. J'ai grand-faim, c'est pourquoi je suis content quand je suis invité par un vieux de l'Île-Longue que je connaissais d'autrefois. Mais combien je suis étonné quand je rentre dans les baraques de ceux qui sont depuis longtemps à l'Île Longue. Il y a des prisonniers du

« Nieuw-Amsterdam ». Avec de la toile de sac, ils ont divisé la grande baraque en plus petites parties et y ont appliqué des papiers peints. Ils se sont procuré une table et des chaises. Sur les parois sont accrochés des tableaux et des rideaux sur les fenêtres.

Île Longue – Village « Le Fret 1 »

Île Longue – Village « Le Fret 2 »

Des lits pliants et superposés permettent une bonne utilisation de l'espace. Une porte coulissante ferme l'entrée. Quelle différence par rapport à Uzès où l'on nous avait supprimé tous les sièges et tables. Après avoir échangé nos paillasses, conformément aux ordres reçus, nous cherchons en vain un cabinet de toilette. Nous apprenons alors que l'eau est restreinte. Puis nous recevons encore

une claire soupe à l'eau, préparons notre couche de nuit et nous couchons de bonne heure. Très fatigué de ce long et pénible voyage, je tombe aussitôt dans un sommeil profond et sans rêve.

Île Longue

Comment décrire mes impressions quand je faisais pour la première fois le tour du camp, à l'intérieur des fils barbelés, sans que mon regard vers l'extérieur soit restreint par des murs. De voir à nouveau de l'eau, des champs et des collines avait quelque chose de bouleversant pour moi. J'oubliais le temps et par-dessus la clôture je regardais vers la rade, dans laquelle entraient et sortaient des navires, ainsi que la verdure des champs avoisinants aux bouts desquels émergeaient quelques pignons de fermes. Dans les premiers jours, je ne pouvais me rassasier de contempler la nature, ainsi le soir lorsque les nuages rougeoyaient dans les rayons du soleil couchant. Mais la nostalgie du pays et du monde au-delà des fils barbelés, m'envahissait à nouveau. Alors, à la tombée de la nuit, dans le lointain, de l'autre côté de la rade, les lumières de Brest s'allumaient et exerçaient une attraction.

Île Longue – Rue de camp

Bien sûr, nous nous étions vite habitués à ces nouvelles impressions et nous exigions du nouveau. Mais il y avait une différence très importante entre les camps précédents et le nouveau. Les prisonniers avaient, par exemple, construit un terrain de sport avec beaucoup d'efforts et de frais, ce qui était une bénédiction pour l'ensemble du camp. Ainsi nous pouvions, malgré tout, faire des exercices corporels à l'air libre. En effet, le terrain était utilisé de bonne heure le matin jusque tard dans la soirée. Pas moins de quatre clubs de football et trois de hockey sur gazon, chacun composé de plusieurs équipes, ainsi que des équipes de ballon au poing et de jeu de paume se partageaient le

terrain. Un club de gymnastique proposait des exercices aux agrès ou au sol. Lorsqu'un match important était annoncé, et on y voyait des performances de premier ordre, le terrain était entouré de centaines de spectateurs qui accompagnaient avec enthousiasme le fil des matchs. Le terrain était ouvert le matin et servait de terrain pour la promenade du matin aux 2 000 prisonniers civils. Moi-même j'y faisais chaque matin mes tours, sauf quand je participais à un match du matin et m'y préparais déjà.

Île Longue – Hockey sur gazon

Île Longue – Football

Lors d'un tour à travers les baraques, j'étais étonné d'entendre chanter une voix de femme. Je m'arrêtai et m'approchai, c'est alors que je remarquai qu'un gramophone jouait dans une baraque. Donc même cela existait ! Il y avait aussi un orchestre à cordes, constitué par des prisonniers, qui donnait d'excellents concerts. Nous étions tellement affamés de tout ce qui nous rappelait la civilisation. Ce qui était surtout agréable c'est que dans la journée on nous laissait la paix. C'en était enfin terminé avec les chicanes à longueur de journée comme à Uzès. L'appel n'avait lieu que deux fois par jour, matin et soir, dans les baraques. Par contre le nombre de corvées était plus important, car tout ce qui arrivait sur l'île, aliments et besoins divers, devait être déchargé du bateau à vapeur et remonté sur l'île, un travail très pénible par temps de tempête ou de pluie.

Notre camp dépendait du ministère de l'Intérieur. Ce qui fait qu'au sein du camp, le maintien de l'ordre n'était pas du ressort de soldats ou gendarmes, mais était effectué par des soi-disant « surveillants »[63] que nous appelions « les Pères Noël » en raison de leur âge avancé. Ils portaient un uniforme bleu foncé et des bonnets où étaient marquées, en rouge, les lettres MI (Ministère Intérieur[64]). Ils ne voulaient rien de nous et étaient satisfaits si nous-mêmes les laissions en paix. Ils se faisaient un joli revenu supplémentaire avec, entre autres, le trafic de tabac. Naturellement, en peu de temps ils avaient des surnoms tels que : « la mort d'Ypres », « cadavre en vacances », « hérisson de fumier », et encore d'autres. La surveillance à l'extérieur du camp était effectuée par des soldats qui étaient logés dans de spacieuses baraques à l'extérieur du camp. Notre premier travail était de délimiter, comme nous l'avions vu, une petite pièce dans la baraque, de mettre en place des séparations à l'aide de toile de sac et de construire des supports de lits. Nous prîmes un quatrième homme dans notre groupe culinaire et eûmes ainsi assez d'espace afin de délimiter deux petites pièces. Nous aménageâmes l'une des chambres comme « chambre à coucher », avec deux lits superposés, l'autre comme « salon ». Nous recouvrîmes la toile de jute tendue de papiers peints, décorâmes l'intérieur avec des tableaux, construisîmes une étagère à livres, une table et nous fîmes fabriquer par un prisonnier menuisier des chaises confortables. Nous suspendîmes notre bonne vieille caisse de Casabianda. Elle nous servait de garde-manger.

Île Longue – Le garde du ministère de l'Intérieur

Clandestinement, nous sciâmes une fenêtre dans la cloison de la baraque, à hauteur de la couchette, comme nous l'avions vu dans d'autres baraques, malgré la menace de 30 jours de cachot. Peu après notre arrivée, dans le camp entier on commença à scier, marteler, frapper, parce que chacun de nous voulait modifier les inconfortables baraques pour en faire des espaces plus habitables. Exception faisaient les Turcs, Grecs, Polonais et Tchèques qui se satisfaisaient de ce qui était proposé

[63] NDT : en français dans le texte.
[64] NDT : en français dans le texte

par les Français. Peu après notre arrivée à l'Île-Longue, les Tchèques furent renvoyés du camp. Dans une cuisine se préparaient les repas, d'abord pour trois puis, plus tard, pour quatre baraques. Même si les rations étaient plus petites que celles d'Uzès, en revanche la principale composante de notre alimentation était bien cuite, à savoir les pommes de terre. Dans les premiers jours de notre arrivée, nous reçûmes du pur pain blanc. Son goût ressemblait à celui des gâteaux, nous n'en étions pas rassasiés, mais bientôt, cuit avec toutes sortes d'additifs, il devint plus sombre et arriva à la distribution trempé, morcelé et moisi. Il y avait en permanence un certain manque de pain dans le camp, car ce n'était que pendant peu de temps que la vente bien limitée de pain à la cantine était autorisée. Le sucre n'était jamais fourni et il nous manquait douloureusement. A l'hiver 1916-17 nous avions le droit, deux fois par semaine, de commander de la viande et des légumes, par le biais de la cantine.

Île Longue – L'autorité de camp

Dans la baraque dénudée de la cantine, nous pouvions acheter, mais pas toujours, quelques-uns des produits alimentaires de première nécessité. Ce qu'il y avait en abondance, par contre, c'était une bière légère et un mauvais vin rouge. Quelques camarades se consolaient avec le vin, mais l'avaient chèrement payé. Les prix à la cantine augmentaient sans arrêt. A partir de 1917, seuls les malades avaient le droit d'acheter des légumes, mais seulement avec une autorisation médicale. En 1918 et 1919, la situation se compliqua sérieusement étant donné que le cours de change du Deutsche Mark tomba rapidement, si bien qu'au déclenchement de la révolution de 1918 en Allemagne l'on obtint à peine 30,- francs pour 100,- Reichsmark.

Alors que nous étions occupés à nous installer dans le nouveau camp, les informations politiques nous causaient du souci. Le 28 août 1916, la Roumanie déclara la guerre aux puissances centrales, et quelques jours plus tard les troupes ennemies envahirent la Transylvanie. Les grands titres

dans les journaux français firent alors part d'une foi inébranlable en la victoire: « Effondrement des puissances centrales ! » était le mot d'ordre. Mais la page allait se tourner de façon décisive. Les Bulgares avancèrent dans le Dobrudja, Turtukai, la Silistria et, enfin en octobre, Constanza, tombèrent dans nos mains. Mais, de manière inattendue, la décision vint d'ailleurs. L'armée de Falkenhayn battit de façon décisive les Roumains à Hermannstadt[65]. Puis suivirent les durs combats pour la possession des passages des Alpes transylvaniennes. La frappe rapide et mortelle fut donnée au col du Vulcan ; et alors, les troupes allemandes avancèrent comme un puissant torrent jusqu'à Targu Jiu et, dans une course rapide et victorieuse, jusqu'à Craiova et à travers la Valachie. Suivit, de façon surprenante, le passage du Danube par Mackensen, et le 6 décembre, Bucarest tomba entre nos mains, ce qui provoqua dans notre camp une tempête d'allégresse. Après la chute de Braila, la nouvelle année vit nos troupes en position sur le Sereth[66].

Île Longue – Cuisine

Sur les théâtres d'opérations à l'ouest, mois par mois, Français et Anglais fonçaient sans succès sur les positions allemandes de la Somme. Que signifiait, en revanche, que, devant Verdun, Vaux et Douaumont fussent à nouveau perdus. Ces succès partiels de l'adversaire nous semblaient ne pas pouvoir entraîner des changements de la situation stratégique.

On comprend aisément que la détention, déjà longue de plusieurs années, et la perspective que la guerre pouvait durer encore longtemps, suscitaient un besoin de divertissement dans cette monotonie quotidienne. Etant donné que parmi les prisonniers il y avait des camarades doués pour les arts, il fut demandé aux Français l'autorisation de jouer du théâtre. L'autorisation nous fut donnée au printemps 1917.

---

[65] NDT : Sibiu en roumain, le 28 septembre 1916
[66] NDT : le Siret, affluent de la rive gauche du Danube, prend sa source dans les Carpates

Les muses ont donc emménagé dans des ainsi nommées baraques Adrian vides. Une scène fut installée, du bois, du carton, de la toile et de la peinture furent achetés à Brest. L'on attendait avec impatience la première qui portait sur les planches la pièce « Alt Heidelberg ». Le succès fut total. La mise en scène était excellente et s'améliorait de plus en plus au fil du temps, lorsque plusieurs artistes étaient en concurrence sur l'aménagement de la scène. La question de l'éclairage était très difficile à résoudre car nous ne disposions pas de suffisamment de pétrole pour nos lampes à pétrole. Les variations de luminosité de l'éclairage de la scène furent par exemple réalisées à l'aide d'un câble métallique ingénieusement construit qui permettait de monter ou baisser simultanément les lampes à mèches installées devant la scène. Le mobilier de scène fabriqué par des professionnels ou de talentueux amateurs était d'une élégance trompeuse. Du jute peint remplaçait de coûteux revêtements en tissus et paraissait absolument vrai.

Île Longue – La propagande de théâtre

Au début, l'on croyait que notre théâtre allait sous peu faire naufrage par manque d'acteurs féminins. Mais l'on devait bientôt constater que nos craintes étaient infondées. Au fil du temps les rôles de dames furent joués par des camarades particulièrement doués, de manière si ressemblante que les pièces dans lesquelles il y avait un rôle féminin exigeant n'étaient plus à craindre. Nous avions reçu le maquillage et les perruques de la patrie et les tailleurs du camp savaient répondre à toutes les exigences. Nos comédiens jouissaient de la même admiration que le héros, l'amoureux ou le naïf sur les scènes de la patrie. Oui, ils étaient eux-mêmes fiers de leurs rôles, bientôt ils étaient aussi jaloux de certains rôles et bientôt aussi, ils donnaient aux mauvaises langues assez de matière pour les commérages. Parmi les pièces jouées je cite : *Die Versunkene Glocke* (*La Cloche engloutie), Ehre (Honneur), Heimat (Patrie), Der Biberpelz (La Peau de castor), Moral (Morale), Traumulus, Taifun, Erster Klasse (Première Classe), Der Geburtstag (L'Anniversaire).*

Île Longue – *La cloche engloutie* (Gerhart Hauptmann) 1

Île Longue – *La cloche engloutie* (Gerhart Hauptmann) 2

Île Longue – *Vieux Heidelberg* 1

Île Longue – *Vieux Heidelberg* 2

Île Longue – *La Médaille* (Ludwig Thoma)

Les représentations commençaient l'après-midi à 16 h 30 et se terminaient avant l'appel du soir. Les prix d'entrées étaient de 1,60 FF par personne, ce qui était très bon marché en considération des importants frais de matériel.

Combien d'excitation et de matière à discussion nous apportait notre théâtre ! Nous nous réjouissions d'avance de chaque nouvelle pièce. Les acteurs et les pièces furent soumis à des critiques détaillées. L'action sur la scène se déployait comme dans un beau rêve. Un nouveau monde s'ouvrait devant nous, qui prenait fin brusquement, lorsque, au début du crépuscule, nous devions regagner nos mornes baraques sans lumières, pour nous laisser tomber sur nos minces sacs de paille écrasés.

A l'époque de l'ouverture du théâtre, nous eûmes aussi l'autorisation d'imprimer un journal de camp qui devait être censuré par l'interprète français avant sa publication. Il fut rédigé à la main sur du papier albuminé, puis reproduit par lithographie. Il paraissait chaque samedi. Son contenu touchait tous les domaines hormis la politique.

Son contenu touchait en première ligne à la vie du camp. Il informait sur le théâtre, le sport, la gymnastique, le jardinage, qui se faisait sur peu de mètres carrés de terre entre les baraques, ainsi que sur les livres. Le journal était complété par une chronique humoristique et satirique hebdomadaire. Puisque quelques camarades avaient perdu tout sens de l'humour, cette chronique fut l'objet de polémiques qui dégénérèrent en voies de fait. Nous étions assez contents de notre « Inselwoche » (La semaine de l'île) jusqu'à ce qu'après 15 mois de parution, elle arrêtât sa publication. Après tant de temps il avait mal vieilli. C'est alors qu'un nouvel organe vit le jour sur l'île : « Die Kehrseite » (« La Face cachée » ou « L'envers de la médaille »). Comme la rédaction l'avait expliqué dans son premier numéro, seules des « idées originales » devaient être admises dans cette feuille intellectuelle. Ces idées étaient tellement originales qu'elles ne furent pas comprises par les lecteurs. Moi aussi, je la décommandai pour des considérations de santé, et elle mourut sous peu d'une mort sans douleur et

à peine pleurée. Après la révolution, dans le camp parut une « Volksstimme » (« Voix du peuple »)[67] qui informait sur les dures conditions de paix imposées par l'Entente et qui disparut sous peu par manque de papier.

Les mois de détention sur l'île Longue s'étiraient à nouveau en années. Durant l'été 1917, la nourriture fut immangeable. Il y avait tous les jours de la soupe de haricots au goût de renfermé et du riz plein de vers et de cafards. Beaucoup de camarades souffraient de maladies de l'estomac et des intestins. Les poêles à charbon de bois étaient une bénédiction car nous pouvions au moins y faire cuire nous-mêmes quelque chose.

Île Longue – Aménagement artistique de la baraque

Ce qui nous permit toujours de nous redresser et nous remplit à nouveau de courage et de nouveaux espoirs c'était la pensée à nos courageux soldats sur les fronts. Même dans la 3ème année de guerre, le front ouest résistait aux terribles attaques des Alliés. A la fin de l'année 1917, nous nous sentîmes soulagés, lorsque la résistance des Russes fut rompue et que les avances de nos troupes jusqu'à la Piave éliminèrent la menace venant de l'Italie. Les articles des journaux français sur les difficultés alimentaires en Allemagne ainsi que les fréquents changements dans la conduite de l'Empire nous causèrent à nous tous de gros soucis. Il nous parut impossible que l'entrée des Etats-Unis d'Amérique dans cette guerre pût compenser la défaillance des Russes. En décembre 1917 nous pûmes constater une intense activité dans le port de Brest. Des transporteurs de troupe américains arrivèrent et se suivirent avec une effrayante régularité. Comme nous l'entendîmes, Brest était

[67] NDT : erreur de Hellmut Felle : en vérité, le nom de ce journal était « Inselstimme » (« Voix de l'île »), voir aussi http://www.ilelongue14-18.eu/?Inselstimme-no-7-28-mars-1919&lang=fr.

une base continentale en Europe pour les Américains. Tous les huit jours, un énorme convoi de navires arrivait en rade de Brest. Cela nous fendait le cœur d'être obligés de voir ces beaux navires allemands, confisqués par les Américains, repeints en gris, qui arrivaient en rade de Brest remplis à ras bord de troupes étrangères. Coupés du monde par les fils barbelés, nous devions regarder des dizaines de milliers d'ennemis débarquer à terre, accueillis par une musique tonitruante dont les sons portés par le vent de nuit arrivaient sur notre île, et qui étaient venus se battre contre nos frères.

L'hiver passa dans une torpeur mortelle. Nous étions assis impuissants derrière les coulisses du théâtre mondial, sur la scène duquel devait se jouer le dernier acte sanglant du drame. Dans les baraques, il manquait de lumière et de chauffage. Nous étions assis ternes et apathiques sur nos sacs de paille, un livre à la main, par-dessus lequel le coup d'œil vagabondait régulièrement dans le vide. Dès que le froid devenait insupportable nous nous dépêchions vers le terrain de sport et le contournions à pas rapides pour nous chauffer les pieds. Mais beaucoup de prisonniers durent y renoncer car ils ne possédaient plus de chaussures en bon état.

Journal de l'Île-Longue

Lundi 21 mai 1917.

Je veux à nouveau tenir un journal. Je le veux pour disposer d'un souvenir d'une période décisive pour ma patrie, une justification pour moi-même, inactif, qui doit languir derrière les fils barbelés en captivité française. Nos pensées sont toujours auprès de nos courageuses troupes sur le champ de bataille. Nous voulons patiemment supporter la honte qui est la nôtre pourvu que notre armée soit victorieuse.

Dans notre camp se trouvent toutes sortes d'individus. Il y a des faibles et des forts. Les caractères ne s'improvisent pas. Ils se montrent là où il y a du sérieux, le sens du devoir et de la lutte dure.

Depuis trois semaines nous avons le plus beau temps de soleil. Vers le village, les prairies resplendissent d'un vert intense, les arbres bourgeonnent. De l'autre côté du camp, au-delà des barbelés, les genêts fleurissent dans un jaune soutenu. Du côté brestois, le dos de la colline se dresse comme un verrou devant la rade de Brest. Le soir, le soleil se tient comme un disque rouge sang au-dessus, et jette sur l'eau un doux reflet rose. Il descend doucement derrière les hauteurs et laisse jouer le reflet rouge dans le voile déchiré des nuages dans le ciel. La rougeur disparaît progressivement et se modifie en un jaune soutenu, qui se reflète aussi dans l'eau. Alors le crépuscule recouvre les montagnes et les collines. Telles des masses amorphes et sombres elles émergent du niveau de la mer.

Mardi 22 mai 1917.

Une pluie battante tambourine sur les toits des baraques et m'empêche pendant longtemps de m'endormir. La nourriture est misérable. Les Français nous administrent des haricots au goût renfermé et du riz plein de vers, si bien que l'appétit nous passe complètement. Aujourd'hui il n'y a pas de journaux car la chaloupe ne fait pas la traversée les mardis et vendredis, par manque de charbon. Le soir, un vent cinglant se lève et me fait trembler de froid.

Île Longue – Fitje et Hahn

Mercredi 23 mai 1917.

Après une nuit avec une pluie bruyante, une belle journée ensoleillée se lève. Vers midi le vent se renforce et ramène de gros nuages de pluie, qui couvrent le ciel d'un triste gris. Le journal français informe de l'heureux retour du maréchal Joffre des Etats-Unis.

Jeudi 24 mai 1917. *958ème jour.*

Les prisonniers ont cultivé tous les petits endroits libres du camp. Il ne s'agit toujours que de quelques mètres carrés, mais combien d'amour et de soins y sont employés. Des radis, petits pois, pommes de terre et concombres ont été semés ou plantés. Le langage populaire parle déjà de terres seigneuriales.

Samedi 26 mai 1917. *960ème jour.*

La chaude nuit de mai m'a empêché de dormir. Une journée presque estivale et lourde se lève. Les couches donnent déjà des radis. Environ 90 nouveaux prisonniers arrivent et sont répartis sur les baraques vides. Je m'achète auprès du comité d'entraide une paire de chaussures en toile de voile pour trois francs.

Lundi de Pentecôte, 28 Mai 1917. *962ème jour.*

Le directeur du camp nous fait savoir que les colis avec de l'alimentation et du tabac ne sont plus distribués aux prisonniers car l'Allemagne ne l'autoriserait pas non plus. (Comme nous l'avons appris par des journaux allemands introduits en contrebande, des prisonniers français en Allemagne auraient reçu dans des colis des instructions pour la destruction de la moisson allemande).

Mercredi 30 mai 1917. *964ème jour.*

Le temps est froid et inclément. J'ai eu un sommeil agité la nuit dernière et me sens infiniment fatigué. Vers midi, cinq torpilleurs entrent dans le port, suivis de quatre vapeurs apparemment non chargés. Il règne une grande excitation dans le camp à cause d'une notice dans le journal au sujet de l'échange de prisonniers. D'après cette information, un homme doit être échangé contre un autre. Partout l'espoir germe à nouveau.

Vendredi 1er juin 1917. *966ème jour.*

Un bateau torpilleur camouflé en piège à sous-marin est ancré dans la rade. Il est cependant si maladroitement camouflé que même nous, nous le remarquons au premier regard.

Samedi 2 juin 1917. *967ème jour.*

Les haricots et le riz de la cuisine des Français ont le goût du renfermé et sont pleins de vers. C'est pourquoi nous cuisinons sur notre petit poêle et faisons à nouveau des crêpes avec de la salade.

Dimanche 3 juin 1917. *968ème jour.*

Le soleil brillant se lève et répand ses rayons sur la campagne. Il illumine notre pauvre cœur emprisonné et nous apporte du réconfort. Au-delà des barbelés s'étendent les prairies dans un vert fertile. Les eaux de la rade de Brest, entourées de leur couronne de rochers marron, luisent dans une lumière bleu foncé. Sur le dos de ces rochers, l'on peut reconnaître les surfaces de prés verts. Dans le lointain, les ailes d'un moulin à vent tournent allègrement dans le vent susurrant.

Le soir nous étions assis en cercle dans les rayons du soleil devant la baraque et parlions de la patrie.

Lundi 4 juin 1917. *969ème jour.*

Chaude journée d'été. Peut-être la plus belle depuis le début de l'année. L'air est très calme. Le soleil est brûlant. L'après-midi, couché sur le dos dans l'herbe clairsemée, je ne vois que le ciel bleu, l'eau bleue, et, sur la bordure du ciel, de chers petits nuages blancs. Je me sens en pleine sérénité. Tour ce qui me pèse et m'oppresse est oublié.

Le peuple de jeunes poulets, descendants de la première génération de l'île, élevés en couveuse à l'aide d'une lampe à pétrole, à partir d'œufs frais, gloussent et courent entre les herbes.

Tard le soir, le soleil encore lumineux va se coucher en prenant congé de nous et laisse encore longtemps des reflets rouge sang sur les eaux de la rade.

Splendide temps chaud d'été. Je suis en chemise et knickers. Les haricots servis par la cuisine des Français sont pleins de vers. Il règne une grande amertume parmi les prisonniers. Si l'on se plaint auprès du commandant, la réponse est : « il n'y a pas de provision disponible » ou « chez vous nos prisonniers n'ont rien de mieux ».

La chaude soirée d'été retient encore tous les prisonniers en dehors des baraques. La lune rouge jaune est suspendue comme un lampion dans le sombre ciel du soir.

Jeudi 7 juin 1917. *972ème jour.*

Il règne une importante pénurie d'eau sur l'île. Le matin, l'eau des récipients est entièrement consommée en une demi-heure. Si bien que beaucoup de prisonniers peuvent à peine se laver. Dès le soir nous allons déjà pomper de l'eau dans des seaux afin de ne pas être pris au dépourvu le matin. Après m'être levé, je fais une promenade le long des barbelés autour du camp. Entre les réseaux de barbelés poussent des herbes en abondance, de la fougère, des genêts et des boutons d'or. Un parfum épicé flotte dans l'air.

Le petit croiseur à deux cheminées qui mouillait dans la rade depuis quelques jours n'est plus visible aujourd'hui.

La Chambre des députés française a voté sur les objectifs de la guerre. Avec une majorité absolue, contre les voix des socialistes, elle exige la cession de l'Alsace-Lorraine, réparation pour les dévastations dans le pays, réduction de l'armée allemande. La France fait connaître ses intentions.

Le beau temps nous fait sortir des baraques et c'est bien ainsi. La pluie va bientôt revenir, et nous devrons alors, jour après jour, rester assis dans les sombres logements.

Vendredi 8 juin 1917. *973ème jour.*

Durant la nuit, les puces m'ont tracassé. La « *Dépêche de Brest* » rapporte que les Anglais ont pris Wytschaete et Messines en faisant 5 000 prisonniers. La Chambre des députés italienne décide le protectorat italien sur l'Albanie.

Samedi 9 juin 1917. *974ème jour.*

Hier, j'ai traité toutes mes couvertures de couchage avec de la poudre contre les insectes. Ceci étant fait, j'ai bien dormi cette nuit. Lors du dernier match de football, j'ai pris un sérieux coup sur le tibia et, à mon grand regret, je dois suspendre le sport.

Mercredi 13 juin 1917. *978ème jour.*

Beau temps mais beaucoup de vent. Les toits défectueux de nos baraques sont à nouveau goudronnés. Désormais, le beurre et les légumes ne doivent plus nous être vendus. Le roi Constantin abdique au profit de son fils Alexandre. Les Alliés envahissent la Thessalie. Les Italiens avancent sur Prevesa. L'Entente est donc arrivée à ses buts en Grèce. En Russie, Broussiloff a été nommé chef d'état-major de l'armée.

Jeudi 14 juin 1917. *979ème jour.*

75 tonnes de charbon pour le camp sont arrivées hier. Tous les prisonniers doivent aider au déchargement.

Vendredi 15 juin 1917. *980ème jour.*

Une chaude journée. L'ABC de Madrid[68] parvient au camp. Selon ses informations, les Allemands ont coulé, au mois d'avril, 1 091 000 tonnes de navires de commerce.

Île Longue – Autoportrait

Lundi 18 juin 1917. *983ème jour.*

En représailles, à partir de maintenant aucun colis en provenance de la patrie n'est plus livré aux prisonniers. Aujourd'hui j'ai fini la lecture de « Frédéric le Grand » de Carlyle.

---

[68] NDT : quotidien espagnol imprimé à Madrid

Mardi 19 juin 1917. *984ème jour.*

Le « Berner Bund »[69] est régulièrement introduit en contrebande dans le camp. Il nous fournit d'excellents articles de Stegemann.

Mercredi 20 juin 1917. *9895ème jour.*

Les puces ne m'ont pas laissé dormir la nuit dernière. La matinée est froide, venteuse et pluvieuse.

Vendredi 22 juin 1917. *987ème jour.*

J'en fais toujours trop au hockey et au football, si bien qu'ensuite je suis totalement épuisé, par manque de nourriture.

Dimanche 24 juin 1917. *989ème jour.*

Le sort de prisonnier est terrible. Combien heureux sont ceux qui peuvent être dehors en campagne. Notre petit orchestre du camp donne ce soir un concert, qui m'émeut profondément.

Ouverture d'Egmont	*van Beethoven*
Trio avec piano (Do - mineur)	*van Beethoven*
Requiem (3 violoncelles et piano)	*Popper*
Suite de l'Arlésienne n° 2	*Bizet*

Lundi 25 juin 1917. *990ème jour.*

Le journal du soir annonce que les Soviets ont dissous la Douma. Les tentatives du gouvernement russe de remettre de l'ordre dans l'armée et de préparer une nouvelle offensive semblent rencontrer une forte résistance auprès du parti des soldats et travailleurs. Je suppose que cela va aussi affaiblir les positions de l'actuel ministre de la guerre Kerensky et du général Broussiloff. Tant mieux pour nous si cela bouillonne dans la chaudière de la révolution russe.

Mercredi 27 juin 1917. *992ème jour.*

Ce soir, au théâtre du camp on donnait la pièce « Die Versunkene Glocke » (« La Cloche Engloutie ») de Gerhart Hauptmann. Le jeu et la mise en scène étaient au-dessus de tout éloge.

Vendredi 29 juin 1917. *994ème jour.*

Ciel gris. Le vent froid mugit et nous pousse dans les baraques. Je ressens en moi un vide et un ennui effroyables. D'innombrables fois je prends un livre et le repose à nouveau. Le papier journal est encore tout juste bon pour les besoins hygiéniques. Hier s'est répandu dans le camp la rumeur que le croiseur français « Kléber » aurait été coulé devant Brest[70].

---

[69] NDT. : *Der Bund*, quotidien suisse de langue allemande, édité à Berne

[70] NDT : information exacte, le « Kléber » a heurté une mine et a sombré le 27 juin 1917

Samedi 30 juin 1917. *995ème jour.*

Temps froid d'hiver avec vent tempétueux. Dans le journal du midi, la rumeur du naufrage du « Kléber » est confirmée. Le roi de Grèce Constantin doit désormais se trouver en Suisse. Maintenant, c'est Venizelos qui est à la barre et a rompu les relations diplomatiques avec les Puissances centrales.

Dimanche 1er juillet 1917. *996ème jour.*

Les journaux font grand bruit au sujet du débarquement de troupes américaines à Bordeaux. Cela doit sans doute revigorer « l'élan »[71] français. Nous nous faisons beaucoup de soucis en raison de la pénurie alimentaire en Allemagne. Chez nous, dans le camp aussi, la nourriture devient de plus en plus juste, si bien que beaucoup de prisonniers se portent volontaires pour les travaux agricoles.

Lundi 2 juillet 1917. *997ème jour.*

Un vrai temps d'hiver ! Ciel gris et vent froid ! Un grand vapeur à deux cheminées d'environ 16 000 tonnes mouille aujourd'hui dans la rade, ainsi qu'un grand croiseur avec quatre cheminées. Les Russes auraient attaqué en Galicie sur un front de 30 km. J'espère qu'ils vont s'y briser le crâne pour de bon.

Mercredi 4 juillet 1917. *999ème jour.*

Depuis deux jours l'attaque des armées russes est au centre de l'intérêt. Après les conquêtes de terrain du début, les attaques semblent être repoussées. Ce soir il y a une éclipse de lune.

Jeudi 5 juillet 1917. *1000ème jour.*

Beau temps chaud. Une commission suisse visite le camp. Ces messieurs ont un comportement assez étrange. Ils sont désagréables et ont une conduite prétentieuse. L'offensive russe semble être stoppée.

Samedi 7 juillet 1917.

De lourds nuages d'orage envahissent le ciel. Le vent d'ouest cinglant fait considérablement rafraîchir les températures. Des éclairs alternent avec des averses de pluie, sans qu'il y ait une vraie décharge orageuse.

Mardi 10 juillet 1917. *1005ème jour.*

Chaude journée d'été. Pour la première fois depuis notre présence sur l'île, nous avons l'autorisation de nous baigner dans la mer. Je m'y prépare. Mais lorsque j'entendis les Français gueuler autour des prisonniers et qu'il nous fallut attendre indéfiniment jusqu'à ce que 100 hommes eussent le droit de descendre jusqu'à la mer, je fus saisi de colère, si bien que je renonçai au bain.

En ce moment, un ennui profond m'a saisi. Je suis dans un véritable état de décomposition, indifférent, incapable au travail concentré.

---

[71] NDT : en français dans le texte.

Dimanche 15 juillet 1917. *1010ème jour.*

Le journal du soir informe de la révocation de Bethmann-Hollweg. Il est remplacé par Michaelis, inconnu de nous tous.

Lundi 16 juillet 1917. *1011ème jour.*

Vent violent et pluie. Le matin, deux bateaux de transport, escortés par deux torpilleurs, entrent dans le port. Lors de notre promenade du soir nous nous entretenons vivement avec deux hispano-allemands à propos de la politique intérieure allemande. Il semblerait que la démission du ministre de la guerre von Stein qui, avec Hindenburg et Ludendorff, défend l'opinion de se battre, en ce moment, avec l'épée plutôt qu'avec des mots, ait provoqué la démission du chancelier de l'Empire. Il faut donc considérer le nouveau chancelier comme un représentant de « la paix allemande ». En opposition avec ce point de vue, une partie (majorité ?) du Reichstags semble vouloir soumettre au vote une résolution concernant les objectifs de la guerre, comme si cela permettait de réduire la durée de la guerre !

Mercredi 18 juillet 1917. *1013ème jour.*

Journée grise, maussade et pluvieuse. Comme un voile obscurcissant elle se pose sur l'esprit et l'âme et menace de m'étouffer.

Les sons de la trompette[72]
Annonçant l'heure du coucher se sont perdus.
Le noir brouillard de la nuit monte
Des profondeurs de la mer.

Une âme humaine solitaire erre
Sur les chemins du camp,
Où les fils barbelés s'emmêlent,
Elle est saluée par huées.

L'obscurité qui voile sa douleur,
Ses peines ici-bas,
A l'aide! Afin que se réalise son souhait,
Qu'elle retrouve la paix.

Vendredi 22 juillet 1917. *1015ème jour.*

Aujourd'hui, j'ai reçu mes petits colis en provenance la patrie. Malheureusement, l'un d'eux était périmé à cause de la durée du temps passé avant la distribution. Le nouveau chancelier a tenu un discours de grande sévérité. De nouveaux crédits de guerre furent accordés, contre les 17 voix du groupe de Liebknecht.

---

[72] NDT : Suit un poème en vers rimés, schéma ABAB, par Hellmut Felle ; en voici une traduction littérale.

L'évolution en Russie est imprévisible, elle semble s'orienter plutôt vers une dispersion que vers une consolidation.

Mercredi 25 juillet 1917. *1020ème jour.*

La journée nuageuse se termine par une belle soirée. Le soir, nous apprenons que les armées russes reculent sur une largeur de front de 250 km. Les Allemands ont franchi le Sereth. Le soir, une flottille entière de petits bateaux entre dans la rade.

Samedi 28 juillet 1917. *1023ème jour.*

Les Français ne fournissent plus de café aux prisonniers. C'est pourquoi le comité d'aide allemand au camp s'est entre-temps chargé de fournir du thé. Depuis longtemps nous n'avons plus reçu de sucre ou des produits de remplacement.

Jeudi 2 août 1917. *1028ème jour.*

Le troisième anniversaire de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie. Trois années entières ! Et nous sommes toujours au milieu de combats sanglants et ne voyons nulle part les forces s'émousser. Est-ce que la délivrance se pointera à l'est ? Qui peut le dire ? Tout ce que je porte en moi, c'est la foi en l'Allemagne et l'espoir de l'effondrement de la Russie.

Vendredi 3 août 1917. *1029ème jour.*

Vent violent. Maintenant, alors que sur tous les fronts on se bat à nouveau sérieusement, notre emploi du jour est déterminé à nouveau par l'arrivée du journal.

Lundi 6 août 1917. *1032ème jour.*

Le matin, quand il commence à faire jour et que la lumière perce par la petite lucarne de notre « cabine », je suis réveillé par les mouvements attentionnés de mon camarade Fritz qui se lève le premier, descend de son lit à étage au sol et se dépêche vers le robinet d'eau, alors que Fitje est encore dans un profond sommeil dans son lit du bas. Je me retourne encore quelques fois dans mon lit, j'entends Fritz poser le seau d'eau sous le lit et s'habiller doucement. Ensuite il va dans notre compartiment séjour afin de lire. Peu de temps après, la trompette sonne le réveil. Il est 6 h 30. Les sons hachés du signal du réveil agissent sur moi comme les coups d'un poing dur et osseux. J'ouvre les yeux, vois Fitje qui dort encore et me lève.

En premier je regarde si dans le lit chaud, dans la chemise ou entre les couvertures se trouve encore une puce qui n'a pas fini de savourer son plaisir nocturne cruel, étends sur le sol un morceau de toile de jute, mets ma cuvette de toilette en place, que j'ai remplie à la pompe, la veille au soir, et commence à me laver. J'ai encore un peu de savon en réserve. On ne sait pas combien de temps il y en aura encore à la cantine. Je me lave et me brosse de haut en bas, me frotte bien, me sèche le visage avec une serviette en lin et m'habille rapidement. Entre temps Fitje s'est levé, a mis son manteau sur les épaules et se dépêche vers la baraque des sanitaires, car l'eau sera coupée après l'appel de 7 h. L'homme chargé du service est déjà occupé de verser le café qu'il est allé chercher à la cuisine. Je le bois le plus souvent avec mon camarade Fritz. Avec cela nous mangeons un morceau de pain, soit sec ou avec une garniture reçue de la maison ou provenant de la cantine. Les derniers

temps nous pouvions de temps à autre acheter du lard. Nous le faisions fondre et y ajoutions un tiers ou la moitié de beurre de palme. Ce n'est pas mauvais. Toutefois nous préférerions des conserves. Cependant il y a un mais, car les fruits et légumes ne doivent pas être vendus dans le camp. A 7 h, c'est l'appel. Le vieux gardien, dénommé Père Noël par les prisonniers, passe dans les baraques et nous compte. Les gardiens ont reçu, selon leur aspect, un surnom de la part des prisonniers, comme par exemple, « la mort d'Ypres », « Kohlenfitz », « oiseleur », « cadavre en vacances » et d'autres encore.

S'il ne pleut pas je vais le long de la clôture en fil de fer ou je commence à lire. A partir de 9 h, nous avons le droit de nous ébattre sur le terrain de sport construit par nos soins. Je suis moi-même un fervent joueur de football et de hockey sur gazon. Vers 10 h, tout le monde attend le journal de Brest, en particulier quand les évènements guerriers se précipitent.

Le déjeuner est à 10 h 30. Une alimentation dont chacun de nous a désormais ras le bol. Déjà par la quantité, absolument insuffisante. Hormis les pommes de terre, il n'y a pas de légumes verts. Pas de farine pour préparer une sauce. Après le déjeuner nous allons chercher de l'eau chaude dans la cuisine et nous nous brassons un café à l'aide de nos propres maigres réserves. Avec cela, nous mangeons un morceau de pain, nous roulons une cigarette et la fumons. Je passe le midi à lire ou à l'air libre.

Puisque la nourriture nous réussit si mal, nous autres trois camarades, nous avons acquis un poêle à charbon de bois qui a été fabriqué dans le camp. Le soir, nous cuisinons désormais nous-mêmes. La plupart du temps nous dînons vers 16 h 30. Nous attendons alors le journal qui paraît vers 18 h 30, mais qui ne nous est pas apporté le mardi et le jeudi, parce que la chaloupe est supprimée par manque de charbon.

A 20 h 30, c'est à nouveau l'appel. Une heure plus tard, la trompette sonne le repos du soir. Entre temps, je vais me promener avec Fritz. Nos discussions tournent toujours autour de la patrie et de la question comment tenir bon. Vers 21 h 30, nous nous couchons, avec la peur des morsures de puces.

Samedi 11 août 1917. *1037ème jour.*

Si seulement nous pouvions avoir des pommes de terre. Le sucre et la confiture me manquent tellement.

Lundi 13 août 1917. *1043ème jour.*[73]

Temps maussade et changeant. Pour le dîner, il y a de la soupe de lentilles : 8 livres de lentilles pour 90 hommes.

Vendredi 17 août 1917. *1043ème jour.*

Vent. Depuis un grand remorqueur, les Français tirent sur des cibles représentant des kiosques de sous-marins. On entend les détonations pendant toute la journée.

---

[73] NDT : erreur de H. F. En réalité c'est le 1039ème jour.

Lundi 20 août 1917. *1046ème jour.*

Le matin, un brouillard presque impénétrable enveloppe tout le camp. Il disparaît vers midi et laisse la place à un beau temps chaud. Une grande flotte de petites embarcations entre le soir dans le port.

Sur le panneau d'affichage du camp Il y a un appel pour la formation d'une légion polonaise en France. Etant donné que l'alimentation est descendue sous le minimum acceptable, une centaine de prisonniers veulent à nouveau, ces prochains jours, s'inscrire pour les travaux agricoles.

Désormais lorsque retentit le soir la sonnerie de l'appel, il fait déjà assez sombre. C'est avec malaise que nous pensons aux mois d'hiver à venir.

Vendredi 24 août 1917. *1050ème jour.*

Les mugissements de la tempête durant la nuit m'ont réveillé plusieurs fois. Elle souffle depuis le golfe de Gascogne. Les baraques grincent et tremblent. Sans cesse le sombre gaillard frappe avec de violents coups. Les toits légers sont secoués, comme si une armée sauvage chevauchait sur nos têtes.

Dans les pauses, on entend le tic-tac des vers du bois. Il travaille inlassablement, aussi en nous-mêmes. Il n'y a pas que le bois qui vieillit, pourrit et devient putride, même notre intérieur est rongé par l'interminable temps.

Samedi 25 août 1917. *1051ème jour.*

Je me lève avant le réveil. La tempête a fini de rager. Le ciel est couvert d'un épais mur de nuages gris noir. La fumée blanche et grise des navires relâchant devant Brest se détache du ciel. Vers l'est, une brutale déchirure dans les nuages scinde l'épais voile. Ses contours, de plus en plus clairs, se teintent de blanc argenté. Un ton de rose délicat s'y mêle. Mais déjà des lambeaux blancs de nuage se dressent à nouveau devant la porte du soleil et créent une terne ambiance matinale. Le vent souffle plus fort. Rapidement la voûte du ciel gris se déchire en mille morceaux qui se mettent en mouvement et laissent apparaître le ciel tendrement bleu clair. Seulement, à l'est subsiste encore un épais banc de nuages. Le soleil opère avec force. Il brise la lourde masse en puissants morceaux qui veulent toujours lui barrer le chemin. Pendant un instant seulement, des rayons émergent des puits profonds, s'étendent rapidement sur la voûte céleste et forment à nouveau un voile épais devant le soleil. Apparaissent en vitesse toujours de nouveaux groupes de nuages, se rassemblent, renforcent le sombre voile qui monte de plus en plus haut, avant de s'étendre sur la totalité de la voûte céleste. Maintenant le vent de sud-ouest balaye le village, les champs et envahit les baraques, et la pluie crépite à nouveau sur les toits, le bourdonnement enfle : La tempête et la pluie font la noce sur l'île rocheuse située au bout de l'Europe.

Aujourd'hui nous avons soumis des plaintes à la direction du camp :

1. Alimentation totalement insuffisante, qui fait qu'une majorité d'internés sont contraints à souffrir de faim, en particulier ceux qui n'ont pas de moyens.
2. Selon les propos de la direction, dans les mois d'hiver à venir, il y aura probablement un manque total de moyens d'éclairage, ce qui va nous contraindre durant ces mois de rester assis le soir dans l'obscurité.

3. Les baraques ne pouvant être réparées, selon les propos de la direction, par manque de carton bitumé et de goudron, durant les pluvieux mois d'hiver, la pluie passera partout.
4. Il ne nous est pas permis d'acheter des légumes frais, des fruits et du moins des pommes de terre, alors que la Bretagne est riche en tels produits et qu'il ne peut être question de manque.

Quant à la proposition de la direction, d'adresser nos revendications à la légation suisse, nous regrettons de ne pouvoir en faire usage. Car lors de sa dernière visite nous avons dû constater la mauvaise volonté de ces messieurs suisses envoyés au camp et qui, malgré leur visite du camp de plusieurs heures, n'ont même pas eu le temps de prendre en considération des plaintes d'ordre général ou personnel.

Dimanche 26 août 1917. *1051ème jour.*

Jour après jour, les salves de pluie éclatent sur les toits des baraques. La tempête d'ouest mugit en bourrasques et souffle entre les baraques. De temps à autre la masse nuageuse se déchire, et le soleil laisse passer au travers du voile de nuages une lumière estompée. Depuis l'horizon les noirs gaillards foncent à nouveau. Les falaises en collines de la rade encore visibles dans une lumière laiteuse sont à nouveau enveloppées par la grisaille de la nouvelle tempête. L'eau de la rade est recouverte d'écume blanche. Une forte pluie tombe sur le sol en clapotant. Elle plonge toute la rade dans l'obscurité. A toute vitesse elle glisse sur les masses d'eau rageuses, et grimpe en mugissant et sautant sur les versants abrupts de l'île. La voilà, une nouvelle fois! Et alors, avec une monstrueuse rage la tempête et la pluie s'abattent sur nous, continuellement, inlassablement.

Lundi 27 août 1917. *1052ème jour.*

Toute la nuit, la tempête se déchaîne le long des minces parois de bois. Les baraques gémissent, les toits sont fouettés par la pluie. Le lendemain matin ce n'est pas mieux. Je sors sous la pluie et la tempête et me sens à l'aise. La tempête se renforce le soir, elle hurle et tonne entre les écueils, c'est comme si à chaque seconde mille trains de chemin de fer se télescopaient. La baraque est balancée. A chaque moment nous craignons de nous envoler.

Mardi 28 août 1917. *1053ème jour.*

C'était une nuit terrible. Le vent nous balançait dans nos couchettes, il criait, hurlait, éclatait avec rage. La pluie frappe sur le toit comme avec mille marteaux. Ce matin la tempête continue de se déchaîner, et pourtant le soleil brille, quel pays étrange !

Mercredi 29 août 1917. *1054ème jour.*

La tempête a faibli, mais elle siffle encore sur l'île, tantôt fort, tantôt faible. Durant la nuit elle m'a réveillé avec une pluie battante.

Je vais à la gymnastique et je me rends compte que je suis devenu tout raide !

Le café du matin est remplacé par une soupe. Les rations par jour et tête sont : 50 g de choux, 30 g de carottes, 20 g d'oignons, 4 g de matière grasse. En outre, chaque homme reçoit 600 g

de pain et 500 g de pommes de terre, par jour. Par semaine, il y a 600 g de viande, 400 g d'oignons, 600 g de choux, 100 g de légumes secs, 60 g de riz, 100 g de matière grasse et 40 g de fromage.

Jeudi 30 août 1917. *1055ème jour.*

Journée grise, froide et humide. Le vent se renforce vers midi. Les prisonniers malades doivent se faire examiner par le médecin pour cause d'internement en Suisse. Des 33 hommes de notre baraque, 19 sont allés chez le médecin et doivent attendre durant des heures jusqu'à leur tour.

Vers le soir, le ciel impénétrablement gris laisse ruisseler de la pluie. Des heures durant, elle crépite sur les toits si bien qu'au sec, nous nous sentons d'une certaine façon à l'abri. Nous avons commandé du charbon de bois pour notre poêle. Nous ne recevons que 8 kg au lieu de 100 kg. Le kg est à 60 centimes. Après l'acquisition de pétrole, c'est le premier combustible que nous recevons.

Vendredi 31 août 1917. *1056ème jour.*

La nuit fut morte et grise. Le disque blafard de la lune montante se reflète dans les flaques d'eau. La matinée est fraîche et grise. L'atmosphère est humide et présage de nouvelles pluies.

Samedi 1er septembre. 1917. *1057ème jour.*

Journée froide et maussade avec du crachin. Un nombre inhabituel – j'en compte 63 – de bateaux, vapeurs et voiliers mouillent dans la rade. Au crépuscule du soir, nous faisons une longue promenade. Le paquebot « Flandre » à moitié terminé et équipé de tourelles de canons relâche derrière l'île, mais sans canon, cheminée et équipement. Le disque de la lune, claire et pleine, se tient dans le ciel et jette un éclat argenté sur les eaux grises et calmes de la rade.

Mardi 4 septembre 1917. *1060ème jour.*

Bonnes nouvelles. Les Allemands ont franchi la Daugava près de Uxküll. Les Russes reculent partout. Nous attendons sous peu la chute de Riga.

Mercredi 5 septembre 1917. *1061ème jour.*

Riga est prise ! Hourra ! Grande joie dans le camp pour ce succès dans la 4ème année de guerre. Les Italiens attaquent continuellement sur l'Isonzo

Vendredi 7 septembre 1917. *1063ème jour.*

Le soir et le matin, il fait déjà assez frais. Le soleil apparaît vers midi et réchauffe l'atmosphère.

A l'est, nos troupes font une bonne progression de Riga à Friedrichsstadt. Notre flotte est entrée dans le golfe de Riga. Désormais le journal est toujours attendu avec impatience. Dans les prochains jours, 190 prisonniers doivent se rendre à Lyon afin d'y subir un examen médical définitif, en vue d'un éventuel échange pour la Suisse.

Lundi 10 septembre 1917. *1066ème jour.*

Au réveil du matin il fait froid et gris. Le soleil met longtemps à transpercer le voile nuageux. Un grand convoi entre dans la rade et jette l'ancre près de l'île.

Mercredi 12 septembre 1917. *1068ème jour.*

Une tempête s'est levée dans la nuit et continue encore ce matin. Au ciel filent des nuages déchirés qui laissent passer, de temps à autres, un rayon de soleil. Grand titre du journal du midi : « Korniloff marche sur Pétrograd »[74]. Donc Korniloff marche contre Kerensky. Le soir, le journal rapporte que Klembowsky s'est allié à Korniloff contre Kerensky.

Île Longue – Camp

Jeudi 13 septembre 1917. *1063ème jour.*

Cette nuit, trois projectiles d'une mitrailleuse en exercice dans les environs se sont abattus dans le camp, dont un dans la cantine, et un dans les baraques 17 et 42, sans toucher quelqu'un. Les nouvelles de Russie sont opaques. Ce qui sera politiquement fondamental pour l'Allemagne, sera que la Russie soit paralysée pour une longue période. Le temps est froid et hivernal. Des nuages gris couvrent le ciel. Un vent frais souffle sur l'île.

---

[74] NDT : en français dans le texte

Vendredi 14 septembre 1917. *1070ème jour.*

Comme le rapporte le journal du midi, le combat pour le pouvoir en Russie aurait été remporté par Kerensky. Hier nous avons reçu un peu de sucre contre paiement. De même 10 centilitres de pétrole par tête firent distribués. Notre voisin construit une petite lampe à pétrole dont le fût est réalisé à partir de tubes de cachets d'aspirine.

Dimanche 16 septembre 1917. *1072ème jour.*

En Russie, un nouveau conflit sévère entre socialistes et cadets semble se préparer. La Pologne a un nouveau conseil d'État, après la démission du précèdent. Eh oui, ils vont nous encore causer beaucoup de soucis ces Polonais qui se disent « appartenir à la culture occidentale ». Dans quelques années nous revivrons peut-être un nouveau partage de la Pologne ! La Pologne en tant que royaume ! Dont les premières mesures seront d'exiger des droits territoriaux sur la Prusse occidentale, Posen et la Galicie. Ils ne sont pas tous bêtes dans l'Empire. Les Erzberger et Scheidemann prolifèrent copieusement !

Lundi 17 septembre 1917. *1073ème jour.*

Un rude vent d'ouest balaye le camp. La porte coulissante de notre réduit a été finie en soirée. A titre d'essai, elle a été testée dans les deux sens par tous les occupants de la baraque, « afin de voir comment cela marche » dirent-ils.

Mardi 18 septembre 1917. *1074ème jour.*

L'après-midi, nous avons travaillé à la transformation de notre compartiment. Lors du démontage de mon lit, j'ai trouvé à mon grand effroi une douzaine de punaises, dont je ne soupçonnais pas l'existence, les puces nous occupant déjà assez, tous les jours.

Jeudi 20 septembre 1917. *1076ème jour.*

Ce matin, brouillard et pluie, à midi, le soleil. Sur la rade de Brest je ne compte pas moins de 71 navires.

Lundi 24 septembre 1917. *1079ème jour.*

Splendide journée ensoleillée. Je suis toute la journée à l'air libre. L'eau de la rade est lisse comme un miroir. Beaucoup de navires sont à l'ancre. Mes parents m'ont écrit, le 6 de ce mois, qu'ils sont sans nouvelle de moi depuis le 1er juillet.

Dimanche 30 septembre 1917. *1085ème jour.*

C'est la pleine lune. Pour cette raison, j'ai eu un sommeil très agité, les dernières nuits. Un rayon de soleil inonde l'île et il règne une chaleur très inhabituelle. C'est un temps idéal pour s'allonger et rêver. Nos pensées s'envolent au loin, très loin. Un vœu de centaines de milliers de personnes, revoir bientôt la patrie ! Il y a bientôt trois ans que nous avons été faits prisonniers. Encore aucune lueur d'espoir ne nous apparaît dans l'obscurité des jours. Nous attendons et espérons. Qui voudrait s'étonner de nous voir parfois démoralisés et sans espoir. Ni honneur, ni gloire, ni devoir ne nous sont posés comme tâche. Le temps s'écoule jour après jour, année après année. Aucun sourire

féminin n'est là pour nous réjouir, aucune bouche douce ne nous fait un signe. Seul le vent d'est nous apporte du réconfort, ce vent qui caresse notre patrie, le soleil qui brille sur nos êtres chers, les étoiles vers lesquelles, jadis, nous dressions le regard rempli de foi. Les jours écoulés nous remontent à la mémoire, comme des contes de fée. Ô soleil, tu me fais mal!

Mercredi 3 octobre 1917. *1088ème jour.*

Compte tenu de l'hiver qui s'approche, l'éclairage nous cause des soucis, car nous ne recevrons sans doute pas de pétrole et pour toute la baraque nous n'avons qu'une lanterne d'écurie.

Samedi 6 octobre 1917. *1091ème jour.*

Pluie et vent. Le matin au réveil, il fait encore tout sombre. Le soir aussi, l'obscurité se fait remarquer beaucoup. Ce soir, la montre doit être avancée d'une heure.

Île Longue – Baraque de Turcs

Mardi 9 octobre 1917. *1094ème jour.*

Tempête et pluie. Le temps me parait horriblement long. Des milliers de pensées sur la manière dont je pourrais m'occuper traversent mon esprit. Si j'arrive à une conclusion, je me pose la question « à quoi me servent toutes ces occupations, si ce n'est que pour faire passer le temps, cela me parait ridicule »

Mercredi 10 octobre 1917

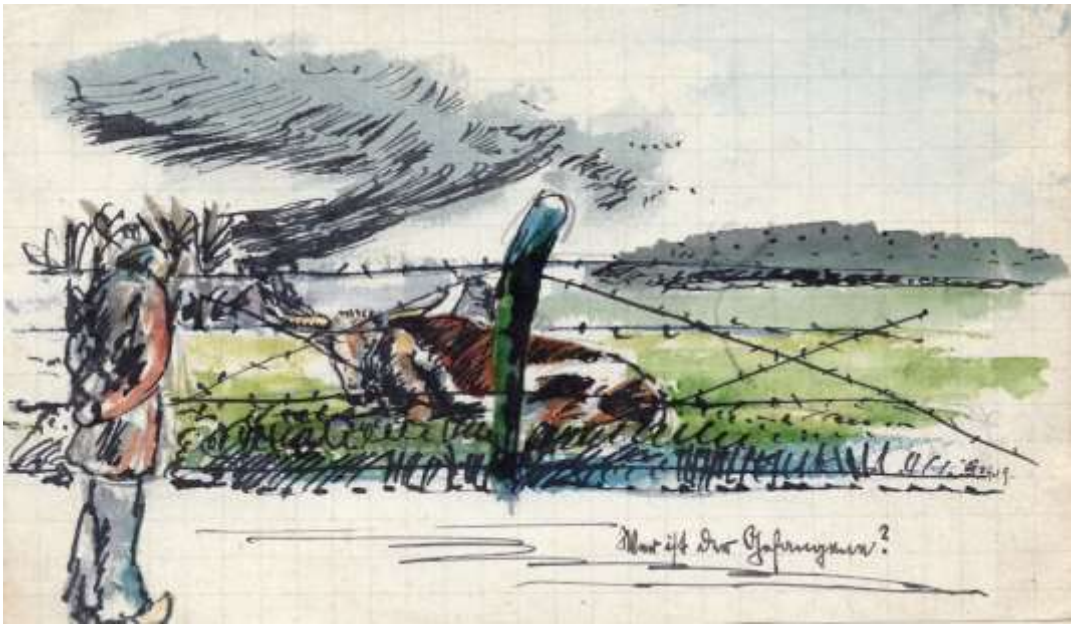
En captivité depuis trois ans ! Un temps dont je n'arrive plus à mesurer la durée. Tout ce que je sais c'est qu'il est terriblement et irréparablement perdu. Trois années pleines ! Et aucune perspective de liberté. Peut-être me faudra-t-il tenir encore des années, inactif, à contrecœur, esclave.

Pourquoi le destin m'a-t-il épargné ? Pourquoi ne suis-je pas allongé parmi les centaines de milliers de morts de la guerre ? Je veux être calme et faire mon devoir quand le jour viendra et me souvenir des morts tombés à ma place.

Vendredi 12 octobre 1917. *1097ème jour.*

Pendant la nuit, le vent d'ouest enfle pour devenir une tempête et jette bruyamment des averses de pluies sur les toitures. Cela dure du matin jusqu'à la nuit. Ce que nos sous-mariniers en haute mer ont à supporter, par ce temps, ou nos soldats dans les entonnoirs de grenades des Flandres.

Au cours du temps de midi, la tempête atteint une violence folle, des colonnes d'écume volent au-dessus du camp et s'écrasent contre les parois des baraques.



Île Longue – Qui est le prisonnier

Samedi 13 octobre 1917. *1098ème jour.*

Pendant toute la nuit, sans relâche, la tempête traversait l'île dans une attaque furieuse. Les baraques tremblaient, nous étions balancés dans nos lits. Le tapage de la tempête sur le toit faisait comme si des personnes en sabots marchaient sur le toit et que des chaises et des tables étaient sauvagement déplacées dans tous les sens. Vers le matin, la tempête doubla de puissance comme si, dans une dernière terrible attaque, elle voulait nous balayer au-dessus les écueils. Le bruissement continue pendant toute la journée, sans diminuer de violence. La mer dans la rade roule et porte des couronnes d'écume.

Lundi 15 octobre 1917. *1102ème jour.*

Passer le temps, c'est tout ce que nous faisons ici. Tuer des heures des jours et des semaines qui n'en finissent pas. Toute activité ne sert qu'à la conservation de soi-même. Et pourtant, heure par heure mes pensées vont vers ceux qui sont dehors au front. Impuissant sentiment de l'inactivité dans un moment où chaque bras et chaque tête sont nécessaires. Est-ce de la patience, de l'engourdissement ?

Mercredi 17 octobre 1917. *1102ème jour.*

Ce que racontent les malades, qui étaient alités de l'autre côté à l'hôpital de Brest, sur les Français et les prisonniers allemands employés à décharger des navires, est édifiant. Ils ont conclu un véritable contrat sur le vol en commun. Les Allemands volent pendant trois jours, puis les Français les trois jours suivants. Les premiers doivent remettre aux Français ce qu'ils ont volé pendant deux jours, tandis qu'ils peuvent garder pour eux les vols d'une journée. Ainsi ils piquent des quantités de chaussures, de sucre et de café. Des contrôles sont effectués pour la forme, mais il n'en sort rien.

Jeudi 18 octobre 1917. *1103ème jour.*

Depuis deux jours, il fait un froid temps d'hiver. L'on entend partout des toux et des camarades qui se mouchent fortement, les signes avant-coureurs de l'hiver.

Mardi 23 octobre 1917. *1108ème jour.*

Jour maussade, froid et humide. Les Allemands ont occupé Oesel, Moen et Dagoe. Dans le camp l'espoir renaît. Je lis dans « Oberlin »[75] de Lienhard. « Ô Dieu », s'écrie-t-il, « seulement devenir un fruit, produire un effet, mûrir et puis mourir ! »

Mercredi 24 octobre 1917. *1109ème jour.*

Temps venteux et pluvieux avec un froid vif. Ce soir notre théâtre a donné la pièce « Flachsmann als Erzieher »[76]. Nous avons tous beaucoup ri et cela nous a fait du bien. Des applaudissements frénétiques ont clôturé la scène des fiançailles et du baiser.

Jeudi 25 octobre 1917. *1110ème jour.*

Dehors, le vent a fait rage, toute la journée. Je suis assis près de la maigre lueur de ma petite lampe et lis. Ah, combien nous sommes misérables, nous autres prisonniers. Le calme du moment est toujours rompu par le bruit de l'entourage. Notre vie est celle d'un troupeau. Aucune possibilité de s'échapper dans le calme de la nature. Juste la nuit, lorsque les hommes dorment, mes pensées s'échappent vers des étendues lointaines. Des vœux non exaucés me font monter les larmes aux yeux.

Des années sont passées, et des années vont peut-être encore passer, jusqu'à ce que je sois à nouveau un homme libre. Comme consolation, je veux prendre des mots d'Oberlin : « La vie est multiple et chaque homme est quelque chose de multiple ». Mais ce qui compte, dans toute cette diver-

---

[75] NDT : roman de Frierich Lienhard (1865 – 1929), écrivain alsacien de langue allemand
[76] NDT : « Flachsmann éducateur »

sité, c'est d'orienter le regard intérieur, de manière forte et permanente, sur l'un qui est au-dessus de tout changement. »

Vendredi 26 octobre 1917. *1111ème jour.*

Hier, mon camarade de sport Hellmuth Funck, fils du maire d'Elberfeld, a fait ses adieux. Il sera échangé contre un otage français et retournera en Allemagne. Quand il me serra la main pour me dire au revoir, j'eus du mal à retenir mes larmes. Après trois années de détention il retourne maintenant au pays. Qui sait combien d'années nous serons encore détenus ? Je suis content à l'idée que, de l'autre côté, il puisse jouer son rôle d'homme.

Dimanche 28 octobre 1917. *1113ème jour.*

Beaucoup de vent. De réjouissantes nouvelles du front de l'Isonzo.

Mercredi 31 octobre 1917. *1116ème jour.*

Il pleut toute la journée sans arrêt. Les Allemands se tiennent devant Udine. Les journaux français cherchent à atténuer la lourde défaite des Italiens en faisant toutes sortes de considérations optimistes.

Jeudi 1er novembre 1917. *1117ème jour.*

Udine est prise. Les Italiens se replient sur le Tagliamento. Selon le « Petit Parisien » nous aurions faits plus de 100 000 prisonniers.

Mercredi 7 novembre 1917. *1122ème jour.*

Il fait un temps froid et pluvieux. Un vent glacial nous souffle aux oreilles. Les Allemands ont franchi le Tagliamento près de Pinzano. Des hommes d'État et des généraux de l'Entente seraient partis pour Rome. Des troupes de renfort anglo-françaises font marche vers le front italien. Pour cette raison, sans doute, le voyage vers la Suisse des internés sélectionnés a été annulé.

Jeudi 8 novembre 1917. *1123ème jour.*

Temps froid, humide et pluvieux. Le journal de midi parle d'une retraite de plus des Italiens. L'importance du retard avec lequel les informations allemandes sont communiquées ressort du communiqué suivant de la feuille locale :

« Genève 7 novembre 1917.

Le communiqué allemand du 5 novembre au soir est ainsi conçu : « Le Tagliamento a été franchi sur tout le front. La poursuite continue »[77]

Les Anglais sont entrés à Gaza. »

---

[77] NDT : en français dans le texte

Dimanche 11 novembre 1917. *1126ème jour.*

Il y avait, dans cette guerre, beaucoup de jours où les cœurs auraient presque explosé, mais rarement la grande joie et l'espoir de victoire nous ont autant touchés comme aujourd'hui. En Russie, la masse du peuple exigeant la paix, a renversé Kerensky, lors d'une nouvelle révolution. Les îles Ålands[78] ont été prises par les Allemands. En Italie, les Allemands sont arrivés à la Piave, ont occupé les hauteurs dominant le cours moyen et avancent vers le cours supérieur. Au Tyrol, l'armée Konrad a lancé une offensive sur les flancs des Italiens et leurs a arraché Asiago et tout le plateau des Sept Communes, jusqu'à la limite est. Combien la défaite des Italiens peut devenir désastreuse si réussit la percée jusqu'à Bassano. Cadorna est limogé. Son successeur est Diaz. Le général Malterre écrit dans Le Temps : « Qui contre Hindenburg ? »[79]. J'ai lu « Blaues Buch von Vaterland und Freiheit »[80] de Friedrich Naumann[81]. Je ne peux pas être d'accord avec ses conclusions d'une race d'Europe centrale.

Lundi 12 novembre 1917. *1127ème jour.*

Il fait un temps de mauvaise visibilité. Ce midi quatre grands vapeurs entrent dans le port de Brest, trois avec quatre cheminées et un avec deux. Malgré leur peinture noire, ils sont repérés par nos marins comme étant des vapeurs de la Llyod et de la Hapag, saisis par les Américains. Il y a de quoi se mettre en colère, si l'on doit voir, impuissant, comment nos beaux navires ont été contraints au service de l'ennemi. J'espère qu'une torpille les bouffe bientôt, comme le « Orleans » et le « Rochester ».

Mardi 13 novembre 1917. *1128ème jour.*

Les bateaux à quai dans le port sont reconnus comme étant les : « Kronprinzessin Cecilie »[82], « Kaiser Wilhelm II »[83], « Kronprinz Wilhelm »[84] et « Amerika »[85].

Dimanche 18 novembre 1917. *1133ème jour.*

Nous attendons chaque jour la percée du front italien, mais il semble que cela n'est pas encore d'actualité. Nous subissons une tension nerveuse et pouvons à peine attendre les communiqués. Ce matin, il fait très froid et nous chauffons pour la première fois.

Vendredi 23 novembre 1917. *1138ème jour.*

Cet après-midi, un appel général a subitement lieu. Il y aurait eu dans la nuit un vol de 80 kg de saindoux, de café, etc … dans les réserves du camp. Les objets du vol ont été retrouvés, enterrés dans le sol de la baraque 58. Deux hommes ont été immédiatement appréhendés.

---

[78] NDT : îles finlandaises, à l'entrée du golfe de Finlande
[79] NDT : en français dans le texte.
[80] NDT : « Livre bleu sur la patrie et la liberté »
[81] NDT : Friedrich Naumann (1860 – 1919), homme politique libéral et pasteur allemand
[82] NDT : réquisitionné à leur entrée en guerre par les États-Unis, il fut rebaptisé « Mount Vernon »
[83] NDT : réquisitionné à leur entrée en guerre par les États-Unis, il fut rebaptisé « Agamemnon »
[84] NDT : réquisitionné à leur entrée en guerre par les Etats-Unis, il fut rebaptisé « von Steuben »
[85] NDT : réquisitionné à leur entrée en guerre par les Etats-Unis, il fut rebaptisé « America »

Lundi 26 novembre 1917. *1141ème jour.*

Nous ne recevons plus de pétrole. On peut encore s'en procurer par piston. Le litre coûte 5 francs. En raison du froid, les portes et fenêtres de notre baraque sont pratiquement fermées en permanence, si bien que l'air épais provoque des maux de tête.

Mercredi 28 novembre 1917. *1143ème jour.*

Atmosphère maussade, des températures presque chaudes. De sombres masses de nuages se tiennent dans le ciel. Un mur noir se forme côté nord-ouest alors que dans les lambeaux de nuages au sud-est jaillissent des rayons de soleil. Dans l'eau noire ou grise de la rade ils touchent les vapeurs en relâche qui, subitement tout clairs, émergent distinctement de l'épaisse brume matinale. Un arc-en-ciel d'un immense diamètre se forme sur le mur noir de nuages qui approche rapidement. De toujours nouvelles masses de brouillard surgissent dans le goulet de la rade, se regroupent et couvrent le soleil. La journée devient grise, le crachin ruisselle : temps de l'île Longue.

Cet après-midi, nos beaux navires qui relâchaient depuis le 12 du mois, quittent la rade.

Dimanche 2 décembre 1917. *1147ème jour.*

Discours du nouveau chancelier de l'Empire Hertling.

Mercredi 5 décembre 1917. *1150ème jour.*

Il fait si froid ce matin que nous allumons notre poêle à charbon de bois aussitôt après le repas. Wilson tient son deuxième discours contre l'Allemagne.

Jeudi 13 décembre 1917. *1153ème jour.*

Le cours de change de la monnaie allemande est à nouveau monté. Pour un versement de 10 RM l'on obtient 100 francs alors que l'on obtenait seulement 61,50 F pour 100 RM, à l'époque du plus bas niveau, le 26 octobre.

Dimanche 16 décembre 1917. *1161ème jour.*

Violente tempête et pluie. Il est dommage que le beau concert de l'après-midi soit perturbé par les grincements et gémissements des cloisons de la baraque. Par chance, j'étais assis tout près de notre petit orchestre.

1. Deux mouvements de la suite de l'Arlésienne I et IV	Bizet
2. Concert pour violoncelle en Do mineur	de Swert
3. Sixième symphonie « Pastorale »	Beethoven

Lundi 17 décembre 1917. *1162ème jour.*

Durant la nuit, le vent du nord hurlait, si bien que l'on ne pouvait penser à dormir. La baraque grinçait et gémissait, la tempête la secouait et la faisait trembler. Le carton bitumé fut déchiré et tapait cruelle hostilité, contre les planches et les fenêtres. En même temps la sirène d'un vapeur dont nous souhaitions la perte, avec une cruelle hostilité, retentissait horriblement. Effectivement, le matin nous pûmes voir un vapeur échoué sur le sable.

Dehors, la tempête continue de faire rage. Au moment d'aller chercher notre repas, elle a failli nous arracher les assiettes des mains.

Mercredi 19 décembre 1917. *1164ème jour.*

L'armistice sur le front russe à l'air de se mettre sérieusement en place. Tous les journaux français pestent contre les « traîtres russes »[86]. La « *Dépêche de Brest* » publie un article très affligeant pour la France sur le dictateur de l'alimentation Bovet[87]. Il attire l'attention sur la nécessité d'importer 36 millions de quintaux, rien qu'en céréales, c'est-à-dire chaque mois 4 800 000 quintaux. La guerre sous-marine est généralement prise plus au sérieux que jusqu'à présent. C'est cela aussi que font entendre tous les discours ministériels.

Vendredi 21 décembre 1917. *1166ème jour.*

Il y a environ deux mois, deux détachements de batteurs quittèrent le camp. Deux hommes parmi eux, S. et W., se sont échappés, et sont revenus au camp. Ils dirent qu'il y avait une grande pénurie de pain dans la région du Mans. Les céréales serait battues et aussitôt moulues et cuites. Quand la batteuse n'était pas immédiatement disponible, le pain manquait durant deux jours. Des paysans, en se tordant les mains, seraient venus demander de battre chez eux, tout de suite, car le gouvernement aurait menacé de les envoyer au front, si le battage n'était pas effectué chez eux, à une date précise. Pour cette raison le programme de travail de la batteuse aurait été souvent modifié. L'alimentation aurait été bonne pour les prisonniers, mais le logis misérable. Pendant la nuit, des prisonniers furent parqués dans une étable et surveillés. Les possibilités de se laver manquaient souvent. Le linge ne pouvait pas être nettoyé du tout. Nos prisonniers s'échappèrent vers 1 h du matin et marchèrent 20 km en direction du Mans, où ils passèrent inaperçus et prirent un petit déjeuner dans un café. Ils racontèrent qu'ils dirigeaient un détachement de battage et qu'ils étaient Américains. Ils se laissèrent indiquer le chemin de la préfecture et racontèrent aux fonctionnaires étonnés qui ils étaient et qu'ils souhaitaient retourner dans leur ancien camp. Ce qui fut accordé contre paiement de 8 F pour les frais de ravitaillement d'un soldat d'escorte.

Dimanche 23 décembre 1917. *1168ème jour.*

Nous avons collecté 3 000,- F dans le camp pour des soldats allemands pauvres et envoyé cet argent à Brest. Cet argent ainsi que 50 colis du comité d'aide allemand furent renvoyés par le préfet.

34 nouveaux prisonniers arrivèrent au camp. Ils avaient passé deux jours sans manger ni boire. D'un autre côté, nous lisons que l'association patriotique des femmes de Frankfort, a fait un don de 2 000,- F pour des soldats français prisonniers. Ô vous, les êtres aux longs cheveux !

Il a été interdit, pour demain, soirée de Noël, de laisser brûler les lampes au-delà de 9 h.

---

[86] NDT : En français dans te texte.
[87] NDT : En réalité Victor Boret.

Lundi 24 décembre 1917. *1169ème jour.*

Pas de repos pour mon âme fatiguée et errante. Quand est-ce que j'aurai à nouveau patrie et amour ? Lorsque, en assistant à la prière du soir, j'aperçus l'arbre de Noël allumé, j'aurais préféré ressortir de la baraque. Oh, ce que nous sommes devenus pauvres !

Jeudi 27 décembre 1917. *1173ème jour.*

Le vent d'est est vif. Trois puissants vapeurs de transport peints en gris et escortés par des torpilleurs, entrent dans la rade.

Île Longue – Seul

Lundi 31 décembre 1917. *1177ème jour.*

Un vent glacial s'abat sur l'île. Les restrictions sur la consommation de pain que la France doit imposer nous touchent aussi. Désormais, nous ne recevons plus que 200 g de pain par jour, au lieu de 600 g. En compensation, notre ration de pomme de terre de 500 g doit être augmentée à 1 kg, en outre, à la place de 100 g de matière grasse, de 60 g de riz et de 100 g de légumes secs, nous devons recevoir à l'avenir 90, 100 et 250 g. Mais, qu'est-ce que cela va donner si les haricots sont moisis et plein de vers, comme l'été dernier ? Comme d'habitude, nous nous sommes couchés de bonne heure. A minuit, je me réveillai en sursaut. Il me semblait entendre une chorale, mais ce n'étaient que les sirènes des navires relâchant à Brest. L'ancienne année en arrive à sa fin. Nous pouvons en être satisfaits. Les incontestables succès militaires sont de notre côté. L'effondrement de la Russie nous garantit que, même dans cette nouvelle année, l'ennemi ne remportera pas de succès. En cette fin d'année les discours d'Erzberger me contrarièrent.

A moi-même je souhaite que ma bonne santé puisse me rester acquise … Même si cela est rendu difficile en raison de la maigre alimentation, j'essaye d'y faire face par un mode de vie approprié, en me levant tôt et en veillant sur une bonne hygiène du corps. Mes costumes sont fortement usés, pour faire des économies je ne porte plus de cols. Ceci faisant, j'ai abandonné l'homme extérieur, sans vouloir renoncer au bon, celui de l'intérieur.

1918

Mardi 1er janvier 1918. *1178ème jour.*

Courrier de chez moi. A l'extérieur, il fait froid.

Mardi 8 janvier 1918. *1185ème jour.*

Première chute de neige. Il fait affreusement froid.

Mercredi 9 janvier. *1186ème jour.*

Les dos des hauteurs de la rade de Brest sont recouverts d'un manteau blanc de neige, alternant avec quelques taches grises. Un étrange contraste entre le blanc lumineux de la campagne et l'eau gris plomb de la rade qui s'étend morte et lourde. Le ciel sombre chargé de pluie se fend et laisse apparaître une lumière bleutée. Même le soleil apparaît encore et nous laisse savourer une promenade matinale le long des fils barbelés.

Les derniers temps il n'y a plus d'eau pour la toilette du matin. Celui qui n'a pas de seau pour prendre de l'eau pour la toilette la veille au soir, doit renoncer à se laver.

Jeudi 10 janvier 1918. *1187ème jour.*

Prisonnier depuis 39 mois. Le chaud soleil a fait fondre la neige tombée hier. Les mottes humides du champ sont d'un brun soutenu. De temps à autre, une averse fraîche qui tombe.

A nouveau, deux vapeurs allemands sous pavillon américain entrent dans la rade : le « Président Lincoln » et le « Capitaine Grant », facilement reconnaissables par nos marins, à cause leurs six mâts de charge.

Lorsque nos marins regardent ces navires dehors, on a l'impression qu'ils y voient une partie d'eux-mêmes.

Dimanche 20 janvier 1918. *1188ème jour.*

La tempête souffle toute la journée, si bien que le concert symphonique prévu doit être annulé, en raison du bruit très important. Le tabac n'arrive plus au camp, si bien que certains prisonniers fument le crin de leur matelas. Le tabac introduit en contrebande est payé 100,- F les 750 g.

Jeudi 24 janvier 1918.

Temps maussade et venteux. Le « Konprinzessin Cecilie » et le « Kaiser Wilhelm II », sous pavillon américain, entrent dans le port de Brest.

Taux de change : 100,- mark, 83 1/4 francs suisses (-32,57 %) = 107,- FF. 100,- = 77,85 francs suisses (-22,15 %)

Lundi 4 février 1918. *1212ème jour.*

Après quelques belles journées de soleil, le temps a de nouveau changé. La pluie tombe sans interruption du ciel d'un gris impénétrable. Les journaux communiquent au sujet de la réponse négative du Conseil supérieur de guerre des forces alliées à Versailles, en réponse aux discours de Hertling et Czernin. Ils ne démordent pas de leur ferme décision de continuer la guerre. En Russie, les maximalistes combattent sur toutes les frontières, pendant que Trotski fait de grands discours de propagande, à Brest-Litovsk. Il semblerait que l'étincelle rouge se soit enflammée aussi dans quelques grandes villes allemandes. Des grèves se sont produites et l'état de siège a dû être proclamé.

Mardi 5 février 1918. *1213ème jour.*

A une matinée maussade succède une soirée claire. Les soirées commencent déjà à se rallonger.

Une commission suisse inspecte le camp. Dix de nos prisonniers doivent être envoyés en Algérie, en représailles aux dix Français pris en France et internés en Russie. Le gouvernement français refuse d'échanger les hommes, femmes et enfants allemands, déportés d'Alsace en France.

Samedi 9 février 1918. *1217ème jour.*

Nous retournons à la bêche le terrain de sport raviné par les pluies torrentielles de l'automne. Les genêts devant les fils barbelés sont déjà à nouveau en fleurs.

Mercredi 20 février 1918. *1228ème jour.*

Trotski a rompu les négociations qui se tenaient à Brest-Litovsk. Après expiration du cessez-le-feu, les Allemands sont entrés sans combat dans Dünaburg et Luck. Il semblerait que Lénine se soumette aux conditions des Puissances centrales.

Dimanche 24 février 1918. *1232ème jour.*

Je reçois de notre ex-compagnon échangé, Funck, une lettre d'Elberfeld. En Russie, de larges territoires du pays ont été occupées par nos troupes.

Vendredi 1er mars 1918. *1237ème jour.*

La tempête et la pluie toute la journée. A cause du froid, je dois de temps à autre poser la plume. Il règne un froid horriblement humide qui pénètre jusqu'aux os. Le nez devenu rouge par le gel, mon camarade regarde par la porte. Il veut allumer un peu de charbon de bois. Je pose la plume, jusqu'à ce que je ressente la braise chaude. Au bout de 10 minutes, le poêle à charbon de bois est ardant. Fritz a placé le poêle sous la table et maintenant la chaleur monte agréablement. De temps à autre, je sors un pied de la botte et la pose dessus.

Lundi 4 mars 1918. *1240ème jour.*

Après une nuit de gelée commence une journée ensoleillée, chaude et sans vent, et c'est la première fois cette année que je peux m'asseoir devant la baraque.

La paix avec la grande Russie est annoncée comme étant conclue, Kiev a été occupée par nous. La Roumanie va bientôt devoir céder, elle aussi.

Dimanche 10 mars 1918. *1246ème jour.*

Merveilleuse journée. J'ai commandé des chemises en Espagne, car les miennes sont totalement usées. Elles ont mérité le titre de « chemises de théâtre avec sortie de secours ».

Samedi 16 mars 1918. *1252ème jour.*

Nous nous plaignîmes auprès des Français, parce que nous ne recevons plus que 200 g de pain par jour. Nous eûmes pour réponse que la ration de 300 g ne pourrait être maintenue car la population brestoise, elle non plus, ne recevrait pas toujours cette quantité.

Mardi 19 mars. *1255ème jour.*

A l'extérieur mugit la tempête d'ouest. Il a plu toute la nuit sans interruption. Des lambeaux de nuage se reflètent merveilleusement dans les nombreuses flaques d'eau.

Mon humeur est aussi maussade et déchirée que le temps. Le baratin des journaux fait que je m'enfuis à nouveau dans les livres.

Vendredi 22 mars 1918. *1258ème jour.*

La grande offensive allemande ? Les journaux de Brest rapportent que nos troupes ont attaqué sur un front de 80 km entre La Fère et Croisilles. Nous interprétons favorablement qui est écrit : « Le combat continue ». Nous attendons impatiemment les nouvelles.

Samedi 23 mars 1918. *1259ème jour.*

Le journal de midi n'apporte aucune information sur la guerre. Pouvons-nous y voir un signe positif ? Le ciel est si bleu, le soleil brille, toute la rade repose dans un bleu clair enveloppée d'une chaleur printanière. Et là-bas à l'extérieur c'est la tempête sur le front d'ouest, à l'arrière duquel nous souffrons, nous autres prisonniers. La rumeur de victoire nous parvient dans la soirée. La ligne de défense anglaise aurait été percée près de Saint Quentin. Est-ce vrai, est-ce possible ?

Dimanche 24 mars 1918. *1260ème jour.*

Le journal brestois de ce midi rapporte que les nouvelles positions anglaises, à l'ouest de Saint-Quentin, auraient résisté aux attaques allemandes. Les Français font état d'un tir sur Paris par un canon longue distance, de 24 cm, depuis une distance de 120 km, ce de quoi tout le camp se casse la tête.

Lundi 25 mars 1918. *1261ème jour.*

L'offensive allemande avance. La ligne Bapaume-Péronne-Ham est atteinte. Albert aurait été prise.

Mercredi 27 mars 1918. *1263ème jour.*

Le temps s'est rafraîchi. D'intenses combats continuent sur le front ouest. De nouveaux noms ne sont plus donnés. Le soir, vent cinglant d'ouest.

Jeudi 28 mars 1918. *1264ème jour.*

Vent d'ouest. Une pluie battante s'abat sur les toits. Le rapport militaire français d'hier parle de combats près de Montdidier. Cela serait un important progrès. Sur le front anglais, un peu plus au nord, le combat semble arrêté.

Samedi 30 mars 1918. *1266ème jour.*

Pluie battante pendant toute la nuit. J'espère qu'elle n'entrave pas l'offensive allemande. Violente attaque sur Arras … On se bat près de Moreuil.

Nous sentons qu'au-dessus de notre destin, quelque chose de monstrueux plane de nouveau. Une pensée nous domine : « Le front sera-t-il victorieux ? »

Mercredi 24 avril 1918. *1264ème jour.*

Mon 27ème anniversaire. Je vieillis. Fritz m'a posé sur la table un superbe gâteau. Où seulement a-t-il pu se le procurer ?

Notre offensive ne semble pas avoir percé la ligne de front. Audacieuse tentative de débarquement des Anglais près de Zeebrugge.

Samedi 27 avril 1918. *1267ème jour.*

Merveilleux temps ensoleillé. Je suis assis devant la baraque et je regarde sur le terrain de sport, éblouissant dans le soleil, vers la verdure des champs, dont je suis séparé par les barbelés. Des ombres bleues jouent sur les toits du village en arrière-plan, des pignons reluisent d'un blanc aveuglant. Je lis avec plaisir « Ferien vom Ich »[88] de Keller. Le Kemmel[89] pris par les Allemands.

---

[88] NDT : « Vacances de moi », roman de l'écrivain allemand Paul Keller (1873 – 1932)
[89] NDT : le mont Kemmel, en Belgique

Jeudi 2 mai 1918. *1272ème jour.*

Le « Vaterland »[90], sous pavillon américain, est entré en rade de Brest. Sa vue déclenche en nous un sentiment douloureux. En raison d'un conflit interne, le théâtre a arrêté les représentations. Les journaux sont une fois de plus pleins des questions concernant l'échange d'internés.

Vendredi 10 mai 1918. *1280ème jour.*

Grande joie dans le camp, car l'échange de prisonniers entre l'Allemagne et la France a été ratifié.

Samedi 11 mai 1918. *1281ème jour.*

Les termes du traité d'échange sont publiés dans le journal. Suivant ce traité, les internés civils doivent être échangés avant le 15 août. Il est étrange qu'actuellement tous les prix dans le camp baissent. Le litre de pétrole, qui, il y a peu coûtait 6,- à 8,- frs. le litre, a baissé de 75 centimes.

Je reçois d'Espagne l'information que mes chemises sont en cours de route. Il est bientôt temps car mes chemises sont totalement usées.

Sans arrêt, nous nous posons la question de savoir si le traité d'échange sera bien appliqué. Je n'ose plus espérer.

Dimanche 26 mai 1918. *1286ème jour.*

Nos épreuves de compétitions de la Pentecôte[91] : athlétisme, football, hockey sur gazon, gymnastique de démonstration se sont terminées. Le camp entier y a pris part, activement ou en spectateur. J'ai obtenu cinq médailles de 1ère place ainsi qu'un diplôme. Les médailles furent très bien modelées et coulées par le hongrois Kowacs[92].

Mardi 28 mai 1918. *1288ème jour.*

Nouvelle offensive allemande au Chemin des Dames. Nous avons percé jusqu'à Pont Arcy, à 8 km derrière le front français.

Jeudi 30 mai 1918.

Soissons a été prise par les troupes allemandes. Le « Vaterland » entre à nouveau en rade de Brest.

Samedi 1er juin 1918.

Il fait un temps splendide. En soirée tombe la nouvelle que les troupes allemandes ont atteint la Marne.

---

[90] NDT : réquisitionné à leur entrée en guerre par les États-Unis, le « Vaterland » est rebaptisé « Leviathan », l'orchestre du « Vaterland » qui a tenté de revenir en Allemagne à bord du « Nieuw-Amsterdam » est interné au camp de l'Île-Longue.

[91] NDT : Cf. http://www.ilelongue14-18.eu/?Le-sport&lang=fr

[92] NDT : Il s'agit du peintre et sculpteur hongrois Paul von Kovacs.

Dimanche 2 juin 1918.

Journée chaude et soleil brûlant. C'est formidable d'être assis dans le soleil, devant la baraque. De l'autre côté, les Américains installent une station de radiocommunication sur le dos des collines. Nous pouvons voir une partie de l'antenne émettrice. Le soir, un communiqué nous apprend que Château-Thierry a été prise par les Allemands.

Vendredi 7 juin 1918. *1308ème jour.*

Deux messieurs du ministère français sont présents en raison de l'échange de prisonniers.

Dimanche 9 juin 1918. *1310ème jour.*

Lors du concert de l'après-midi, il règne une grande émotion dans la baraque quand nous apprenons que l'armée Hutier est passée à l'offensive entre Noyon et Montdidier.

Lundi 10 juin 1918. *1311ème jour.*

Une terrible tempête de nord jette le sable à la pelle sur le camp. Une fine poussière s'introduit par toutes les fentes.

Jeudi 13 juin 1918. *1314ème jour.*

Temps couvert sans visibilité. Le soir nous apprenons que, lors de la bataille du Chemin des Dames, 75 000 Français furent faits prisonniers, jusqu'au 7 Juin. Nous lisons dans le journal des « Débats » et dans « Europe Nouvelle », qu'il y a des attaques contre Clemenceau.

Vendredi 21 juin 1918.

Temps brumeux. En raison d'une mauvaise jambe, je reste couché et je lis. Les derniers temps, il règne un trafic maritime exceptionnel dans le port et en rade de Brest. L'on y reconnaît une grande quantité d'anciens vapeurs allemands. Ils amènent tous des troupes et du matériel des États-Unis vers l'Europe. La presse en fait ses grands titres. J'espère tout de même que la fortune ne va pas changer en faveur de l'Entente. En Italie on combat sur la Piave. La bataille est en place, des surprises ne sont sans doute plus à attendre.

Lundi 24 juin 1918. *1315ème jour.*

Samedi dernier le « Vaterland » est entré à Brest pour la troisième fois. Le temps est maussade, venteux et lourd de nuages. Les Américains communiquent qu'ils ont maintenant près de 800 000 hommes de troupe sur le continent. Après le combat, pour le Montello, les Autrichiens se replient à nouveau sur la Piave. Il semble que la situation alimentaire de la monarchie du Danube soit préoccupante. Il est bizarre que nous ne recevions presque plus de colis d'Allemagne alors que les envois d'Autriche arrivent toujours avec des gâteaux, de la charcuterie et du chocolat, avec le commentaire que tout cela peut toujours être acheté librement.

Depuis quelques jours, nous ne recevons plus rien du tout le matin.

Samedi 29 juin 1918. *1330ème jour.*

Temps splendide. Deux Suisses visitent le camp. Personne ne connaît le but de leur visite. Les ballons de football qui passent au-dessus du grillage du terrain de sport sont tout simplement confisqués par les gardiens français. Jusqu'à ce jour, ils ont confisqué 12 ballons.

Mardi 2 juillet 1918. *1333ème jour.*

En tapant sur le châssis de mon lit, j'ai trouvé des punaises. Je comprends maintenant pourquoi j'ai si mal dormi, les nuits dernières. Nous recevons des pommes de terre nouvelles pour la première fois. Les vieilles puaient tellement que certains prisonniers en ont eu mal au ventre.

Samedi 6 juillet 1918. *1337ème jour.*

Journée brûlante. Je suis allongé sur mon matelas que j'ai posé entre les baraques et je me laisse bronzer par le soleil. Alors que je lis, le vent me caresse doucement. Les signes que nous allons partir d'ici se multiplient. Les Alsaciens déportés du Reichsland[93] d'Alsace doivent partir d'ici lundi prochain. Ah ! Si nous pouvions bientôt rentrer à la maison !

Lundi 8 juillet 1918. *1339ème jour.*

Les Alsaciens partent vraiment. Dieu merci, que l'échange commence. Est-ce quelqu'un peut s'imaginer ce que cela représente que cette promesse, si souvent entendue et aussi souvent non tenue, se réalise peut-être, sous peu ?

Jeudi 8 août 1918.

Oh, combien pèse lourd sur nous tous ce malheureux temps d'attente. Bientôt l'été sera passé. Tout sera froid et nu, avant que nous n'arrivions à la maison. Nous attendons et attendons. Le théâtre est fermé, la bibliothèque est emballée et prête à l'expédition. J'ai moi-même fait mes bagages. Mais maintenant je dois recommencer à déballer mon linge et à coudre et à attendre. Nous attendons et attendons. Nous ressortons les crosses de hockey et jouons jusqu'à ce que nous n'ayons plus de souffle, afin d'oublier … oublier. Nous rentrons dans les baraques, nous nous asseyons face à face, vidés et sans parole et … attendons, attendons.

Dimanche 8 septembre 1918.

Une période difficile est derrière nous. Une fois de plus, notre ardent espoir d'être échangés a été déçu. Seul celui qui l'a vécu lui-même sait ce que cela signifie. L'espoir, la croyance et la confiance disparaissent. Nous ne sommes plus que des objets de représailles et de négociations. Il suffit de traiter par des dispositions écrites le psychique des prisonniers et de faire le contraire. L'amertume nous a envahis.

Avec soucis nous voyons l'hiver arriver. Une mauvaise grippe a investi le camp. Il y a beaucoup de malades.

Désormais, je tire un trait sur le chapitre « échange ».

---

[93] NDT : Territoire Impérial

8 Octobre 1918.

Plus que jamais, les derniers jours et semaines, mes pensées se sont promenées vers la patrie. Oh, si je pouvais aider !

Île Longue – Aménagement d'une pièce

Jeudi 7 novembre 1918.

Le soir, il nous fut communiqué que les prisonniers dont le nom commençait par les lettres de A à H devaient probablement être transférés, lundi prochain, dans un nouveau camp. Toutes les lettres et documents écrits doivent être remis.

D'un point de vue politique ou militaire, l'Allemagne se trouve en bien mauvaise posture. La Bulgarie et la Turquie ont capitulé. L'armée austro-hongroise s'est dispersée sur la Piave. L'Autriche a dû se plier aux conditions de l'Entente. L'Allemagne est en négociation pour l'armistice. Notre armée a reculé sur la ligne Gent - Guise - Rethel et semble se retirer jusqu'à la Meuse. Les alliés multiplient leurs efforts en vue de déchirer le front allemand.

A Brest, des fusées et projecteurs éclairent subitement l'obscurité. Est-ce l'armistice ? Nous sommes tiraillés entre le souci pour la patrie et le souhait de rentrer enfin à la maison.

Lundi 11 novembre 1918.

Les batteries de la rade tirent à midi. Des cloches résonnent de très loin. Armistice ! Nous craignons les conditions.

Mardi 12 novembre 1918.

Les conditions de l'armistice sont terribles. Ce n'est pas possible. Avec le camarade Reuter[94], je fais la course autour du camp, jusqu'à perdre haleine. Occupation de l'Allemagne jusqu'au Rhin. Cession de l'Alsace-Lorraine. Têtes de pont Cologne, Coblence, Mayence. Livraison à l'Entente de 5 000 canons, 25 000 mitrailleuses, 5 000 locomotives, 15 000 wagons, 5 000 camions. La plus grande partie de notre flotte de combat doit être cédée. Tous les prisonniers doivent être libérés sans contrepartie. Effondrement psychique dans le camp.

Vendredi 22 novembre 1918.

En ces jours de deuil nos pensées et sentiments se perdent dans l'incertitude et le noir. Mes forces semblent m'abandonner. J'en ai pourtant besoin pour l'avenir.

8 décembre 1918.

J'espère qu'une paix préalable va décider de notre sort, pour que nous puissions retrouver notre liberté, au moins l'année prochaine. C'est une exigence d'humanité. Je prie de rester patient afin de pouvoir survivre à cette insupportable époque. Nous ne sommes pas à même de comprendre ce qui se passe en Allemagne.

22 décembre 1918.

La grippe s'est beaucoup répandue dans le camp. Après plusieurs années de captivité, quelques camarades doivent désormais reposer en terre étrangère. Sur 2 000 prisonniers au total, il y a eu 700 cas de grippe dans le camp.

Le 13 du mois, le faiseur de paix, le Président Wilson, est arrivé à Brest, escorté par huit à dix puissants navires de ligne. Si le Président maintient sa parole, il aura une position difficile face à l'Entente.

Vendredi 27 décembre 1918.

Les malades de la grippe guéris reviennent de l'hôpital de l'arsenal de Brest. Le matelot Brose de la baraque 50 raconte que les patients ont dû conserver la même chemise qu'elle fût souillée par la fièvre et la diarrhée, ainsi que les draps de lit, jusqu'à ce qu'ils pussent eux-mêmes les laver. Pour 270 patients, il n'y avait que 8 robinets d'eau et 4 WC. Faits prisonniers le 7 novembre, de tout jeunes soldats allemands seraient alités de l'autre côté et auraient maigri à l'état de squelette. Lorsqu'ils furent faits prisonniers on les laissa la nuit entière sous la pluie, leur donna une minuscule ration de pain pour trois jours, avant de les escorter ailleurs, en leur imposant une marche à pied. Des soldats italiens travaillant derrière le front leur donnèrent du pain. La section de cavalerie française les escortant mit pied à terre, arracha le pain des mains des prisonniers et le jeta. Puis ils furent

[94] NDT : Ernst Reuter, élève-ingénieur né en 1890, passager du « Federico », comme Hellmut Felle

transportés pendant 3 jours dans des bétaillères dans lesquelles ils devaient faire leurs besoins. Maigres comme des squelettes, ces malheureux se seraient traînés jusqu'à l'hôpital où, hormis les soldats allemands, il n'y avait pas de soins permanents. Le médecin chef français serait un homme bon. Il enlace les malades de son bras et dit : « ça va mieux ? ». Mais c'est tout. Le médecin s'en va, les malades aussi et ils sont à nouveau laissés à eux-mêmes. Brose est content d'être revenu au camp.

Dimanche 29 décembre 1918.

Nous nous faisons du souci pour l'Allemagne. Le nombre de partisans de Liebknecht semble augmenter. Le gouvernement Ebert semble être très sérieusement menacé.

Dimanche 12 janvier 1919.

Une épouvantable tempête sévit dehors. Le vapeur allemand « Sierra Ventane », sous pavillon de la Croix Rouge, relâche en rade. Il a ramené d'Allemagne des prisonniers français, qui ont été débarquée sur l'île de Trébéron.

Samedi 18 janvier 1919.

Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg lynchés à Berlin.

Une association bolchevique aurait été créée dans le camp. Elle aurait le programme suivant :

- *Répartition de tous les envois d'argent et de colis réceptionnés sur l'île.*
- *Nouvelle élection du personnel du bureau et des chefs de groupe.*
- *Unification des comités d'aide allemand et austro-hongrois.*
- *Démolition de tous les aménagements de compartiments dans les baraques*
- *Abrogation des privilèges des officiers de réserve.*

Samedi 25 janvier 1919.

Le vapeur allemand « Almeria » relâche devant notre île et transborde des prisonniers français en provenance d'Allemagne. C'est après le « Batavia » le troisième vapeur ! Et ils repartent à vide ! Où est passée l'« humanité »[95] ? Certains de nos camarades ont parlé avec des prisonniers français arrivant d'Allemagne. L'un d'eux était venu spécialement de son village car il ne voulait pas croire que des internés civils étaient retenus ici en France. Ses premières paroles furent : « votre camp fait une impression bien triste. Où est votre maison d'administration ? (!) Votre théâtre, votre cinéma ? »[96]. II avait été stationné près de Hanovre et a ramené quelques milliers de marks d'économie. Il nous disait que chez les Allemands la discipline avait été sévère. Mon camarade lui demandait: « Est-ce vrai que beaucoup de colis pour les prisonniers français furent volés ? » « Mais non, ils sont arrivés très régulièrement, d'ailleurs c'est quelque chose pour les richards, moi je n'en ai jamais reçu. Vous voyez, mon pays est pauvre »[97]. Nous entendîmes plusieurs prisonniers dire qu'ils

[95] NDT : en français dans le texte.
[96] NDT : en français dans le texte.
[97] NDT : en français dans le texte

voulaient retourner en Allemagne, car là-bas on travaillait et gagnait davantage. Après conclusion de l'armistice, les prisonniers français en Allemagne pouvaient s'installer où ils désiraient. L'un nous parlait de son frère qui serait venu à Brest :

« Mon frère et tous ceux qui sont arrivés avec lui, sont en très bonne santé. Il a gagné quelques milliers de marks et voudrait, si possible, retourner en Allemagne en temps de paix. On a écroué deux rapatriés qui voulaient changer au bureau 30 à 40 000 marks. Ce sont probablement des présidents du comité de secours »[98], nous dit-il d'une manière candide. Si l'on compare ces témoignages aux infâmes accusations de la « *Dépêche de Brest* », signées Caradec et Coudurier, qui ont toujours écrit sur la bestialité des Allemands. « Aucun homme intelligent ne les prend au sérieux, ce sont des chauvins »[99]. L'homme questionné, natif de Rennes et employé à Paris, ajoute : « La plus grande partie de la compagnie (notre compagnie de garde) ne sait ni lire ni écrire, c'est pourquoi ils croient tout ce qu'on leur dit du quotidien. »[100]

Mercredi 29 janvier 1919.

Il fait un temps froid et humide. Combien notre existence est misérable. Depuis des mois, je crois me désagréger en morceaux. Il n'y a ni stimulation, ni distraction. Les négociations de paix semblent s'éterniser, sans que les Alliés ne se préparent à rendre les prisonniers.

Ce soir, je voulais voir au théâtre « Collège Crampton »[101]. A la porte, il me fut dit que le théâtre aurait été interdit par la direction du camp. C'est maintenant la cinquième année. Des paris sont engagés que nous serons encore au camp, à la prochaine Noël.

Mardi 4 février 1919.

La conférence sur la paix de Paris dure depuis dix jours. Wilson a déjà dû renoncer au point 1 (négociations ouvertes) de ses fameux quatorze points. Il n'y aura donc pas de négociations ouvertes. Des rapports officiels sont publiés d'où l'on ne peut pratiquement rien déduire. Les Puissances centrales n'y sont pas admises.

Samedi 15 février 1919.

Les prisonniers alliés ont tous été libérés d'Allemagne. Malgré cela, nous sommes encore tous incarcérés ici, sans la perspective de retrouver notre liberté, dans un avenir proche. Au contraire, à l'Assemblée nationale française on négocie comment utiliser au mieux les prisonniers allemands pour l'amélioration de l'industrie et de l'agriculture françaises. Une partie a été transférée dans la région dévastée du nord de la France, pour être utilisée aux travaux de reconstruction.

Le croiseur américain « New Mexico », qui doit ramener Wilson aux USA, relâche en rade. Que veut-il faire là-bas ?

---

[98] NDT : en français dans le texte.
[99] NDT : en français dans le texte.
[100] NDT : en français dans le texte.
[101] NDT : Pièce de théâtre (comédie) de l'écrivain allemand Gerhart Hauptmann (1862 – 1946)

Ebert a été nommé président de la République allemande et Scheidemann chancelier de l'Empire.

Samedi 16 février 1919

Réveil.[102]

Au crépuscule du matin cède la nuit
Où, tourmenté, je n'ai trouvé ni repos ni rêve,
Une lueur blafarde se faufile par la lucarne,
Annonçant qu'un jour de souffrance commence.
Des craquements mystérieux dans la cabane vacillante
Où, des années durant j'ai soupiré, craint, tremblé,
Désiré ardemment le formidable espoir de la liberté,
Languissant d'amour, du chant des oiseaux,
Forêts et prairies,
Parfum des fleurs,
Les collines vertes de la patrie,
Bruit du fleuve et timbre des cloches de la cathédrale !

Fini ! Fini !
Anxieuse, la main froide cherche
Les battements, jadis chauds, du cœur :
Mort ! Mort ! est tout ce qui en moi, jadis, a
Exulté, chanté, pleuré, tremblé,
Mort devant les yeux qui ont vu,
Mort devant l'âme qui l'a ressenti.
***C**omme les rouages d'acier d'une pendule*
Dans une confusion impitoyable
Des aiguilles éternellement sur la même voie
Allant de l'avant comme une course immuable,
Ainsi je reste allongé les yeux fermés, des heures durant,
Refusant accès à la lumière du jeune jour
Jusqu'à ce que le retentissement matinal de la trompette
Me fouette hors de mon lit défait.

Jeudi 19 février 1919.

Hier il fut joué : « The importance of being earnest » de Oscar Wilde. Un des camarades a traduit la pièce en allemand. Cela a beaucoup plu.

Eisner, qui a tenu, à Berne, un méchant discours à propos des prisonniers de guerre, a été assassiné.

---

[102] NDT : suit un poème en vers non rimés de Hellmut Felle ; en voici une traduction littérale.

Jeudi 6 mars 1919.

Des Américains travaillent dans une carrière près du camp. Ils nous achètent volontiers des souvenirs faits par nos soins, comme par exemple des bateaux en bouteilles, des travaux de marqueterie, etc. Chargés de tels objets, des prisonniers se faufilent la nuit furtivement à travers les barbelés et les échangent contre du tabac, du sucre ou ce genre de choses. C'est de cette façon que les adeptes du commerce font des affaires dans le camp, ce qui peut tout de même leur coûter la vie.

De la charcuterie est produite dans le camp par des bouchers professionnels et est aussi portée hors du camp, pour être échangée et même vendue dans le village voisin du Fret. Les paysans du coin affirment que dans tout Brest ils ne trouveraient pas de charcuterie aussi bonne que celle produite chez nous.

Dimanche 30 mars 1919.

Soir d'hiver[103]

La nuit tombe,
Alors que le jour est à peine commencé,
Avec des ailes noires elle descend
Lourdement sur les baraques remplies de chagrin,
Elle descend à travers l'enchevêtrement des poutres,
S'étendant dans de sombres locaux,
Où règne un silence de tombeau.
Des hommes brisés aux yeux morts, désespérés et fatigués,
Fixent du regard l'obscurité.
Cinq ans de vie d'esclave,
Dans la geôle au trentuple barbelé,
Et aucune perspective que cela se termine bientôt.
Les rêves d'espoir se sont envolés,
Les images lumineuses de désirs languissants ont pâli.
D'impitoyables bourreaux serrent leurs poings,
En gémissant voluptueusement,
Sur les gorges des prisonniers oppressés de douleur,
Qui, immobiles
Au regard éloigné du monde,
Ferment l'orbite raccourcie du jour d'hiver,
Avec un soupir sans espoir.

Samedi 12 avril 1919.

Une cinquantaine de navires allemands saisis relâchent en rade de Brest, dont un certain nombre depuis plusieurs semaines. Veulent-ils approvisionner l'Allemagne en aliments?

---

[103] NDT : poème de Hellmut Felle, en vers non rimés ; en voici une traduction littérale.

Dimanche de Pâques, 20 avril 1919.

D'ici cinq jours, les délégués allemands doivent être conviés à la conférence de paix.

A Munich, les communistes sont aux commandes, depuis quelques jours.

Jeudi 8 mai 1919.

Première journée de printemps, chaude et magnifique. Les conditions de paix furent lues aujourd'hui aux délégués allemands à Versailles. Là, on peut bien dire qu'il s'agit de « conditions ». L'Allemagne, amputée à l'est et à l'ouest du pays, économiquement asservie, se présente comme l'esclave de la Société des Nations. Cette paix sera la première cause de la prochaine guerre.

Oui, dans le traité de paix les prisonniers allemands sont aussi mentionnés. Rapatriement, après signature du traité, par des navires allemands et à la charge de l'Allemagne. Et ceci, après que toute notre flotte militaire et de commerce, jusqu'aux navires de commerce de 1 500 tonnes, ait dû être livrée aux Alliés. De plus, des dettes de guerre de 120 milliards doivent être payées !

Mardi 13 mai 1919.

Le temps est chaud, la soirée lourde. Tous les prisonniers sont importunés par des punaises. Maintenant, dans notre groupe de camarades nous avons posé une bougie, près de chaque lit, que nous allumons la nuit de temps à autre, pour chasser les punaises.

Mercredi 28 mai 1919.

Depuis quelques jours le temps est vraiment estival. Je suis assis dans le soleil en culotte courte et je somnole :

« Chance et malchance, les deux je porte calmement,
Tout passe et toi aussi ! »

Jeudi 29 mai 1919.

Les prisonniers autrichiens quittent le camp. En raison de la paix, l'échange de notes au sujet de la paix se poursuit sans perspective de meilleures conditions.

Nous lisons que la Rhénanie occupée doit constituer une république indépendante. Ce n'est pas possible ! Ô, maison de fous !

Mercredi 11 juin 1919.

Hier, mon camarade Gustav Fritz a été élu homme de confiance de la baraque. Fritz est vraiment un bon camarade. Il a déjà vécu comme volontaire le soulèvement des Hereros dans le Sud-Ouest africain allemand et est un homme correct, de la tête aux pieds. Pour le plaisir, nous avions commandé, à cette occasion, le quatuor à vent qui, de bonne heure, avant le réveil, a joué devant le lit de Fritz la chanson : « Fais toujours preuve de fidélité et d'honnêteté ».

Combien de temps allons-nous encore rester ici ? Le docteur Dorten, président de la République rhénane et ses vaillants ministres ont été roués de coups par le peuple.

Dimanche 15 juin 1919.

Plusieurs fois déjà, depuis le poste des gardes français, des coups de feu furent tirés dans le camp. Par exemple, aujourd'hui, sur mon camarade R. de Hambourg, lorsqu'il se brossait les dents, ce soir devant la baraque. Par chance, le coup est passé à côté.

Un garde ivre tira dans la baraque voisine n° 52, blessa grièvement à l'épaule le camarade Scheiding et tua par un coup au cœur un marin (Nawitzki), paisiblement assis sur son lit.

Lundi 16 juin 1919.

Le camp proteste à cause des camarades victimes de la fusillade. Tous les services pour les Français sont suspendus. La protestation doit durer trois jours.

Les Français ferment le terrain de sport et décident une interdiction des colis postaux et journaux à l'encontre des prisonniers.

Jeudi 19 juin 1919.

Il m'est parfois comme si dissous[104]
En un éther fin et céleste qui m'entoure entièrement
Où ni souhait ni bruit terrestre ne troublent le silence,
Mon for intérieur, dénué, retrouve la pureté.
Je plane, me libère de la pesanteur vers des immenses lointains
Et entends, glissant au-dessus des étoiles,
Comme dans un rêve, le mugissement de la mer.

Le traité de paix sera-t-il, oui ou non signé ? Malgré toutes les conséquences pour les prisonniers, je suis contre la signature.

Dimanche 22 juin 1919.

Un chaud soleil couve l'île. Nous sommes fatigués et somnolents. Mornes comme dans les baraques, nous le sommes également en nous-mêmes ... Avec les sentiments de celui qui se noie et qui est à bout de ses forces, j'attends la signature du traité de paix prévue pour demain. Que seulement ce calice puisse passer loin de nous! Les souffrances de la patrie sont aussi les nôtres.

Le soir vers 20 h 30, nous apprenons que la flotte de combat allemande internée à Scapa Flow a sabordé ses navires.

Vendredi 1er août.

Aujourd'hui je suis sorti pour la première fois du camp, pour aller à Saint-Fiacre, chercher du charbon pour la station de pompage. C'était un trajet d'une bonne heure. Nous passâmes à travers des champs de céréales au rendement varié, à côté se situaient de petits jardins potagers. De temps à autre, nous passâmes à travers un petit hameau dont les maisons sans fenêtre étaient construites

---

[104] NDT : suit un poème en vers rimés [schéma ABBA] de Hellmut Felle ; en voici une traduction littérale.

en grosses pierres de taille. Tout au long du chemin, hormis un seul jeune homme, je ne vis que des petites femmes et des enfants au visage pâle.

Dimanche 3 août 1919.

Je lis le livre « Vae victis » de l'ancien codétenu au camp d'Uzès, Madsack.

Samedi 9 août 1919.

Deux prisonniers se sont échappés du camp. Maintenant, un nouveau fil barbelé doit être déployé autour du camp. Mais nos ouvriers allemands du camp refusent de le faire.

Une discussion :

1er interné : « Tu as l'air heureux, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

2ème interné : « J'ai pris un bain de mer »

1er interné : « Tu es totalement fou ? »

2ème interné : « Absolument pas, c'est comme je le dis. »

1er interné : « Dis donc, raconte ! »

2ème interné : « Tu sais que depuis des années nous sommes retenus sur une île où, normalement, il fait un temps froid et orageux et où la pluie s'arrête rarement. Mais lors des quelques mois d'été, quand le soleil brûle du ciel de façon à ce que les baraques de bois se plient pour prendre la forme de points d'interrogation, ah, qu'est-ce que je suis alors attiré par un bain de mer ! Mais c'est un fait que nous n'avons pas le droit de nous baigner, soit que la mer puisse être polluée par les Boches, ou bien pour une autre raison. Aujourd'hui, une allège arrive avec du charbon qui doit être rapidement déchargée. Nous nous y attaquons vaillamment, pour que les quinze tonnes soient déchargées en un tour de main. Maintenant, imagine-toi : notre demande insistante de pouvoir sauter dans la mer pour laver la poussière de charbon de notre peau est accordée comme récompense. Avec les autres camarades je me jette dans les vagues. Je m'y sens à l'aise comme un poisson qui a pu se détacher de la ligne. Tout d'abord je nage un petit peu sur le ventre, puis sur le dos, vois au-dessus de moi le ciel bleu et, soudainement, toute la captivité est oubliée. Des forces gigantesques m'envahissent. Mes bras rament puissamment, mes jambes poussent comme les pistons d'une machine. Sous peu, je fonce à travers les vagues à la vitesse d'une torpille qui vient d'être lancée. Le vent me souffle autour du nez. Infatigablement, mes bras se balancent et poussent mes jambes. A une allure folle je fonce à travers la rade, je sors du goulet. Des nuages passent à toute vitesse au-dessus de ma tête, et déjà scintillent les falaises de craie de Douvres. De l'autre côté, sur la rive plate opposée, surgissent des moulins à vent : Eh bien ! La Hollande !

Le voyage fou continue toujours plus loin. Les eaux d'un jaune sale annoncent l'embouchure de l'Elbe. Déjà je nage en remontant le courant du fleuve. Sank Pauli[105] apparaît, alors … boum ! Avec mon crâne j'avais heurté une bouée. Au même moment, la trompette des Français rappelle les baigneurs à rejoindre le rivage. C'était un mauvais réveil de mon rêve, mais je peux te dire, c'était beau,

[105] NDT : Quartier portuaire de Halbourg

pour une fois d'oublier pendant un petit quart d'heure, toute la captivité et tout ce qui va avec. Eh bien, maintenant tu sais pourquoi j'ai l'air si heureux. »

1er interné : « Oui, tu as complètement raison. Par ailleurs, as-tu déjà entendu les dernières nouvelles de Hein ? »

2ème interné : « Tu parles du chasseur de lard, Hein, de la baraque 111 ? Qu'est-ce qu'il lui arrive ? »

1er interné : « Eh bien, pense seulement. Il a reçu une lettre de sa femme, dans laquelle elle écrit qu'elle l'attend jour après jour et ne peut comprendre qu'il n'arrive pas. Il est pourtant écrit dans tous les journaux allemands que tous les internés pourraient se déplacer librement. »

2ème interné : « Pas possible ! »

1er interné : « Mais si ! Et puis, elle écrit encore qu'elle peut comprendre, qu'après une si longue détention, il veuille encore s'amuser un peu en France, mais qu'il n'oublie pas qu'à la maison il a une femme et des enfants. »

2ème interné : « Pas possible ! D'ailleurs, c'est une femme raisonnable ! »

1er interné : « Qu'est-ce que tu en dis, maintenant ? »

2ème interné : « Bon, salut ! »

1er interné : « Salut ! »

12 août 1919.

A la cantine, on vend pour 5,- F pièce des chemises militaires américaines usagées de couleur vert olive. Comme j'ai pu l'entendre, on vend à Brest les mêmes chemises à 28 centimes le kilo (= 5 chemises). Belle affaire pour le propriétaire de la cantine !

Samedi 16 août 1919.

Le temps est brûlant.

Le journal *« Le Temps »* communique qu'il ne sera question de libération des prisonniers allemands que lorsque, « hormis » l'Allemagne, trois grandes puissances alliées auront ratifié le traité de paix. Et après ?

Samedi 23 août 1919.

Cela fait désormais trois ans que nous sommes arrivés à l'Île Longue ! En ce moment on renouvelle les fils barbelés !

Mardi 26 août 1919.

Aujourd'hui pour la première fois, l'autorisation officielle de se baigner fut donnée. Les années précédentes, et aussi cette année, nous avions à plusieurs reprises écrit au préfet afin que l'on veuille bien nous laisser prendre des bains. Mais la baignade sans bateau de surveillance n'est pas autorisée, car un bateau sur l'île aurait pu être utilisé par les Allemands pour s'échapper. C'est alors que nous apprenons qu'un bateau a été envoyé il y a déjà 6 semaines, mais qu'il a été confisqué par le lieutenant de la garde et est utilisé pour la pêche. C'est pour cette raison que durant six semaines de temps très chaud, les prisonniers n'avaient pas le droit de se baigner !

Mercredi 27 août 1919.

Cette nuit trois prisonniers ont été arrêtés, alors qu'ils tentaient, à marée basse, de rejoindre le continent. Lors de cette tentative, M. a reçu un coup de baïonnette et fut emmené à l'hôpital militaire de Brest. Tempête et pluie mettent un terme à l'été.

Jeudi 28 août 1919.

Pendant la nuit, j'entends deux coups de feu, l'un tout de suite après l'autre. Dehors, la tempête et la pluie fouettent les ruelles du camp. Le jour suivant nous apprenons, qu'à nouveau deux fugueurs furent pris.

Samedi 30 août 1919.

A nouveau, un fugueur est signalé. Selon les dires du médecin, le lieutenant de la garde aurait été pris de crampes à l'annonce de cette nouvelle. Nous voyons aux abords du camp des patrouilles qui recherchent l'évadé. Les gardes furent multipliées par quatre.

En contraste très net, l'article du « *Temps* » du 30 août 1919 :

« Les prisonniers de guerre vont être rapatriés.[106]

Le Conseil suprême des Alliés a décidé de rendre publique la déclaration suivante relative aux prisonniers de guerre :

En vue de diminuer, aussi rapidement que possible, les souffrances causées par la guerre, les puissances alliées et associées ont décidé de devancer la date de ratification du traité de paix avec l'Allemagne, en ce qui concerne le rapatriement des prisonniers allemands. Les opérations de rapatriement commenceront immédiatement et seront conduites sous les auspices d'une commission interalliée à laquelle un représentant allemand sera ajouté dès la mise en vigueur du traité.

Les puissances alliées et associées désirent qu'il soit bien entendu que la continuation de cette politique bienveillante dont les soldats allemands tireront de si grands avantages, dépendra de l'accomplissement par le gouvernement et le peuple allemands, de toutes les obligations qui leur incombent.

---

[106] NDT : article en français dans le texte.

Rappelons que d'après le traité de Versailles, le rapatriement des prisonniers allemands devait commencer seulement après la mise en vigueur de ce traité, c'est-à-dire, après sa ratification par trois des principales puissances alliées ou associées. »

Vendredi 5 septembre 1919.

Nous avons le droit, pour la troisième fois, de nous baigner en mer.

Un nouveau barbelé est tiré autour du camp (lazaret), qui réduit encore plus notre liberté de déplacement. Le « *Temps* » publie une lettre au directeur du journal où l'expéditeur exprime son indignation pour la libération les prisonniers « déjà maintenant ».

Ces derniers temps, mes parents ont si souvent exprimé l'espoir de me revoir bientôt, que j'ai écrit d'amères lettres à la maison. Si les gens en Allemagne pouvaient enfin comprendre que nous servons de garantie pour les engagements pris par eux.

Mardi 23 septembre 1919.

Il y a beaucoup de souris dans la baraque. Désormais nous avons « Muschi », un chat de baraque qui s'offre souvent des petits déjeuners de souris.

Il vient chaque nuit vers moi et se couche sur mes pieds, qui le matin, se retrouvent poussés par ce petit animal sur les bordures extérieures du lit.

Mercredi 24 septembre 1919.

Pendant la nuit, une nouvelle clôture en fil de fer traversant le camp, fut abattue par nos soins. Les poteaux donnent une bonne quantité de bois. Toutes les baraques sont pourvues de nouveaux loquets pour qu'elles puissent être fermées pendant les appels. Nous avons tout de suite démonté ces loquets. Le temps est devenu si froid que nous remettons en service le poêle à charbon.

Vendredi 26 septembre 1919.

En réponse à sa lettre, le comité de l'aide allemande a reçu de la Légation suisse le courrier suivant, en date du 16 du mois :

« La Légation suisse accuse réception de votre lettre du 30 août et vous communique que, selon les renseignements qu'elle a pu obtenir, le rapatriement des internés civils peut encore commencer avant la ratification du traité. Vous pouvez donc rassurer vos camarades sur ce point. »

Samedi 27 septembre 1919.

Dans la *« Dépêche brestoise »* on cherche des gardiens pour notre camp. Il semble que nous allons encore passer de longs moments avant notre rapatriement.

Dimanche 28 septembre 1919.

Une tempête de nord glaciale souffle sur l'île, si bien que l'on ne peut mettre les pieds en dehors de la baraque. Depuis plusieurs jours j'attends des nouvelles de la patrie.

Les journaux colportent diverses informations sur notre rapatriement. Ils ne me causent que des souffrances.

Lundi 29 septembre 16919.

La nuit fut amèrement froide, si bien que j'ai dû étendre mon manteau sur ma couverture pour avoir un minimum de chaleur. La nuit, les gardes à l'extérieur du camp tirent des coups de feu afin de nous dissuader de nous évader. Une nouvelle clôture de fils barbelés est installée au gué de l'île, les équipes de garde sont renforcées et durant la nuit des postes d'écoute sont déployés dans les arbustes de genêts. Le charbon pour les cuisines est rationné, à 25 kg par homme et par semaine.

Mardi 30 septembre 1919.

A 8 heures du matin, le thermomètre indique 8° de chaleur. Depuis environ 6 semaines, 4 ouvriers français sont occupés à renforcer des barbelés, à planter de nouveaux poteaux et à tirer de nouveaux fils de fer. A l'aide de boîtes de lait condensé, Fritz nous construit un nouveau tuyau pour notre poêle. Les prisonniers démolissent des anciennes baraques vides afin d'obtenir du bois pour le prochain hiver.

Mercredi 1er octobre 1919.

Le comité d'aide publie le communiqué suivant :

« Dans une lettre du 17 septembre, la Croix Rouge de Francfort/Main, communique au comité d'aide, que selon une note publiée par l'Office de l'Empire pour les prisonniers de guerre et civils, le gouvernement français se déclare d'accord, pour rapatrier immédiatement les prisonniers civils vers leurs pays ».

Le barbelé du camp, qui a été arraché par des prisonniers, il y a une semaine, est aujourd'hui remis en place, sous protection militaire.

Jeudi 2 octobre 1919.

Une affiche apposée au bureau de l'administration précise que le courrier des prisonniers de guerre civils ne serait plus soumis à la censure.

Vendredi 3 octobre 1919.

A quoi servent toutes les prescriptions ! Les prisonniers veulent enfin sortir des barbelés ! Les hommes doivent devenir fous ! Chaque nuit des gens s'évadent, sont repris quelque part, prennent 30 jours d'arrêts, et puis c'est à nouveau comme avant.

Samedi 4 octobre 1919.

Cette nuit, 29 prisonniers se sont échappés à l'aide d'une grande barque. Ils sont repris dans les localités voisines et viennent dans les casemates de l'île.

Dimanche 5 octobre 1919.

Le *« Temps »* publie un article au sujet du rapatriement des prisonniers de guerre. Le personnel de surveillance français raconte aussi, que nous allons bientôt partir. Mais nous avons déjà été si souvent déçus. Le soir, le bruit court que 26 des échappés ont été repris.

Lundi 6 octobre 1919.

Les échappés furent ramenés durant la nuit et aussitôt conduits dans les casemates. La découverte rapide a été aidée par un avis de recherche lancé pour retrouver un soldat américain, précisant que celui-ci serait de « type boche ».

Mercredi 9 octobre 1919.

Une nouvelle monnaie est délivrée dans le camp.

Une fois de plus germe en moi le merveilleux espoir de libération. Qu'est-ce que je suis d'autre qu'un homme qui espère éternellement ?

J'essaye en vain de freiner mon espoir croissant. Il est là, me flatte et me caresse jusqu'à ce que je recommence à y croire.

C'est la première fois depuis 4 ans, que nous allumons à nouveau une lampe à pétrole normale pour laquelle nous avons pu acheter du pétrole.

L'abondance de lumière est inhabituelle à nous tous.

Vendredi 10 octobre 1919. *1826ème jour.*

5 ans de détention ! Quand serons-nous libérés ? Où sont le droit et la justice ? Une injustice envers nous a été commise, dont les traces resteront à jamais gravées en nous. On nous a fait prisonniers en dépit du droit des peuples, et au nom du droit l'on nous retient prisonniers.

Qui nous rendra les années perdues ?

Je veux tout calmement rentrer à la maison. Le retour au sol de la patrie sera pour moi un instant sacré.

Samedi 11 octobre 1919.

Le chancelier allemand Bauer s'exprime dans les mots suivants au sujet des prisonniers de guerre:

« Le rapatriement des prisonniers de guerre souhaité depuis si longtemps par le peuple entier a enfin commencé. Il est extrêmement douloureux que cela s'effectue si lentement, mais nous devons tout supporter, car nous voulons remplir loyalement les conditions du traité de paix. »

Dimanche 12 octobre 1919.

Vers 1 h, se répand la nouvelle, qu'un télégramme serait arrivé, d'après lequel notre camp serait rapatrié en deux transports, les 20 et 26 du mois.

La nouvelle de ce midi est confirmée le soir. Jusqu'à maintenant il n'y pas encore eu de contre-ordre. Mais, n'étions-nous pas dans la même situation il y a un an ?

Lundi 13 octobre 1919.

Lundi prochain, le premier transport de 600 hommes doit partir. Je suis affecté à ce transport. A Mayence, nous devons être pris en charge par l'administration allemande.

Mercredi 15 octobre 1919.

J'écris une lettre d'adieu en Espagne.

Le temps s'écoule de manière inerte.

Jeudi 16 octobre 1919.

Il fait très froid. Un vent glacial de nord balaye l'île.

Vendredi 17 octobre 1919.

Encore trois jours et trois nuits.

RETOUR A LA PATRIE[107]

(présenté sans cravate, lors d'une soirée variété)

Mes chers amis, qui vous êtes rassemblés ici,
Vous me voyez prêt à entreprendre ce voyage à travers toute l'Allemagne.
Vous êtes étonnés qu'une cravate, signe de véritable virilité,
Ne se balance pas à mon cou.

Permettez-moi de vous démontrer ceci :
La nouvelle Allemagne est composée de diverses couleurs.
Mais c'est à la couleur que l'on connaît ses gens,
Et si l'on fait un mauvais choix, un malheur arrive facilement.

Afin que la patrie ne me devienne pas un ennemi,
Je suis politiquement sans caractère.
Je me tiens éloigné de toutes les plaintes,
En changeant seulement de cravate.

Si le chemin de fer me transporte à travers de pieuses campagnes,
Où le centre noir est chez lui,
Je me compte parmi les natures chrétiennes,
Et je sors ma cravate noire.

Quand je passe dans des villes où l'on est social,
Alors je noue de suite la cravate rouge

---

[107] NDT: Suit un poème en vers rimés [ABAB] de Hellmut Felle ; en voici une traduction littérale.

Et, pendant un petit instant, je maudis le capital,
La voie vers le cœur du camarade est trouvée.

Bien difficile vous semble le choix de la cravate,
Là où les limites des partis se recoupent,
Et se mêlent démocrates, fédéraux, cléricaux,
Conservateurs et spartakistes.

Oh non, j'ai bien réfléchi
La couleur blanche de l'innocence blanche me fraye le chemin,
Malgré le combat de rue ensanglanté,
J'arrive indemne au but.

Ainsi je voyage avec mon léger fardeau
Et vous conseille : suivez la voie indiquée,
Même si la versatilité manque de dignité,
Aujourd'hui, seul le changement est constant.

Mais si un jour, après des années d'amère détresse,
Les cœurs allemands battent de nouveau d'un même rythme,
Alors je veux porter les trois cravates, noire, blanche, rouge
Etroitement liées dans un seul nœud de couleurs.

Île Longue – Retour à la patrie

LA FIN

Deux grands évènements avaient marqué le début de l'année 1918 et remué au plus profond nos esprits. L'offensive allemande du printemps et le traité d'échanges de prisonniers de Berne.

Toute fatigue et toute apathie s'étaient envolées, lorsque l'offensive allemande à l'ouest commença au début du printemps. Nous attendions alors, heure après heure, des nouvelles du front. L'arrivée du journal était l'instant le plus important dans le camp. Une vague montante d'espoir et de tremblement nous parcourait. Nous voyions les Français aller chercher les mortiers en bronze dans les vieux forts de l'île, afin de les envoyer sur le front menacé, et nous espérions que tout ceci serait en vain.

Île Longue – Dans la baraque

En plein milieu de la période de succès de l'armée allemande arriva la nouvelle de la conclusion du traité d'échanges de prisonniers de Berne, d'après lequel tous les internés civils devaient être rapatriés avant le 15 août. Nous devions être à nouveau libres. Libres ! Après trois ans et demi de captivité et ses supplices! Pour nous, c'était comme un miracle!

Mais qui voulait mettre en doute les termes sans équivoque du traité ? Maintenant, nous ne pouvions plus nous retenir dans les étroites baraques. Nous nous précipitions à l'extérieur où brillait

le chaud soleil de printemps et réveillait tous les bons esprits en nous. L'activité de gymnastique et de sport refleurit et trouva son expression édifiante dans la tenue des tournois de sport de la Pentecôte sur le terrain de sport, avec des exercices libres et des jeux collectifs, auxquels participa tout le camp.

Île Longue – L'accord d'échange de Berne de 1918

Mais une nouvelle fois, l'échange ardemment désiré se fit attendre. L'été s'installa. Le 15 août nous étions toujours sur l'île, seulement un petit nombre d'Alsaciens quitta l'île ce jour. Quelques semaines plus tard suivit un petit groupe d'Allemands du Maroc. Quant à nous, nous attendions en vain.

Mais plus grave que cela furent les nouvelles qui arrivèrent du front. Alors que le recul des troupes allemandes de la poche de la Marne nous paraissait encore compréhensible, les semaines suivantes montrèrent que nos troupes n'étaient plus assez fortes pour terminer la guerre par une victoire. Nous vivions l'effritement du front. Les journaux français ne titraient que des cris victorieux. Puis tout d'un coup ce fut l'effondrement du front des Balkans.

La situation de notre patrie semblait de plus en plus désespérée, et vint alors la terrible journée qui détruisit tous nos espoirs en une conclusion honorable : le 11 novembre. Prisonniers, nous étions désormais livrés à l'impitoyable dureté des vainqueurs.

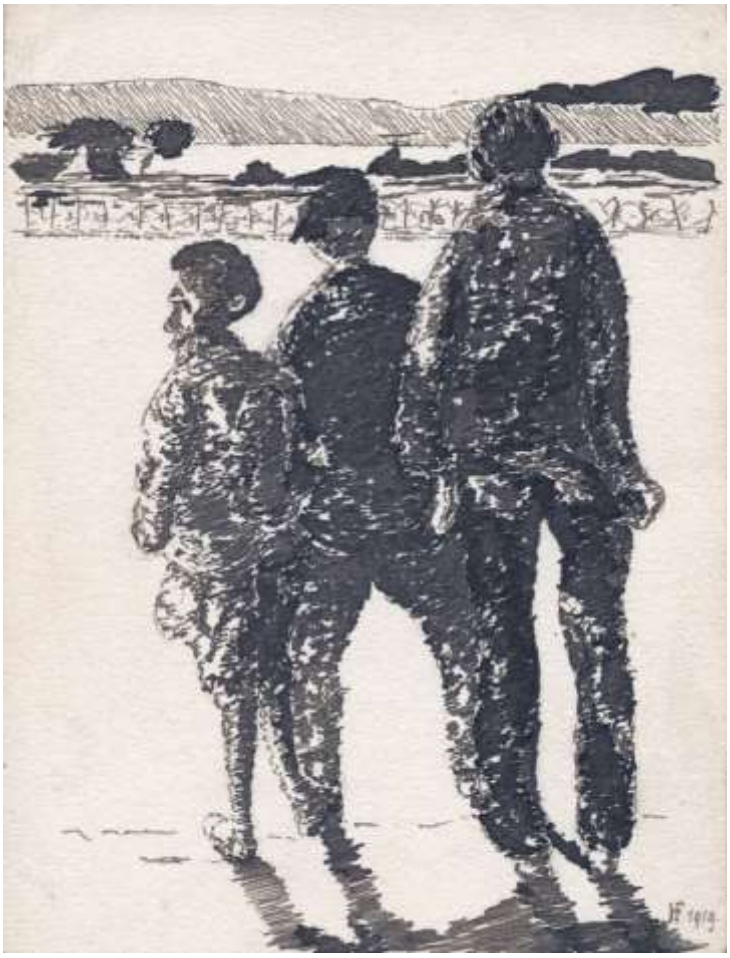
Le 11 novembre, nous arriva le bruit des canons de Brest, annonçant le plus ignoble armistice de l'histoire. Ce jour-là, la majorité des camarades s'effondrèrent. Anéanti tout ce qui nous avait soutenu durant quatre ans, détruit l'espoir que les cruels vainqueurs pourraient bientôt nous rendre la liberté. Le nouveau souffle, qui, il y a encore quelques mois, passait au travers la poussière pourrie des baraques, avait disparu. Lorsque nous lûmes les conditions de l'armistice, nous devînmes tous pâles comme la mort. Ils osèrent nous faire cela ! Et la patrie, doit-elle accepter de telles conditions ? Mon esprit intérieur déchiré, je bondis hors de la baraque et errai pendant la matinée le long des barbelés, incapable de réaliser l'impossible. Tel un linceul, les évènements se déployèrent sur le camp. Des jours, semaines, mois, et une autre année passèrent. Combien il était inutile de continuer à nous torturer et de nous retenir. Un mal du pays amer nous rongeait. Incapable de faire quoi que ce soit, nous nous couchions sur nos sacs de paille, cogitions et entendions le tic-tac des vers à bois dans la charpente.

Île Longue – Echange

Encore une année entière passa ainsi. Nous nous attendions à ce que nous ne retournions jamais à la maison, mais serions utilisés par les Français pour la reconstruction des régions détruites. En septembre 1919, nous étions encore gardés et traités comme auparavant. Des prisonniers essayèrent de s'évader et furent repris. Ils furent punis de 30 jours de casemate. Une mauvaise grippe affecta le camp et provoqua des décès. Finalement, un matelot prisonnier tomba sous la balle meurtrière d'une sentinelle française, qui tira par-dessus le barbelé dans une paisible baraque. Un deuxième prisonnier eut la clavicule fracassée lors de cette action. L'année 1919 allait à sa fin, lorsque le 12 octobre arriva un télégramme selon lequel notre départ était prévu pour le 20 octobre. Nous étions psychologiquement tellement détruits que nous accueillîmes cette nouvelle avec une totale apathie. En plus, nous n'étions pas sûrs qu'un contre-ordre ou une autre mesure ne réduise à zéro l'exécution de la promesse donnée. Mais, quand les signes indiquant que nous allions enfin être libé-

ré se multiplièrent, l'indifférence avec laquelle nous avions supporté tellement de déceptions s'apaisa progressivement. Ainsi, durant ces jours décisifs, nous flottions entre l'attente de la libération et la peur que tout cela ne soit qu'une tromperie. Le départ de l'île Longue s'effectua le 20 octobre. Nous emballâmes nos rares objets personnels et fûmes embarqués. Brest grouillait d'Américains. Nous montâmes dans le train, cette fois sans surveillance, qui s'arrêta dans de nombreuses gares. Nous descendîmes du train et, comme des enfants, achetâmes tout ce qui se trouvait dans les buffets des gares. Durant la nuit suivante le train passa furtivement au nord de Paris, puis nous longeâmes la Marne. Je pus lire le nom de la gare de Dormans, où, encore à l'été 1918, les Allemands avaient pénétré le plus au sud. Un train entièrement brûlé se trouvait encore sur les voies. A Château-Thierry des prisonniers de guerre allemands se tenaient derrière une clôture. A un soldat allemand qui se tenait à la gare nous jetâmes un manteau civil sur l'épaule et l'emmenâmes avec nous. Les pauvres gars devaient rester encore plus longtemps en captivité. De nouveau la nuit, alors que nous nous dirigions lentement vers l'est, le jour se leva. Je pus lire le nom de la gare de Wissembourg. Quand nous vîmes des personnes travaillant dans les champs nous faire signe de la main, nous comprîmes que nous passions la frontière. Et subitement ma gorge se noua et, comme un miracle, mon cœur mort commença à battre bruyamment.

Partout les gares étaient occupées par des troupes françaises. Enfin « Goldstein » près de Francfort, le poste le plus éloigné de la zone occupée par les Français. La garde de nègres resta en arrière. Désormais j'étais en Allemagne et je me sentais enfin libre.



Île Longue – Vue sur la Rade de Brest

Île Longue – Ebauche d'un Ex Libris